Margaret Carnegie
Library

Accession No. 41570
F
Class 840.8 Book P554A1

Digitized by the Internet Archive
in 2023 with funding from
No Sponsor

https://archive.org/details/poesiesfrancaise0000edit

POÉSIES FRANÇAISES

POÉSIES FRANÇAISES

1860-1925

EDITÉES
AVEC NOTES EXPLICATIVES
PAR

EDITH PHILIPS

Docteur de l'Université de Paris
Assistant Professor of French
Goucher College

INTRODUCTION
PAR

RENÉ LALOU

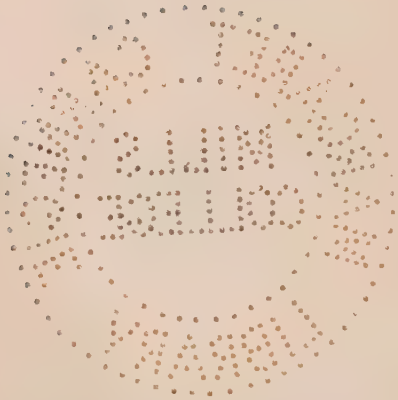
Agrégé de l'Université

AUTEUR DE
Histoire de la Littérature Française Contemporaine

Mills College Library
Withdrawn

NEW YORK
F. S. CROFTS & CO.
1926

COPYRIGHT, 1926, F. S. CROFTS & CO., INC.



MANUFACTURED IN THE UNITED STATES OF AMERICA
BY VAIL-BALLOU PRESS, INC., BINGHAMTON, N. Y.

PREFACE

Contemporary French poetry is not so well known nor so widely read in this country as other forms of French literature. In the colleges and schools it is neglected, too, and does not receive proportionate attention in our language courses. One reason for its neglect is a prevalent idea, erroneous in the present editor's opinion, that American students would not like French poetry and are not capable of comprehending it. And yet in form and content it is not so foreign to their understanding as that very special and peculiar literary type, the French *conte*. Another reason for our failure to acquaint our students with modern poetry has been the difficulty of finding collections which, without being too comprehensive, include examples of present developments of this most vital form in modern literature. It is hoped that the present volume will fill this need, and that students will not only become acquainted with the names and work of important poets, but will desire to know them more thoroughly, and so turn from this small volume to their complete works or to the excellent but longer anthologies published in France.

We wish to take this opportunity to express our appreciation for the very generous cooperation we have received from the French publishers who have given permission to reprint poems from their editions, and to

the poets who in many cases have added a personal permission to the official word of the publishers. We feel an especial debt towards M. Paul Léautaud of the *Mercure de France* whose kindness has been most helpful, and to M. René Lalou, not only for his excellent introduction, but for valuable advice as well. We also wish to thank the friends and colleagues who have made useful suggestions and helped in the reading of the proof.

Baltimore, 1926

TABLE DES MATIÈRES

CHARLES BAUDELAIRE

Elévation 3
Spleen 4
La Musique 5
Les Chats 5
L'Albatros 6
De profundis clamavi 7
Hymne à la Beauté 7
Recueillement 8
Correspondances 9

THÉODORE DE BANVILLE

Le saut du tremplin 10
Lapins 13

LECONTE DE LISLE

La Vérandah 16
Les Eléphants 17
La tristesse du Diable 19
Les Hurleurs 21
Les Montreurs 22
Aux Modernes 23
Les Elfes 23

JOSÉ-MARIA DE HEREDIA

Maris Stella 26
Le Samourai 26
La Fileuse 27
Antoine et Cléopâtre 28

SULLY-PRUDHOMME

Le vase brisé 29
L'Agonie 30
Ici-bas 32

Les Yeux 32
La Priére 33

FRANÇOIS COPPÉE

Le petit épicier 34

ARTHUR RIMBAUD

Le dormeur du val 38
Les chercheuses de poux 38
Voyelles 39
Aube 40

PAUL VERLAINE

Sagesse (I, IV, V, IX) 42
Ariettes oubliées (I, V,) 45
Colloque sentimental 47
Nocturne parisien 48
Mandoline 51
Clair de lune 52
Effet de nuit 52
Mon rêve familier 53
Green 54

STEPHANE MALLARMÉ

Brise marine 55
L'Azur 55
Auttre éventail 57

JULES LAFORGUE

Complainte de la lune en province 59
La Cigarette 60
La chanson du petit hypertrophique 61

FRANCIS VIÉLÉ-GRIFFIN

Chanson 63
L'Automne 64

STUART MERRILL

Fête au Parc 66
Solitude 67
Nocturne 68

RÉMY DE GOURMONT

Simone 69

L'Eglise 70
Figure de Rêve 72

ALBERT SAMAIN

Il est d'étranges soirs 73
La Vie est comme un grand violon 74
Musique 74
Au Jardin de L'Infante 75
Versailles 77
Nocturne provincial 79

EMILE VERHAEREN

La Pluie 82
Londres 84
La Vieille Demoiselle 85
Les Paysans 87
Les Pauvres 88
Un Lambeau de Patrie 89

GEORGES RODENBACH

Ah! Vous êtes mes soeurs 92
En Province 93

HENRI DE RÉGNIER

L'Onde ne chante plus 94
Salut à Versailles 95
Odelette 96
Exergue 97
Les lourds couchants d'été 99

JEAN MORÉAS

Nocturne 100
Accalmie 101
Voix qui revenez 102
Une jeune fille parle 103
Stances 103

FRANCIS JAMMES

La salle à manger 105
Le village à midi 106
Il va neiger 107
Priére pour aller au paradis avec les ânes 108
Tristesses 109

PAUL FORT
Le ciel est gai, c'est joli mai 111
La fille morte dans ses amours 112
Philomèle 112
Sur le Pont au Change 114
La ronde 117

FERNAND GREGH
Menuet 118
Je vis 119

COMTESSE DE NOAILLES
La musique et la nuit 122
Ton absence est partout 123
Solitude 124
Eblouissement 126
Ivresse au printemps 128
Constantinople 129

HENRI BATAILLE
Les Souvenirs 134

HENRI BARBUSSE
La Lettre 136

LOUIS MERCIER
La Route 137
Chez Nous 138

JEAN-MARC BERNARD
De Profundis 139

GUILLAUME APOLLINAIRE
Un oiseau chante 141

PAUL CLAUDEL
La Vierge à Midi 143
Cantique de la chambre intérieure 145

PAUL VALÉRY
La Fileuse 148
Le Cantique des Colonnes 149
Dormeuse 152

JULES ROMAINS
Une autre âme s'avance 154
Ode à la Foule qui est ici 154
GEORGES DUHAMEL
Ballade de Florentin Prunier 158
Ode à quelques hommes 160
GEORGES CHENNEVIÈRE
Prèface 165
Un Soir 167
CHARLES VILDRAC
Chant du désespéré 169
ANDRE SPIRE
Humain! Trop Humain! 171
Toi qui es là! 172
EDMOND FLEG
La Prière d'Hannah 174
ANDRÉ SALMON
Rue Saint-Jacques 176
PAUL MORAND
Espérer 178
JEAN COCTEAU
M'entendez-vous ainsi 180
NOTES EXPLICATIVES 183
NOTES BIBLIOGRAPHIQUES 199
INDEX DES PREMIERS VERS 203

INTRODUCTION

La Poésie Française Moderne

La poésie française moderne a pour initiateur Charles Baudelaire. Depuis la mort de Baudelaire sa gloire n'a pas cessé de grandir, son influence de s'affermir. Il forme un des points de repère dans notre littérature: à la ligne de partage des eaux, vers le milieu du XIXème siècle, il fond en une dense unité les deux tendances, la classique et la romantique, qui s'étaient affrontées pendant un demi-siècle. En même temps il inaugure bien une ère nouvelle puisque tous ses successeurs, si divisés par ailleurs, se sont réclamés de lui. S'il domine ainsi son époque et la nôtre, cela tient à ce que Baudelaire a su concilier un sens original et profond de la beauté moderne avec les plus solides qualités du génie traditionnel français. Son œuvre s'est développée sur un double plan: dans ses ouvrages de prose, *l'Art Romantique* et *Curiosités Esthétiques*, nous assistons à l'élaboration d'une doctrine artistique cohérente et nuancée; avec les réussites des *Fleurs du Mal* nous possédons les suprêmes cristallisations d'un génie contrôlé par une admirable intelligence critique.

Le bienfait du romantisme avait été d'annexer à la poésie une *matière* neuve: la sensibilité individuelle. Dans leur désir d'absolu nos poètes classiques s'étaient souvent restreints à n'exprimer de leurs émotions que

la partie générale, immédiatement communicable à toute l'humanité; les romantiques avaient visé, au contraire, à envelopper leur poésie d'une atmosphère confidentielle. Baudelaire comprit l'importance de cette conquête; il en comprit aussi les dangers et que cette totale licence exposait la poésie à se perdre en proclamations égoïstes, bruyantes et superficielles. Si donc il accepta comme son objet la traduction des sentiments personnels, ce fut pour lui conférer un caractère *d'intimité* inconnu jusqu'alors et nul poète ne l'a dépassé dans cet art de musicale confidence. D'autre part, s'il affirmait en toute occasion la valeur poétique, la saveur unique de la vie vivante dont nous participons, il savait quel risque d'éparpillement elle comporte. Aussi protestait-il contre l'inspiration désordonnée, le génie de droit divin et s'accordait-il avec Edgar Poe pour soumettre ce jaillissement aux lois de la Beauté, au Goût qu'il définit "la sensibilité de l'imagination". L'émotion individuelle n'est valable à ses yeux que si elle éveille des échos universels

Dans une ténébreuse et profonde unité.

Le vêtement de cette pensée est sa théorie des *Correspondances* par laquelle il nous lègue la clef d'un art nouveau. Depuis Baudelaire il demeure acquis dans la poésie française que le verbe "exprimer" possède deux sens: dire d'abord, ensuite faire surgir derrière les mots tout l'indicible.

Chaque fois que Baudelaire parle de la grammaire ou du langage, il les déclare "une sorcellerie évocatoire." Sa plus haute ambition fut de rendre à la poésie sa

puissance originelle d'incantation, de chant à la fois et de charme. Alors il constata la faiblesse du romantisme français, faiblesse de *manière* et non de matière, erreur qui ne consistait point dans l'individualisme intellectuel ou sentimental mais dans l'anarchie technique. Cette haine du débraillé dans la forme explique les sarcasmes dont Baudelaire couvrit Musset aussi bien que son excessive indulgence envers Gautier. Aux inégalités d'un subjectivisme confus il opposa la force des disciplines classiques, de ces prosodies qui, dit-il, "ne sont pas des tyrannies inventées arbitrairement, mais une collection de règles réclamées par l'organisation même de l'être spirituel." Si donc en ses vrais chefs d'œuvre Baudelaire exalte jusqu'à leur plénitude universelle les thèmes romantiques, c'est par la perfection d'une forme purifiée qu'il les élève à l'éternité.

* * *

De l'héritage baudelairien les Parnassiens ont recueilli le culte de la beauté formelle. Cette aspiration est visible dans les cabrioles rythmiques d'un Banville comme dans les orchestrations sonores d'un Leconte de Lisle. Pourtant leurs deux édifices, l'un fantaisiste et massif l'autre, reposent sur une commune négation: pour éviter l'étalage du moi tourner le dós à son temps, n'est-ce point mutiler l'homme? On s'en aperçut lorsque Heredia eut porté jusqu'à l'inhumain la virtuosité et le romantisme congelé du Parnasse. Sully-Prudhomme se réfugia dans de nobles abstractions philosophiques; François Coppée, gamin de Paris déguisé en merle mussetiste, descendit dans la mièvrerie sentimentale, puis dans la rue, enfin dans la politique.

Les maîtres du symbolisme furent des poètes élevés à l'école du Parnasse et qui le renièrent vite. Ils emportèrent de cette expérience une horreur pour l'éloquence que Paul Verlaine a pittoresquement traduite en ordonnant de lui tordre le cou. En tant qu'insurrection de la *musique* contre le développement oratoire, le symbolisme continue la croisade baudelairienne. Il la prolonge encore par une volonté de *suggestion:* les influences étrangères chez Viélé-Griffin et Stuart Merrill, les scrupules élégiaques de Samain, les rêveries embrumées de Rodenbach et Maeterlinck, la curiosité cultivée de Gourmont ont fait que le mouvement appelé symboliste ne dément pas trop cet adjectif. Peut-être n'a-t-il manqué à cette réunion de talents que de parvenir à créer son instrument: malgré des réussites individuelles, le vers libre n'a pu s'imposer définitivement. Les œuvres symbolistes les plus célèbres aujourd'hui ne sont sans doute point celles qui parurent jadis les plus caractéristiques mais celles qui se relient à la grande tradition poétique française, telles ces musicales effusions où Verlaine a retrouvé l'accent de Villon.

Sur la grande route que nous tentons de délimiter trois poètes marquent actuellement trois positions intéressantes. Gourmont rangeait Paul Fort dans la seconde génération symboliste: en réalité le Prince des Poètes n'appartient à aucune école; il est un *poèmier* abondant en fruits, aiguisant la fantaisie de l'humaniste par une malicieuse bonhomie populaire. Chantre de la nature chrétienne, Francis Jammes nous émeut par une simplicité dont les artifices mêmes se laissent facilement deviner: parmi tant d'imitateurs il n'a pas encore

trouvé de rival. Quant à Madame de Noailles, elle se dresse parmi le chœur des porte-lyres comme une prêtresse du romantisme: pour la véhémence de l'inspiration, pour la pathétique magnificence des sentiments elle mérite d'être comparée aux plus grands.

On voudrait indiquer ici une sorte d'embranchement qui nous mène à des réalisations originales. Quand Baudelaire affirmait la beauté de la vie moderne, il songeait à certains moments choisis et stylisés, à des instants d'élite. Emile Verhaeren poussa plus loin: dans une œuvre hallucinée il entreprit de montrer tous les visages de la vie jusqu'à son tumulte quotidien, son énergie fiévreuse et laborieuse. Ce puissant exemple et l'influence de Whitman ont servi de stimulant aux poètes du groupe de l'Abbaye. En prose et en vers, avec des différences de méthode et de tempérament, Durtain, Jouve, Arcos, Chennevière et Vildrac concourent à sculpter les traits tragiques de ce masque de l'homme moderne. Considérés sous l'angle de la poésie sociale, on peut rapprocher de leurs efforts ceux des poètes juifs, inquiétude révoltée chez Spire, désir de réconciliation chez Fleg. Le problème de l'homme social qui tient tant de place dans ses romans, Georges Duhamel en a proposé une solution dans ses poèmes de virile tendresse. Avec Jules Romains la question a pris une ampleur intellectuelle et métaphysique: son *unanimisme* poursuit à travers le monde la quête du dieu qui gît ignoré au sein des groupes et que l'individu doit ressusciter à force d'amour ou de violence. A cette vision originale, des poètes comme Romains ont compris qu'il fallait un instrument personnel et ils tra-

vaillent à la mise au point d'une technique inédite, à l'avènement d'un nouveau classicisme.

* * *

Les formules de Baudelaire étaient susceptibles d'un sens plus profond que ne le laisseraient supposer les interprétations parnassiennes et symbolistes. En écrivant que le poète doit être "magnétiseur et somnambule" il nous livrait d'avance le secret de Rimbaud et celui de Mallarmé. Rimbaud—la plus extraordinaire force de lyrisme pur qu'ait connue notre littérature—a traversé son époque comme une comète; il ne serait pas resté incompréhensible pour l'astronome qui aurait—interrogé en Baudelaire le catholique pervers et l'artiste épris d'une prose qui s'adapterait "aux mouvements lyriques de l'âme, aux ondulations de la rêverie, aux soubresauts de la conscience." La différence est d'accentuation; "magnétiseur et somnambule": Rimbaud insiste sur le second terme; il se veut passif pour devenir *voyant*. D'où l'importance de son apport, la puissance inouïe de ses constructions visionnaires par hallucination et déformation, réaction nécessaire contre les édifices oratoires du romantisme, réaction dont témoignent aussi les imaginations de Lautréamont. A la poésie française Rimbaud enseignait cette leçon: une autre vision est possible que celle des besoins pratiques, les éléments de la réalité sont plus libres ou enchaînés autrement que nous ne le pensions; de même que plusieurs géométries, il existe plusieurs logiques.

La porte était ouverte; les symbolistes ne la franchirent que timidement ou dans ce parti-pris de bas dénigrement qui frappe de stérilité l'ironie d'un La-

forgue. C'est seulement avec Paul Claudel que Rimbaud trouva son successeur. En véritable lyrique catholique Claudel s'est donné pour objet la peinture de l'univers, la description d'une connaissance qui soit aussi une co-naissance. D'autres chantent le monde en leur âme; lui, le peint en tant qu'étendue temporelle, que machine à mesurer le temps. Son instrument est le verset, nourri de souvenirs bibliques, modelé au rythme du souffle humain. Chacun de ses poèmes ou drames poétiques se détache, lui aussi, comme un verset de l'hymne éternel, un moment de ce flux sans fin, un aspect du geste divin sur la terre. Une telle œuvre restera l'un des monuments de notre époque.

Ramené par Claudel ou Saint John Perse à une unité centrale, le lyrisme rimbaldien peut être aussi manié comme un pouvoir de désintégration, une manière de dynamite poétique. C'est par là que les cubistes, Apollinaire, Max Jacob et Salmon, sont fondés à revendiquer Rimbaud pour leur patron: s'ils construisent des réalités féeriques, il leur a fallu d'abord désagréger la réalité ordinaire. Emiettement qui est aussi le postulat des poèmes cosmopolites et impressionnistes si caractéristiques de notre époque, séduite par le goût de la vitesse, d'une vision aiguë et kaléidoscopique. Rimbaud qui avait relâché tant de liens écrivait dans *la Saison en Enfer* "Je finis par trouver sacré le désordre de mon esprit." Arrivé à ce point, il prit peur et s'évada hors de toute littérature. D'autres ont poursuivi: sous les étiquettes dadaïste et surréaliste les néo-romantiques d'aujourd'hui s'aventurent à cette exploration des régions mystérieuses de l'esprit.

L'intelligence pourtant s'accommode mal d'une pareille passivité; sans cesse, revendiquant ses droits, elle prétend dépasser l'individuel, atteindre au général. Alors se pose à nouveau l'interrogation: au pays de Descartes, peut-on parvenir à la généralité sans rentrer dans le classicisme? En plein symbolisme une réaction se manifesta, visible dans l'évolution discrète d'Henri de Régnier et plus encore dans le néo-classicisme de l'Ecole Romane groupée autour de Jean Moréas. Si la tentative avorta, c'est que l'imitation en faisait le principal ressort. Pour nourrir le classicisme—technique spirituelle, non collection de procédés—il est indispensable de lui intégrer une matière nouvelle. Baudelaire avait intégré au classicisme la sensibilité romantique avec sa sensualité personnelle. Nul poète ne fonderait-il un classicisme enrichi de toute la musique symboliste.

Mallarmé l'aurait pu; il contemplait l'anarchie symboliste avec une sympathie amusée mais sentait le besoin d'un ordre. Disciple de Baudelaire, il se voulait magnétiseur. Malheureusement Poe et Wagner l'avaient convaincu de l'écrasante supériorité de la musique; artiste scrupuleux, il s'épuisa en une tentative désespérée pour transporter dans la poésie les moyens de la musique. Il réalisa quelques chefs-d'œuvre sans accomplir le progrès décisif. Cependant il avait vu l'essentiel, que la poésie est devenue depuis Baudelaire une alchimie, que l'effort devait porter sur le langage pour lui rendre sa "virtualité," qu'alors seulement se justifierait sa définition du vers: "un mot total, neuf, étranger à la langue et comme incantatoire."

A Paul Valéry était réservée la gloire d'épanouir les idées de Baudelaire et Mallarmé, d'élucider enfin la notion de *poésie pure*. Les recherches de Mallarmé sur le langage semblaient, dans leur abstraction, aussi hasardeuses que les trouvailles de Rimbaud et nombreux furent ceux qui s'y trompèrent. Mais que le poète accepte de les poursuivre dans les cadres rigoureux du classicisme, il pourra librement construire sa "machine de langage." A l'antipode des débordements de la sensibilité romantique, la poésie pure apparaît comme une alliance de l'intelligence et de la sensualité qui entendent immortaliser, soustraire à la vie éphémère les émotions dépouillées de ce qu'elles contiennent d'accidentel. Ainsi se prouve-t-elle créatrice d'œuvres aussi solides que les rapports mathématiques, aussi suggestives que les enchaînements musicaux. Tous les poèmes de Valéry sont les trophées de cette lucidité sensuelle, de ce mysticisme platonicien.

* * *

Convaincu que la poésie française contemporaine présente assez de variété pour séduire, en cette belle diversité, n'importe quel étudiant de notre littérature, on s'est efforcé ici d'offrir un tableau clair de ses mouvements contradictoires. L'auteur de cette Anthologie apporte une magnifique gerbe cueillie en des jardins bien différents. Un principe d'unité existe cependant que l'on ne méconnaîtra pas si on consent, une fois encore, à écouter Baudelaire, le maître qui définissait la poésie "un enlèvement de l'âme."

René Lalou
Paris, Janvier 1926

POÉSIES
FRANÇAISES

CHARLES BAUDELAIRE

ÉLÉVATION

Au-dessus des étangs, au-dessus des vallées,
Des montagnes, des bois, des nuages, des mers,
Par delà le soleil, par delà les éthers,
Par delà les confins des sphères étoilées,

Mon esprit, tu te meus avec agilité,
Et comme un bon nageur qui se pâme dans l'onde,
Tu sillonnes gaîment l'immensité profonde
Avec une indicible et mâle volupté.

Envole-toi bien loin de ces miasmes morbides,
Va te purifier dans l'air supérieur,
Et bois, comme une pure et divine liqueur,
Le feu clair qui remplit les espaces limpides.

Derrière les ennuis et les vastes chagrins
Qui chargent de leur poids l'existence brumeuse,
Heureux celui qui peut d'une aile vigoureuse
S'élancer vers les champs lumineux et sereins!

Celui dont les pensées, comme des alouettes,
Vers les cieux le matin prennent un libre essor,
—Qui plane sur la vie et comprend sans effort
Le langage des fleurs et des choses muettes!

Les Fleurs du Mal, Calmann-Lévy

SPLEEN

J'ai plus de souvenirs que si j'avais mille ans.

Un gros meuble à tiroirs encombré de bilans,
De vers, de billets doux, de procès, de romances,
Avec de lourds cheveux roulés dans des quittances,
Cache moins de secrets que mon triste cerveau.
C'est une pyramide, un immense caveau,
Qui contient plus de morts que la fosse commune.

—Je suis un cimetière abhorré de la lune,
Où, comme des remords, se traînent de longs vers
Qui s'acharnent toujours sur mes morts les plus chers.
Je suis un vieux boudoir plein de roses fanées,
Où gît tout un fouillis de modes surannées,
Où les pastels plaintifs et les pâles Boucher,
Seuls, respirent l'odeur d'un flacon débouché.

Rien n'égale en longueur les boiteuses journées,
Quand sous les lourds flocons des neigeuses années,
L'Ennui, fruit de la morne incuriosité,
Prend les proportions de l'immortalité.

—Désormais tu n'es plus, ô matière vivante!
Qu'un granit entouré d'une vague épouvante,
Assoupi dans le fond d'un Saharah brumeux;
Un vieux sphinx ignoré du monde insoucieux,
Oublié sur la carte, et dont l'humeur farouche
Ne chante qu'aux rayons du soleil qui se couche.

Les Fleurs du Mal, Calmann-Lévy

LA MUSIQUE

La musique souvent me prend comme une mer!
Vers ma pâle étoile,
Sous un plafond de brume ou dans un vaste éther,
Je mets à la voile;

La poitrine en avant, et les poumons gonflés
Comme de la toile,
J'escalade le dos des flots amoncelés
Que la nuit me voile;

Je sens vibrer en moi toutes les passions
D'un vaisseau qui souffre;
Le bon vent, la tempête et ses convulsions

Sur l'immense gouffre
Me bercent.—D'autres fois, calme plat, grand miroir
De mon désespoir!

Les Fleurs du Mal, Calmann-Lévy

LES CHATS

Les amoureux fervents et les savants austères
Aiment également, et dans leur mûre saison,
Les chats puissants et doux, orgueil de la maison,
Qui comme eux sont frileux et comme eux sédentaires.

Amis de la science et de la volupté,
Ils cherchent le silence et l'horreur des ténèbres;
L'Erèbe les eût pris pour ses coursiers funèbres,
S'ils pouvaient au servage incliner leur fierté.

Ils prennent en songeant les nobles attitudes
Des grands sphinx allongés au fond des solitudes,
Qui semblent s'endormir dans un rêve sans fin;

Leurs reins féconds sont pleins d'étincelles magiques,
Et des parcelles d'or, ainsi qu'un sable fin,
Etoilent vaguement leurs prunelles mystiques.

Les Fleurs du Mal, Calmann-Lévy

L'ALBATROS

Souvent, pour s'amuser, les hommes d'équipage
Prennent des albatros, vastes oiseaux des mers,
Qui suivent, indolents compagnons de voyage,
Le navire glissant sur les gouffres amers.

A peine les ont-ils déposés sur les planches,
Que ces rois de l'azur, maladroits et honteux,
Laissent piteusement leurs grandes ailes blanches
Comme des avirons traîner à côté d'eux.

Ce voyageur ailé, comme il est gauche et veule!
Lui, naguère si beau, qu'il est comique et laid!
L'un agace son bec avec un brûle-gueule,
L'autre mime, en boitant, l'infirme qui volait!

Le Poète est semblable au prince des nuées
Qui hante la tempête et se rit de l'archer;
Exilé sur le sol au milieu des huées,
Ses ailes de géant l'empêchent de marcher.

Les Fleurs du Mal, Calmann-Lévy

DE PROFUNDIS CLAMAVI

J'implore ta pitié, Toi, l'unique que j'aime,
Du fond du gouffre obscur où mon cœur est tombé.
C'est un univers morne à l'horizon plombé,
Où nagent dans la nuit l'horreur et le blasphème;

Un soleil sans chaleur plane au-dessus six mois,
Et les six autres mois la nuit couvre la terre;
C'est un pays plus nu que la terre polaire;
—Ni bêtes, ni ruisseaux, ni verdure, ni bois!

Or, il n'est pas d'horreur au monde qui surpasse
La froide cruauté de ce soleil de glace
Et cette immense nuit semblable au vieux Chaos;

Je jalouse le sort des plus vils animaux
Qui peuvent se plonger dans un sommeil stupide,
Tant l'écheveau du temps lentement se dévide!

Les Fleurs du Mal, Calmann-Lévy

HYMNE A LA BEAUTÉ

Viens-tu du ciel profond ou sors-tu de l'abîme,
O Beauté? ton regard infernal et divin,
Verse confusément le bienfait et le crime,
Et l'on peut pour cela te comparer au vin.

Tu contiens dans ton œil le couchant et l'aurore;
Tu répands des parfums comme un soir orageux;
Tes baisers sont un philtre et ta bouche une amphore
Qui font le héros lâche et l'enfant courageux.

Sors-tu du gouffre noir ou descends-tu des astres?
Le Destin charmé suit tes jupons comme un chien;
Tu sèmes au hasard la joie et les désastres,
Et tu gouvernes tout et ne réponds de rien.

Tu marches sur des morts, Beauté, dont tu te moques;
De tes bijoux l'Horreur n'est pas le moins charmant,
Et le Meurtre, parmi tes plus chères breloques,
Sur ton ventre orgueilleux danse amoureusement.

L'éphémère ébloui vole vers toi, chandelle,
Crépite, flambe et dit: Bénissons ce flambeau!
L'amoureux pantelant incliné sur sa belle
A l'air d'un moribond caressant son tombeau.

Que tu viennes du ciel ou de l'enfer, qu'importe,
O Beauté! monstre énorme, effrayant, ingénu!
Si ton œil, ton souris, ton pied m'ouvrent la porte
D'un Infini que j'aime et n'ai jamais connu?

De Satan ou de Dieu, qu'importe? Ange ou Sirène,
Qu'importe, si tu rends,—fée aux yeux de velours,
Rhythme, parfum, lueur, ô mon unique reine!—
L'univers moins hideux et les instants moins lourds?

Les Fleurs du Mal, Calmann-Lévy

RECUEILLEMENT

Sois sage, ô ma Douleur, et tiens-toi plus tranquille.
Tu réclamais le Soir; il descend; le voici:
Une atmosphère obscure enveloppe la ville,
Aux uns portant la paix, aux autres le souci.

Pendant que des mortels la multitude vile,
Sous le fouet du Plaisir, ce bourreau sans merci,
Va cueillir des remords dans la fête servile,
Ma Douleur, donne-moi la main; viens par ici,

Loin d'eux. Vois se pencher les défuntes Années,
Sur les balcons du ciel, en robes surannées;
Surgir du fond des eaux le Regret souriant;

Le Soleil moribond s'endormir sous une arche,
Et, comme un long linceul traînant à l'Orient,
Entends, ma chère, entends la douce Nuit qui marche.

Les Fleurs du Mal, Calmann-Lévy

CORRESPONDANCES

La Nature est un temple où de vivants piliers
Laissent parfois sortir de confuses paroles;
L'homme y passe à travers des forêts de symboles
Qui l'observent avec des regards familiers.

Comme de longs échos qui de loin se confondent
Dans une ténébreuse et profonde unité,
Vaste comme la nuit et comme la clarté,
Les parfums, les couleurs, et les sons se répondent.

Il est des parfums frais comme des chairs d'enfants,
Doux comme les hautbois, verts comme les prairies,
—Et d'autres, corrompus, riches et triomphants,

Ayant l'expansion des choses infinies,
Comme l'ambre, le musc, le benjoin et l'encens,
Qui chantent les transports de l'esprit et des sens.

Les Fleurs du Mal, Calmann-Lévy

THEODORE DE BANVILLE

LE SAUT DU TREMPLIN

Clown admirable, en vérité!
Je crois que la postérité,
Dont sans cesse l'horizon bouge,
Le reverra, sa plaie au flanc.
Il était barbouillé de blanc,
De jaune, de vert et de rouge.

Même jusqu'à Madagascar
Son nom était parvenu, car
C'était selon tous les principes
Qu'après les cercles de papier,
Sans jamais les estropier
Il traversait la ronde des pipes.

De la pesanteur affranchi,
Sans y voir clair, il eût franchi
Les escaliers de Piranèse.
La lumière qui le frappait
Faisait resplendir son toupet
Comme un brasier dans la fournaise.

Il s'élevait à des hauteurs
Telles, que les autres sauteurs
Se consumaient en luttes vaines.

Ils le trouvaient décourageant
Et murmuraient, "Quel vif-argent
Ce démon a-t-il dans les veines?"

Tout le peuple criait, "Bravo!"
Mais lui, par un effort nouveau
Semblait raidir sa jambe nue
Et, sans qu'on sût avec qui,
Cet émule de la Saqui
Parlait bas en langue inconnue.

C'était avec son cher tremplin.
Il lui disait, "Théâtre, plein
D'inspiration fantastique,
Tremplin qui tressailles d'émoi
Quand je prends un élan, fais-moi
Bondir plus haut, planche élastique!

"Frêle machine aux reins puissants,
Fais-moi bondir, moi qui me sens
Plus agile que les panthères,
Si haut que je ne puisse voir
Avec leur cruel habit noir
Ces épiciers et ces notaires!

"Par quelque prodige pompeux
Fais-moi monter, si tu le peux,
Jusqu'à ces sommets où, sans règles,
Embrouillant les cheveux vermeils
Des planètes et des soleils,
Se croisent la foudre et les aigles.

"Jusqu'à ces éthers pleins de bruit
Où, mêlant dans l'affreuse nuit
Leurs haleines exténuées
Les autans ivres de courroux
Dorment, échevelés et fous,
Sur les seins pâles des nuées.

"Plus haut encore, jusqu'au ciel pur!
Jusqu'à ce lapis dont l'azur
Couvre notre prison mouvante!
Jusqu'à ces rouges Orients
Où marchent des dieux flamboyants,
Fous de colère et d'épouvante.

"Plus loin, plus haut, je vois encore
Des boursiers à lunettes d'or,
Des critiques, des demoiselles
Et des réalistes en feu.
Plus haut, plus loin, de l'air, du bleu!
Des ailes! des ailes! des ailes!"

Enfin de son vil échafaud
Le clown sauta si haut, si haut,
Qu'il creva le plafond de toiles
Au son du cor et du tambour,
Et, le cœur dévoré d'amour,
Alla rouler dans les étoiles.

Odes Funambulesques, Fasquelle

LAPINS

Les petits lapins, dans le bois,
Folâtrent sur l'herbe arrosée
Et, comme nous le vin d'Arbois,
Ils boivent la douce rosée.

Gris foncé, gris clair, soupe au lait,
Ces vagabonds, dont se dégage
Comme une odeur de serpolet,
Tiennent à peu près ce langage:

Nous sommes les petits lapins,
Gens étrangers à l'écriture
Et chaussés des seules escarpins
Que nous a donnés la Nature.

Près du chêne pyramidal
Nous menons les épithalames
Et nous ne suivons pas Stendhal
Sur le terrain des vieilles dames.

N'ayant pas lu Dostoïewski,
Nous conservons les airs peu rogues,
Et certes, ce n'est pas nous qui
Nous piquons d'être psychologues.

. . . . . .

Nous sommes les petits lapins.
C'est le poil qui forme nos bottes,

Et n'ayant pas de calepins
Nous ne prenons jamais de notes.

Nous ne cultivons pas le Kant;
Son idéale turlutaine
Rarement nous attire. Quant
Au fabuliste La Fontaine,

Il faut qu'on l'adore à genoux;
Mais nous préférons qu'on se taise
Lorsque méchamment on veut nous
Raconter une pièce à thèse.

Etant des guerriers du vieux jeu,
Prêts à combattre Hélène,
Chez nous on fredonne assez peu
Les airs venus de Mitylène.

Préférant les simples chansons
Qui ravissent les violettes,
Sans plus d'affaire, nous laissons
Les raffinements aux belettes.

Ce ne sont pas les gazons verts
Ni les fleurs dont jamais nous rîmes
Et, qui pis est, au bout des vers
Nous ne dédaignons pas les rimes.

En dépit de Schopenhauer,
Ce cruel malade qui tousse,
Vivre et savourer le doux air
Nous semble une chose fort douce,

Et dans la bonne odeur des pins
Qu'on voit ombrageant ces clairières
Nous sommes les tendres lapins
Assis sur leurs petits derrières.

Sonnailles et Clochettes, Fasquelle

LECONTE DE LISLE

LA VERANDAH

Au tintement de l'eau dans les porphyres roux
Les rosiers de l'Iran mêlent leurs frais murmures,
Et les ramiers rêveurs leurs roucoulements doux.
Tandis que l'oiseau grêle et le frelon jaloux,
Sifflant et bourdonnant, mordent les figues mûres,
Les rosiers de l'Iran mêlent leurs frais murmures
Au tintement de l'eau dans les porphyres roux.

Sous les treillis d'argent de la vérandah close,
Dans l'air tiède embaumé de l'odeur des jasmins,
Où la splendeur du jour darde une flèche rose,
La Persane royale, immobile, repose,
Derrière son col brun croisant ses belles mains,
Dans l'air tiède, embaumé de l'odeur des jasmins,
Sous les treillis d'argent de la vérandah close.

Jusqu'aux lèvres que l'ambre arrondi baise encor,
Du cristal d'où s'échappe une vapeur subtile
Qui monte en tourbillons légers et prend l'essor,
Sur les coussins de soie écarlate, aux fleurs d'or,
La branche du hûka rôde comme un reptile
Du cristal d'où s'échappe une vapeur subtile
Jusqu'aux lèvres que l'ambre arrondi baise encor.

Deux rayons noirs, chargés d'une muette ivresse,
Sortent de ses longs yeux entr'ouverts à demi;
Un songe l'enveloppe, un souffle la caresse;
Et parce que l'effluve invincible l'oppresse,
Parce que son beau sein qui se gonfle a frémi,
Sortent de ses longs yeux entr'ouverts à demi
Deux rayons noirs, chargés d'une muette ivresse.

Et l'eau vive s'endort dans les porphyres roux,
Les rosiers de l'Iran ont cessé leurs murmures,
Et les ramiers rêveurs leurs roucoulements doux.
Tout se tait. L'oiseau grêle et le frelon jaloux
Ne se querellent plus autour des figues mûres.
Les rosiers de l'Iran ont cessé leurs murmures,
Et l'eau vive s'endort dans les porphyres roux.

Poèmes Barbares, Lemerre

LES ÉLÉPHANTS

Le sable rouge est comme une mer sans limite,
Et qui flambe, muette, affaissée en son lit.
Une ondulation immobile remplit
L'horizon aux vapeurs de cuivre où l'homme habite.

Nul vie et nul bruit. Tous les lions repus
Dorment au fond de l'antre éloigné de cent lieues,
Et la girafe boit dans les fontaines bleues,
Là-bas, sous les dattiers des panthères connus.

Pas un oiseau ne passe en fouettant de son aile
L'air épais, où circule un immense soleil.

Parfois quelque boa, chauffé dans son sommeil,
Fait onduler son dos dont l'écaille étincelle.

Tel l'espace enflammé brûle sous les cieux clairs.
Mais, tandis que tout dort aux mornes solitudes,
Les éléphants rugueux, voyageurs lents et rudes,
Vont au pays natal à travers les déserts.

D'un point de l'horizon, comme des masses brunes,
Ils viennent, soulevant la poussière, et l'on voit,
Pour ne point dévier du chemin le plus droit,
Sous leur pied large et sûr crouler au loin les dunes.

Celui qui tient la tête est un vieux chef. Son corps
Est gercé comme un tronc que le temps ronge et mine;
Sa tête est comme un roc, et l'arc de son échine
Se voûte puissamment à ses moindres efforts.

Sans ralentir jamais et sans hâter sa marche,
Il guide au but certain ses compagnons poudreux;
Et, creusant par derrière un sillon sablonneux,
Les pèlerins massifs suivent leur patriarche.

L'oreille en éventail, la trompe entre les dents,
Ils cheminent, l'œil clos. Leur ventre bat et fume,
Et leur sueur dans l'air embrasé monte en brume;
Et bourdonnent autour mille insectes ardents.

Mais qu'importent la soif et la mouche vorace,
Et le soleil cuisant leur dos noir et plissé?
Ils rêvent en marchant du pays délaissé,
Des forêts de figuiers où s'abrita leur race.

Ils reverront le fleuve échappé des grands monts,
Où nage en mugissant l'hippopotame énorme,
Où, blanchis par la lune et projetant leur forme,
Ils descendaient pour boire en écrasant les joncs.

Aussi, pleins de courage et de lenteur, ils passent
Comme une ligne noire, au sable illimité;
Et le désert reprend son immobilité
Quand les lourds voyageurs à l'horizon s'effacent.

Poèmes Barbares, Lemerre

LA TRISTESSE DU DIABLE

Silencieux, les poings aux dents, le dos ployé,
Enveloppé du noir manteau de ses deux ailes,
Sur un pic hérissé de neiges éternelles,
Une nuit, s'arrêta l'antique Foudroyé.

La terre prolongeait en bas, immense et sombre
Les continents battus par la houle des mers;
Au-dessus flamboyait le ciel plein d'univers,
Mais Lui ne regardait que l'abîme de l'ombre.

Il était là, dardant ses yeux ensanglantés
Dans ce gouffre où la vie amasse ses tempêtes
Où le fourmillement des hommes et des bêtes
Pullule sous le vol des siècles irrités.

Il entendait monter les hosannas serviles,
Le cri des égorgeurs, les *Te Deum* des rois,
L'appel désespéré des nations en croix
Et des justes râlant sur le fumier des villes.

Ce lugubre concert du mal universel,
Aussi vieux que le monde et que la race humaine,
Plus fort, plus acharné, plus ardent que sa haine,
Tourbillonnait autour du sinistre Immortel.

Il remonta d'un bond vers les temps insondables
Où sa gloire allumait le céleste matin,
Et devant la stupide horreur de son destin
Un grand frisson courut dans ses reins formidables.

Et se tordant les bras, et crispant ses orteils,
Lui, le premier rêveur, la plus vieille victime,
Il cria par delà l'immensité sublime
Où déferle en brûlant l'écume des soleils:

—Les monotones jours, comme une horrible pluie,
S'amassent, sans l'emplir, dans mon éternité
Force, orgueil, désespoir, tout n'est que vanité;
Et la fureur me pèse et le combat m'ennuie.

Presqu'autant que l'amour la haine m'a menti:
J'ai bu toute la mer des larmes infécondes.
Tombez, écrasez-moi, foudres, monceaux des mondes!
Dans le sommeil sacré que je sois englouti!

Et les lâches heureux, et les races damnées,
Par l'espace éclatant qui n'a ni fond ni bord
Entendront une voix disant: Satan est mort!
Et ce sera ta fin, Œuvre des six journées!

Poèmes Barbares, Lemerre

LES HURLEURS

Le soleil dans les flots avait noyé ses flammes,
La ville s'endormait au pied des monts brumeux.
Sur de grands rocs lavés d'un nuage écumeux
La mer sombre en grondant versait ses hautes lames.

La nuit multipliait ce long gémissement.
Nul astre ne luisait dans l'immensité nue;
Seule, la lune pâle, en écartant la nue;
Comme une morne lampe oscillait tristement.

Monde muet, marqué d'un signe de colère,
Débris d'un globe mort au hasard dispersé,
Elle laissait tomber de son orbe glacé
Un reflet sépulcral sur l'océan polaire.

Sans borne, assise au Nord, sous les cieux étouffants,
L'Afrique, s'abritant d'ombre épaisse et de brume,
Affamait ses lions dans le sable qui fume,
Et couchait près des lacs ses troupeaux d'éléphants.

Mais sur la plage aride, aux odeurs insalubres,
Parmi les ossements de bœufs et de chevaux,
De maigres chiens, épars, allongeant leurs museaux,
Se lamentaient, poussant des hurlements lugubres.

La queue en cercle sous leurs ventres palpitants,
L'œil dilaté, tremblant sur leurs pattes fébriles,
Accroupis çà et là, tous hurlaient, immobiles,
Et d'un frisson rapide agités par instants.

L'écume de la mer collait sur leurs échines
De longs poils qui laissaient les vertèbres saillir;
Et quand les flots par bonds les venaient assaillir,
Leurs dents blanches claquaient sous leurs rouges babines.

Devant la lune errante aux livides clartés,
Quelle angoisse inconnue, au bord des noires ondes,
Faisait pleurer une âme en vos formes immondes?
Pourquoi gémissiez-vous, spectres épouvantés?

Je ne sais; mais, ô chiens qui hurliez sur les plages,
Après tant de soleils qui ne reviendront plus,
J'entends toujours, du fond de mon passé confus,
Le cri désespéré de vos douleurs sauvages!

Poèmes Barbares, Lemerre

LES MONTREURS

Tel qu'un morne animal, meurtri, plein de poussière,
La chaîne au cou, hurlant au chaud soleil d'été,
Promène qui voudra son cœur ensanglanté
Sur ton pavé cynique, ô plèbe carnassière!

Pour mettre un feu stérile en ton œil hébété,
Pour mendier ton rire ou ta pitié grossière,
Déchire qui voudra la robe de lumière
De la pudeur divine et de la volupté.

Dans mon orgueil muet, dans ma tombe sans gloire,
Dussé-je m'engloutir pour l'éternité noire,
Je ne te vendrai pas mon ivresse ou mon mal,

Je ne livrerai pas ma vie à tes huées,
Je ne danserai pas sur ton tréteau banal
Avec tes histrions et tes prostituées.

Poèmes Barbares, Lemerre

AUX MODERNES

Vous vivez lâchement, sans rêve, sans dessein,
Plus vieux, plus décrépits que la terre inféconde,
Châtrés dès le berceau par le siècle assassin
De toute passion vigoureuse et profonde.

Votre cervelle est vide autant que votre sein,
Et vous avez souillé ce misérable monde
D'un sang si corrompu, d'un souffle si malsain,
Que la mort germe seule en cette boue immonde.

Hommes, tueurs de Dieux, les temps ne sont pas loin
Où, sur un grand tas d'or vautrés dans quelque coin,
Ayant rongé le sol nourricier jusqu'aux roches,

Ne sachant faire rien ni des jours ni des nuits,
Noyés dans le néant des suprêmes ennuis,
Vous mourrez bêtement en emplissant vos poches.

Poèmes Barbares, Lemerre

LES ELFES

Couronnés de thym et de marjolaine,
Les Elfes joyeux dansent sur la plaine.

Du sentier des bois aux daims familier,
Sur un noir cheval, sort un chevalier.
Son éperon d'or brille en la nuit brune;
Et, quand il traverse un rayon de lune,
On voit resplendir, d'un reflet changeant,
Sur sa chevelure un casque d'argent.

Couronnés de thym et de marjolaine,
Les Elfes joyeux dansent sur la plaine.

Ils l'entourent tous d'un essaim léger
Qui dans l'air muet semble voltiger.
—Hardi chevalier, par la nuit sereine,
Où vas-tu si tard? dit la jeune Reine.
De mauvais esprits hantent les forêts;
Viens danser plutôt sur les gazons frais.

Couronnés de thym et de marjolaine,
Les Elfes joyeux dansent sur la plaine.

—Non! ma fiancée aux yeux clairs et doux
M'attend, et demain nous serons époux.
Laissez-moi passer, Elfes des prairies,
Qui foulez en rond les mousses fleuries;
Ne m'attardez pas loin de mon amour,
Car voici déjà les lueurs du jour.—

Couronnés de thym et de marjolaine,
Les Elfes joyeux dansent sur la plaine.

—Reste, chevalier. Je te donnerai
L'opale magique et l'anneau doré,

Et, ce qui vaut mieux que gloire et fortune,
Ma robe filée au clair de la lune.
—Non! dit-il. —Va donc! —Et de son doigt blanc
Elle touche au cœur le guerrier tremblant.

Couronnés de thym et de marjolaine,
Les Elfes joyeux dansent sur la plaine.

Et sous l'éperon le noir cheval part.
Il court, il bondit et va sans retard;
Mais le chevalier frissonne et se penche;
Il voit sur la route une forme blanche
Qui marche sans bruit et lui tend les bras:
—Elfe, esprit, démon, ne m'arrête pas!—

Couronnés de thym et de marjolaine,
Les Elfes joyeux dansent sur la plaine.

—Ne m'arrête pas, fantôme odieux!
Je vais épouser ma belle aux doux yeux.
—O mon cher époux, la tombe éternelle
Sera notre lit de noce, dit-elle.
Je suis morte!—Et lui, la voyant ainsi,
D'angoisse et d'amour tombe mort aussi.

Couronnés de thym et de marjolaine,
Les Elfes joyeux dansent sur la plaine.

Poèmes Barbares, Lemerre

JOSÉ-MARIA DE HEREDIA

MARIS STELLA

Sous les coiffes de lin, toutes, croisant leurs bras
Vêtus de laine rude ou de mince percale,
Les femmes, à genoux sur le roc de la cale,
Regardent l'Océan blanchir l'île de Batz.

Les hommes, pères, fils, maris, amants, là-bas,
Avec ceux de Paimpol, d'Audierne et de Cancale,
Vers le Nord, sont partis pour la lointaine escale.
Que de hardis pêcheurs qui ne reviendront pas!

Par-dessus la rumeur de la mer et des côtes
Le chant plaintif s'élève, invoquant à voix hautes
L'Étoile sainte, espoir des marins en péril;

Et l'Angélus, courbant tous ces fronts noirs de hâle,
Des clochers de Roscoff à ceux de Sybiril
S'envole, tinte et meurt dans le ciel rose et pâle.

Les Trophées, Lemerre

LE SAMOURAI

"C'était un homme à deux sabres."

D'un doigt distrait frôlant la sonore bîva,
A travers les bambous tressés en fine latte,

Elle a vu, par la plage éblouissante et plate,
S'avancer le vainqueur que son amour rêva.

C'est lui. Sabres au flanc, l'éventail haut, il va.
La cordelière rouge et le gland écarlate
Coupent l'armure sombre, et, sur l'épaule, éclate
Le blazon de Hizen ou de Tokungawa.

Ce beau guerrier vêtu de lames et de plaques,
Sous le bronze, la soie et les brillantes laques,
Semble un crustacé noir, gigantesque et vermeil.

Il l'a vue. Il sourit dans la barbe du masque,
Et son pas plus hâtif fait reluire au soleil
Les deux antennes d'or qui tremblent à son casque.

Les Trophées, Lemerre

LA FILEUSE

Elle est morte, Platthis, morte la bonne vieille
Qui, tout le long des jours anciens et des nouveaux,
A filé, dévidé, roulé les écheveaux
De laine blanche dont débordait la corbeille.

Si parfois s'inclinait la tête qui sommeille,
Les doigts de la fileuse actifs et sans rivaux
D'un geste inconscient poursuivaient leurs travaux;
Seule la Mort a pu mettre un terme à sa veille.

A peine fut trouvée en son pauvre taudis,
L'obole qui, glissée aux doigts enfin roidis,
Paya le dur nocher de la dernière barque!

Et Platthis a franchi le fleuve aux sombres eaux,
Curieuse de voir si, mieux qu'elle, la Parque
Savait tordre le fil et tourner les fuseaux.

Les Trophées, Lemerre

ANTOINE ET CLÉOPÂTRE

Tous deux ils regardaient. de la haute terrasse,
L'Egypte s'endormir sous un ciel étouffant
Et le Fleuve, à travers le Delta noir qu'il fend,
Vers Bubaste ou Saïs rouler son onde grasse.

Et le Romain sentait sous la lourde cuirasse,
Soldat captif berçant le sommeil d'un enfant,
Ployer et défaillir sur son cœur triomphant
Le corps voluptueux que son étreinte embrasse.

Tournant sa tête pâle entre ses cheveux bruns
Vers celui qu'enivraient d'invincibles parfums,
Elle tendit sa bouche et ses prunelles clairs;

Et sur elle courbé, l'ardent Imperator
Vit dans ses larges yeux étoilés de points d'or
Toute une mer immense où fuyaient des galères.

Les Trophées, Lemerre

SULLY PRUDHOMME

LE VASE BRISÉ

Le vase où meurt cette verveine
D'un coup d'éventail fut fêlé;
Le coup dut l'effleurer à peine.
Aucun bruit ne l'a révélé.

Mais la légère meurtrissure,
Mordant le cristal chaque jour,
D'une marche invisible et sûre
En a fait lentement le tour.

Son eau fraîche a fui goutte à goutte,
Le suc des fleurs s'est épuisé;
Personne encore ne s'en doute.
N'y touchez pas, il est brisé.

Souvent aussi la main qu'on aime,
Effleurant le cœur, le meurtrit;
Puis le cœur se fend de lui-même,
La fleur de son amour périt;

Toujours intact aux yeux du monde,
Il sent croître et pleurer tout bas
Sa blessure fine et profonde.
Il est brisé, n'y touchez pas.

Œuvres Complètes, Lemerre

L'AGONIE

Vous qui m'aiderez dans mon agonie,
Ne me dites rien;
Faites que j'entende un peu d'harmonie,
Et je mourrai bien.

La musique apaise, enchante et délie
Des choses d'en bas:
Bercez ma douleur; je vous en supplie,
Ne lui parlez pas.

Je suis las des mots, je suis las d'entendre
Ce qui peut mentir;
J'aime mieux les sons qu'au lieu de comprendre
Je n'ai qu'à sentir;

Une mélodie où l'âme se plonge
Et qui, sans effort,
Me fera passer du délire au songe,
Du songe à la mort.

Vous qui m'aiderez dans mon agonie,
Ne me dites rien.
Pour allégement un peu d'harmonie
Me fera grand bien.

Vous irez chercher ma pauvre nourrice,
Qui mène un troupeau,
Et vous lui direz que c'est un caprice,
Au bord du tombeau,

D'entendre chanter tout bas, de sa bouche,
Un air d'autrefois,
Simple et monotone, un doux air qui touche
Avec peu de voix.

Vous la trouverez: les gens des chaumières
Vivent très longtemps,
Et je suis d'un monde où l'on ne vit guères
Plusieurs fois vingt ans.

Vous nous laisserez tous les deux ensemble;
Nos cœurs s'uniront;
Elle chantera d'un accent qui tremble,
La main sur mon front.

Lors elle sera peut-être la seule
Qui m'aime toujours,
Et je m'en irai dans son chant d'aïeule
Vers mes premiers jours,

Pour ne pas sentir, à ma dernière heure,
Que mon cœur se fend,
Pour ne plus penser, pour que l'homme meure
Comme est né l'enfant.

Vous qui m'aiderez dans mon agonie,
Ne me dites rien;
Faites que j'entende un peu d'harmonie,
Et je mourrai bien.

Œuvres Complètes, Lemerre

ICI-BAS

Ici-bas tous les lilas meurent,
Tous les chants des oiseaux sont courts;
Je rêve aux étés qui demeurent
Toujours. . . .

Ici-bas les lèvres effleurent
Sans rien laisser de leur velours;
Je rêve aux baisers qui demeurent
Toujours. . . .

Ici-bas tous les hommes pleurent
Leurs amitiés ou leurs amours;
Je rêve aux couples qui demeurent
Toujours. . . .

Œuvres Complètes, Lemerre

LES YEUX

Bleus ou noirs, tous aimés, tous beaux,
Des yeux sans nombre ont vu l'aurore;
Ils dorment au fond des tombeaux,
Et le soleil se lève encore.

Les nuits, plus douces que les jours,
Ont enchanté des yeux sans nombre;
Les étoiles brillent toujours,
Et les yeux se sont remplis d'ombre.

Oh! qu'ils aient perdu le regard,
Non, non, cela n'est pas possible!

Ils se sont tournés quelque part
Vers ce qu'on nomme l'invisible;

Et comme les astres penchants
Nous quittent, mais au ciel demeurent,
Les prunelles ont leurs couchants,
Mais il n'est pas vrai qu'elles meurent.

Bleus ou noirs, tous aimés, tous beaux,
Ouverts à quelque immense aurore,
De l'autre côté des tombeaux
Les yeux qu'on ferme voient encore.

Œuvres Complètes, Lemerre

LA PRIÉRE

Je voudrais bien prier, je suis plein de soupirs.
Ma cruelle raison veut que je les contienne.
Ni les vœux suppliants d'une mère chrétienne
Ni l'exemple des saints, ni le sang des martyrs,

Ni mon besoin d'aimer, ni mes grands repentirs,
Ni mes pleurs, n'obtiendront que la foi me revienne.
C'est une angoisse impie et sainte que la mienne:
Mon doute insulte en moi le Dieu de mes désirs.

Pourtant je veux prier, je suis trop solitaire.
Voici que j'ai posé mes deux genoux à terre.
Je vous attends, Seigneur; Seigneur, êtes-vous là?

J'ai beau joindre les mains, et, le front sur la Bible,
Redire le Credo que ma bouche épela,
Je ne sens rien du tout devant moi. C'est horrible.

Œuvres Complètes, Lemerre

FRANÇOIS COPPÉE

LE PETIT ÉPICIER

C'était un tout petit épicier de Montrouge,
Et sa boutique sombre, aux volets peints en rouge,
Exhalait une odeur fade sur le trottoir.
On le voyait debout derrière son comptoir,
En tablier, cassant du sucre avec méthode.
Tous les huit jours, sa vie avait pour épisode
Le bruit d'un camion apportant des tonneaux
De harengs saurs ou bien des caisses de pruneaux;
Et, le reste du temps, c'était, dans sa boutique
Un calme rarement troublé par la pratique,
Servante de rentier ou femme d'artisan,
Logeant dans ce faubourg à demi paysan.
Ce petit homme roux, aux pâleurs maladives,
Etait triste, faisant des affaires chétives
Et, comme on dit, ayant grand'peine à vivoter.
Son histoire pouvait vite se raconter.
Il était de Soissons, et son humble famille,
Le voyant à quinze ans faible comme une fille,
Voulait lui faire apprendre un commerce à Paris.
Un cousin, épicier lui-même, l'avait pris,
Lui donnant le logis avec la nourriture;
Et, malgré la cousine, épouse avare at dure,
Aux mystères de l'art il put l'initier.

Il avait ce qu'il faut pour un bon épicier;
Il était ponctuel, sobre, chaste, économe.
Son patron l'estimait, et, quand ce fut un homme,
Voulant récompenser ses mérites profonds,
Il lui fit prendre femme, et lui vendit son fonds.

—Quand on trouve un garçon pareil, il faut qu'on l'aide,
Disait-il.
La future était aisée et laide,
Mais ce naïf resta devant elle tremblant;
Et quand il l'amena, blonde en costume blanc,
La boutique aux murs noirs lui parut toute neuve.
Or sa mère, depuis quelques mois, était veuve.
Vite, il l'alla chercher et lui dit, triomphant:

—Viens donc, tu berceras notre premier enfant.

C'était déjà son rêve, à cet homme, être père!
Mais il ne devait pas durer, le temps prospère.
Sa femme n'aimait pas le commerce; elle était
Hargneuse, lymphatique, et froide; elle restait
A l'écart et passait des heures dans sa chambre.
De sa boutique ouverte au vent froid de décembre,
Lui ne pouvait bouger, mais ne se plaignait pas;
Car sa mère, en bonnet, et tricotant des bas,
Etait là, toute fière de son fils et d'elle,
Tandis qu'il débitait le beurre et la chandelle.
Donc il était encor satisfait comme ça.
Mais, dans un mauvais jour, sa femme s'offensa
De ce qu'il ne fût pas seul comme elle, et l'épouse

—Vieille histoire—devint de la mère jalouse.
Celle-ci comprit tout:
—Mon enfant, j'avais cru,
Lui dit-elle, pouvoir bien vivre avec ma bru,
Mais, à la fin, il faut que je le reconnaisse,
Je la gêne et ne puis plaire à cette jeunesse.
Je retourne à Soissons, vois-tu, cela vaut mieux.

Elle dit, de l'air doux et résigné des vieux,
Et partit, sans pleurer, mais affreusement triste.
Hélas! il n'avait pas ce qui fait qu'on résiste.
Il consentit, devint plus morose qu'avant
Et pria, tous les soirs, pour avoir un enfant.
Car c'était là son but, décidément. Ce rêve
Cet instinct, ce besoin le poursuivait sans trêve.
Il n'avait qu'un désir, il n'avait qu'un espoir:
Être père! c'était son idéal.—Le soir,
Quand un noir ouvrier, portant un enfant rose,
Entrait dans sa boutique acheter quelque chose
Soudain il se sentait plein d'attendrissement.

Mais les ans ont passé, lentement, lentement.
Il comprend aujourd'hui que ce n'est pas possible;
Il partage le lit d'une femme insensible,
Et tous les deux ils ont froid au cœur, froid aux pieds.
—Ah! les rêves aussi durement expiés
Allument à la longue un désespoir qui couve!
Cet homme est fatigué de l'existence. Il trouve,
—Où de pareils dégoûts vont-ils donc se nicher?—
La colle et le fromage ignobles à toucher.
Il hait le vent coulis qui souffle de la rue,

Il ne peut plus sentir l'odeur de la morue,
Et ses doigts crevassés, maudissant leur destin,
Ont trop froid au contact des entonnoirs d'étain!

Pourtant il brille encor un rayon dans cette ombre,
Derrière son comptoir, seul, debout, le cœur sombre,
Quand il casse du sucre avec férocité,
Parfois entre un enfant, un doux blondin, tenté
Par les trésors poudreux du petit étalage.
Dans la naïveté du désir et de l'âge,
Il montre d'une main le bonbon alléchant
Et de l'autre il présente un sou noir au marchand.
L'homme alors est heureux plus qu'on ne peut le dire
Et, tout en souriant,—s'ils voyaient ce sourire,
Les autres épiciers le prendraient pour un fou,
Il donne le bonbon et refuse le sou.

Mais aussi, ces jours-là, sa tristesse est plus douce;
S'il lui vient un dégoût coupable, il le repousse;
Il rêve, il croit revoir la mère qui partit,
Soissons, et le bon temps, quand il était petit.
Le pauvre être pardonne, il s'apaise, il oublie,
Et, lent, il casse son sucre avec mélancolie.

Les Humbles, Lemerre

ARTHUR RIMBAUD

LE DORMEUR DU VAL

C'est un trou de verdure, où chante une rivière
Accrochant follement aux herbes des haillons
D'argent, où le soleil, de la montagne fière,
Luit. C'est un petit val qui mousse de rayons.

Un soldat jeune, bouche ouverte, tête nue
Et la nuque baignant dans le frais cresson bleu,
Dort; il est étendu dans l'herbe, sous la nue,
Pâle dans son lit vert où la lumière pleut.

Les pieds dans les glaïeuls, il dort. Souriant comme
Sourirait un enfant malade, il fait un somme.
Nature, berce-le chaudement: il a froid!

Les parfums ne font pas frissonner sa narine;
Il dort dans le soleil, la main sur sa poitrine,
Tranquille. Il a deux trous rouges au côté droit.

Œuvres, Mercure de France

LES CHERCHEUSES DE POUX

Quand le front de l'enfant plein de rouges tourmentes,
Implore l'essaim blanc des rêves indistincts,

Il vient près de son lit deux grandes soeurs charmantes
Avec de frêles doigts aux ongles argentins.

Elles asseoient l'enfant auprès d'une croisée
Grande ouverte où l'air bleu baigne un fouillis de fleurs,
Et, dans ses lourds cheveux où tombe la rosée
Promènent leurs doigts fins, terribles et charmeurs.

Il écoute chanter leurs haleines craintives
Qui fleurent de longs miels végétaux et rosés
Et qu'interrompt parfois un sifflement, salives
Reprises sur la lèvre ou désirs de baisers.

Il entend leurs cils noirs battant sous les silences
Parfumés; et leurs doigts électriques et doux
Font crépiter, parmi ses grises indolences,
Sous leurs ongles royaux la mort des petits poux.

Voilà que monte en lui le vin de la Paresse,
Soupir d'harmonica qui pourrait délirer;
L'enfant se sent, selon la lenteur des caresses,
Sourdre et mourir sans cesse un désir de pleurer.

Œuvres, Mercure de France

VOYELLES

A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu, voyelles,
Je dirai quelque jour vos naissances latentes.
A, noir corset velu des mouches éclatantes
Qui bombillent autour des puanteurs cruelles,

Golfe d'ombre; E, candeur des vapeurs et des tentes,
Lance des glaciers fiers, rois blancs, frissons d'ombelles;
I, pourpres, sang craché, rire des lèvres belles
Dans la colère ou les ivresses pénitentes;

U, cycles, vibrements divins des mers virides,
Paix des pâtis semés d'animaux, paix des rides
Que l'alchimie imprime aux grands fronts studieux;

O, suprême Clairon plein de strideurs étranges,
Silences traversés des Mondes et des Anges:
—O l'Oméga, rayon violet de Ses Yeux!

Œuvres, Mercure de France

AUBE

J'ai embrassé l'aube d'été.

Rien ne bougeait encore au front des palais. L'eau était morte. Les camps d'ombres ne quittaient pas la route du bois. J'ai marché, réveillant les haleines vives et tièdes, et les pierreries regardèrent, et les ailes se levèrent sans bruit.

La première entreprise fut, dans le sentier déjà empli de frais et blêmes éclats, une fleur qui me dit son nom.

Je ris au wasserfall qui s'échevela à travers les sapins; à la cime argentée je reconnus la déesse.

Alors je levai un à un les voiles. Dans l'allée, en agitant les bras. Par la plaine, où je l'ai dénoncée au coq. A la grand'ville, elle fuyait parmi les clochers et

les dômes, et, courant comme un mendiant sur les quais de marbre, je la chassais.

En haut de la route, près d'un bois de lauriers, je l'ai entourée avec ses voiles amassés, et j'ai senti un peu son immense corps. L'aube et l'enfant tombèrent au bas du bois.

Au réveil, il était midi.

Œuvres, Mercure de France

PAUL VERLAINE

SAGESSE I

I

Beauté des femmes, leur faiblesse, et ces mains pâles
Qui font souvent le bien et peuvent tout le mal.
Et ces yeux, où plus rien ne reste d'animal
Que juste assez pour dire "assez" aux fureurs mâles.

Et toujours, maternelle endormeuse des râles,
Même quand elle ment, cette voix! Matinal
Appel, ou chant bien doux à vêpre, ou frais signal,
Ou beau sanglot qui va mourir au pli des châles! . . .

Hommes durs! Vie atroce et laide d'ici-bas!
Ah! que du moins, loin des baisers et des combats,
Quelque chose demeure un peu sur la montagne,

Quelque chose du cœur enfantin et subtil,
Bonté, respect! Car qu'est-ce qui nous accompagne,
Et vraiment, quand la mort viendra, que reste-t-il?

V

Ecoutez la chanson bien douce
Qui ne pleure que pour vous plaire.
Elle est discrète, elle est légère,
Un frisson d'eau sur de la mousse!

La voix vous fut connue (et chère?)
Mais à présent elle est voilée
Comme une veuve désolée,
Pourtant comme elle encore fière,

Et dans les longs plis de son voile
Qui palpite aux brises d'automne
Cache et montre au coeur qui s'étonne
La vérité comme une étoile.

Elle dit, la voix reconnue,
Que la bonté est notre vie,
Que de la haine et de l'envie
Rien ne reste, la mort venue.

Elle parle aussi de la gloire
D'être simple sans plus attendre,
Et de noces d'or et du tendre
Bonheur d'une paix sans victoire.

Accueillez la voix qui persiste
Dans son naïf épithalame.
Allez, rien n'est meilleur à l'âme
Que de faire une âme moins triste.

Elle est "en peine" et "de passage"
L'âme qui souffre sans colère,
Et comme sa morale est claire!
Ecoutez la chanson bien sage.

SAGESSE III

IV

Le ciel est, par-dessus le toit,
Si bleu, si calme!
Un arbre, par-dessus le toit,
Berce sa palme.

La cloche dans le ciel qu'on voit
Doucement tinte.
Un oiseau sur l'arbre qu'on voit
Chante sa plainte.

Mon Dieu, mon Dieu, la vie est là,
Simple et tranquille.
Cette paisible rumeur-là
Vient de la ville.

—Qu'as-tu fait, ô toi que voilà
Pleurant sans cesse,
Dis, qu'as-tu fait, toi que voilà,
De ta jeunesse?

IX

La mer est plus belle
Que les cathédrales,
Nourrice fidèle,
Berceuse de râles,
La mer sur qui prie
La Vierge Marie!

Elle a tous les dons
Terribles et doux.
J'entends ses pardons
Gronder ses courroux.
Cette immensité
N'a rien d'entêté

Oh! si patiente,
Même quand méchante!
Un souffle ami hante
La vague, et nous chante:
"Vous sans espérance,
Mourez sans souffrance!"

Et puis sous les cieux
Qui s'y rient plus clairs,
Elle a des airs bleus,
Roses, gris et verts . . .
Plus belle que tous,
Meilleure que nous!

Sagesses, Œuvres Complètes, Messein, Editeur, Paris

ARIETTES OUBLIEES

I

Le vent dans la plaine
Suspend son haleine.
(Favart)

C'est l'extase langoureuse,
C'est la fatigue amoureuse,

C'est tous les frissons des bois
Parmi l'étreinte des brises,
C'est, vers les ramures grises,
Le chœur des petites voix.

O le frêle et frais murmure!
Cela gazouille et susurre,
Cela ressemble au cri doux
Que l'herbe agitée expire . . .
Tu dirais, sous l'eau qui vire,
Le roulis sourd des cailloux.

Cette âme qui se lamente,
En cette plaine dormante,
C'est la nôtre, n'est-ce pas?
La mienne, dis, et la tienne,
Dont s'exhale l'humble antienne
Par ce tiède soir, tout bas?

Romances sans Paroles, Œuvres Compètes, Messein, Editeur, Paris

V

Son joyeux, importun, d'un clavecin sonore.
(Petrus Borel)

Le piano que baise une main frêle
Luit dans le soir rose et gris vaguement,
Tandis qu'avec un très léger bruit d'aile
Un air bien vieux, bien faible et bien charmant
Rode discret, épeuré quasiment,
Par le boudoir longtemps parfumé d'Elle.

Qu'est-ce que c'est que ce berceau soudain
Qui lentement dorlote mon pauvre être?
Que voudrais-tu de moi, doux chant badin?
Qu'as-tu voulu, fin refrain incertain
Qui vas tantôt mourir vers la fenêtre
Ouverte un peu sur le petit jardin?

Romances sans Paroles, Œuvres Complètes, Messein, Editeur, Paris

COLLOQUE SENTIMENTAL

Dans le vieux parc solitaire et glacé,
Deux formes ont tout à l'heure passé.

Leurs yeux sont morts et leurs lèvres sont molles,
Et l'on entend à peine leurs paroles.

Dans le vieux parc solitaire et glacé,
Deux spectres ont évoqué le passé.

—Te souvient-il de notre extase ancienne?
—Pourquoi voulez-vous qu'il m'en souvienne?

—Ton cœur bat-il toujours à mon seul nom?
Toujours vois-tu mon âme en rêve?—Non.

—Ah! les beaux jours de bonheur indicible
Où nous joignions nos bouches!—C'est possible.

—Qu'il était bleu, le ciel, et grand l'espoir!
—L'espoir a fui, vaincu, vers le ciel noir.

Tels ils marchaient dans les avoines folles,
Et la nuit seule entendit leurs paroles.

Fêtes Galantes, Œuvres Complètes, Messein, Editeur, Paris

NOCTURNE PARISIEN

A Edmond Lepelletier

Roule, roule ton flot indolent, morne Seine.—
Sous tes ponts qu'environne une vapeur malsaine
Bien des corps ont passé, morts, horribles, pourris,
Dont les âmes avaient pour meurtrier Paris.
Mais tu n'en traînes pas, en tes ondes glacées,
Autant que ton aspect m'inspire de pensées!

Le Tibre a sur ses bords des ruines qui font
Monter le voyageur vers un passé profond,
Et qui, de lierre noir et de lichen couvertes,
Apparaissent, tas gris, parmi les herbes vertes.
Le gai Guadalquivir rit aux blonds orangers
Et reflète, les soirs, des boléros légers.
Le Pactole a son or, le Bosphore a sa rive
Où vient faire son kief l'odalisque lascive.
Le Rhin est un burgrave, et c'est un troubadour
Que le Lignon, et c'est un ruffian que l'Adour.
Le Nil au bruit plaintif de ses eaux endormies,
Berce de rêves doux le sommeil des momies.

. . . . . .

—Toi, Seine, tu n'as rien. Deux quais et voilà tout,
Deux quais crasseux, semés de l'un à l'autre bout
D'affreux bouquins moisis et d'une foule insigne

Qui fait dans l'eau des ronds et qui pêche à la ligne.
Oui, mais quand vient le soir, raréfiant enfin
Les passants alourdis de sommeil ou de faim,
Et que le couchant met au ciel des taches rouges,
Qu'il fait bon aux rêveurs descendre de leurs bouges
Et, s'accoudant au pont de la Cité, devant
Notre-Dame, songer, cœur et cheveux au vent!
Les nuages, chassés par la brise nocturne,
Courent, cuivreux et roux, dans l'azur taciturne.
Sur la tête d'un roi du portail, le soleil,
Au moment de mourir, pose un baiser de vermeil.
L'hirondelle s'enfuit à l'approche de l'ombre,
Et l'on voit voleter la chauve-souris sombre.
Tout bruit s'apaise autour. A peine un vague son
Dit que la ville est là qui chante sa chanson,
Qui lèche ses tyrans et qui mord ses victimes;
Et c'est l'aube des vols, des amours et des crimes.

—Puis, tout à coup, ainsi qu'un ténor effaré
Lançant dans l'air bruni son cri désespéré,
Son cri qui se lamente et se prolonge, et crie,
Éclate en quelque coin l'orgue de Barbarie:
Il brame un de ces airs, romances ou polkas,
Qu'enfants nous tapotions sur nos harmonicas
Et qui font, lents ou vifs, réjouissants ou tristes,
Vibrer l'âme aux proscrits, aux femmes, aux artistes.
C'est écorché, c'est faux, c'est horrible, c'est dur,
Et donnerait la fièvre à Rossini, pour sûr;
Ces rires sont traînés, ces plaintes sont hachées;
Sur une clef de sol impossible juchées,
Les notes ont un rhume et les do sont des la,

Mais qu'importe! l'on pleure en entendant cela!
Mais l'esprit, transporté dans le pays des rêves,
Sent à ces vieux accords couler en lui des sèves;
La pitié monte au cœur et les larmes aux yeux,
Et l'on voudrait pouvoir goûter la paix des cieux,
Et dans une harmonie étrange et fantastique
Qui tient de la musique et tient de la plastique,
L'âme, les inondant de lumière et de chant,
Mêle les sons de l'orgue aux rayons du couchant!

—Et puis, l'orgue s'éloigne, et puis c'est le silence,
Et la nuit terne arrive, et Vénus se balance
Sur une molle nue au fond des cieux obscurs;
On allume les becs de gaz le long des murs,
Et l'astre et les flambeaux font des zigzags fantasques
Dans le fleuve plus noir que le velours des masques;
Et le contemplateur sur le haut garde-fou
Par l'air et par les ans rouillé comme un vieux sou
Se penche, en proie aux vents néfastes de l'abime.
Pensée, espoir serein, ambition sublime,
Tout jusqu'au souvenir tout s'envole, tout fuit
Et l'on est seul avec Paris, l'Onde et la Nuit!

—Sinistre trinité! De l'ombre dures portes!
Mané-Thécel-Pharès des illusions mortes!
Vous êtes toutes trois, ô Goules de malheur,
Si terribles que l'Homme, ivre de la douleur
Que lui font en perçant sa chair vos doigts de spectre,
L'Homme, espèce d'Oreste à qui manque une Electre,
Sous la fatalité de votre regard creux
Ne peut rien et va droit au précipice affreux;

Et vous êtes aussi toutes trois si jalouses
De tuer et d'offrir au grand Ver des épouses
Qu'on ne sait que choisir entre vos trois horreurs,
Et si l'on craindrait moins périr par les terreurs
Des Ténèbres que sous l'Eau sourde, l'Eau profonde,
Ou dans tes bras fardés, Paris, reine du monde!

—Et tu coules toujours, Seine, et, tout en rampant,
Tu traînes dans Paris ton cours de vieux serpent,
De vieux serpent boueux, emportant vers tes havres
Tes cargaisons de bois, de houille et de cadavres!

Œuvres Complètes, Messein, Editeur, Paris

MANDOLINE

Les donneurs de sérénades
Et les belles écouteuses
Échangent des propos fades
Sous les ramures chanteuses.

C'est Tircis et c'est Aminte,
Et c'est l'éternel Clitandre,
Et c'est Damis qui pour mainte
Cruelle fait maint vers tendre.

Leurs courtes vestes de soie,
Leurs longues robes à queues,
Leur élégance, leur joie
Et leurs molles ombres bleues

Tourbillonnent dans l'extase
D'une lune rose et grise,

Et la mandoline jase
Parmi les frissons de brise.

Fêtes Galantes, Œuvres Complètes, Messein, Editeur, Paris

CLAIR DE LUNE

Votre âme est un paysage choisi
Que vont charmants masques et bergamasques
Jouant du luth et dansant et quasi
Tristes sous leurs déguisements fantasques.

Tout en chantant sur le mode mineur
L'amour vainqueur et la vie opportune,
Ils n'ont pas l'air de croire à leur bonheur
Et leur chanson se mêle au clair de lune,

Au calme clair de lune triste et beau,
Qui fait rêver les oiseaux dans les arbres
Et sangloter d'extase les jets d'eau,
Les grands jets d'eau sveltes parmi les marbres.

Fêtes Galantes, Œuvres Complètes, Messein, Editeur, Paris

EFFET DE NUIT

La nuit. La pluie. Un ciel blafard que déchiquette
De flèches et de tours à jour la silhouette
D'une ville gothique éteinte au lointain gris.
La plaine. Un gibet plein de pendus rabougris
Secoués par le bec avide des corneilles
Et dansant dans l'air noir des gigues nonpareilles,

Tandis que leurs pieds sont la pâture des loups
Quelques buissons d'épine épars, et quelques houx
Dressant l'horreur de leur feuillage à droite, à gauche,
Sur le fuligineux fouillis d'un fond d'ébauche.
Et puis, autour de trois livides prisonniers
Qui vont pieds nus, deux cent vingt-cinq pertuisaniers
En marche, et leurs fers droits, comme des fers de herse,
Luisent à contre-sens des lances de l'averse.
Poèmes Saturniens, Œuvres Complètes, Messein, Editeur, Paris

MON RÊVE FAMILIER

Je fais souvent ce rêve étrange et pénétrant
D'une femme inconnue, et que j'aime, et qui m'aime,
Et qui n'est, chaque fois, ni tout à fait la même
Ni tout à fait une autre, et m'aime et me comprend.

Car elle me comprend, et mon cœur, transparent
Pour elle seule, hélas! cesse d'être un problème
Pour elle seule, et les moiteurs de mon front blême,
Elle seule les sait rafraîchir, en pleurant.

Est-elle brune, blonde ou rousse?—Je l'ignore.
Son nom? Je me souviens qu'il est doux et sonore
Comme ceux des aimés que la Vie exila.

Son regard est pareil au regard des statues,
Et pour sa voix, lointaine, et calme, et grave, elle a
L'inflexion des voix chères qui se sont tues.
Poèmes Saturniens, Œuvres Complètes, Messein, Editeur, Paris

GREEN

Voici des fruits, des fleurs, des feuilles et des branches,
Et puis voici mon cœur, qui ne bat que pour vous.
Ne le déchirez pas avec vos deux mains blanches,
Et qu'à vos yeux si beaux l'humble présent soit doux.

J'arrive tout couvert encore de rosée
Que le vent du matin vient glacer à mon front.
Souffrez que ma fatigue, à vos pieds reposée,
Rêve des chers instants qui la délasseront.

Sur votre jeune sein laissez rouler ma tête
Toute sonore encor de vos derniers baisers;
Laissez-la s'apaiser de la bonne tempête,
Et que je dorme un peu puisque vous reposez.
Aquarelles, Œuvres Complètes, Messein, Editeur, Paris

STÉPHANE MALLARMÉ

BRISE MARINE

La chair est triste, hélas! et j'ai lu tous les livres.
Fuir! là-bas fuir! Je sens que les oiseaux sont ivres
D'être parmi l'écume inconnue et les cieux!
Rien, ni les vieux jardins reflétés par les yeux
Ne retiendra ce cœur qui dans la mer se trempe,
O nuits! ni la clarté déserte de ma lampe
Sur le vide papier que la blancheur défend
Et ni la jeune femme allaitant son enfant.
Je partirai! Steamer balançant ta mâture,
Lève l'ancre pour une exotique nature!
Un Ennui, désolé par les cruels espoirs,
Croit encore à l'adieu suprême des mouchoirs!
Et, peut-être les mâts, invitant les orages
Sont-ils de ceux qu'un vent penche sur les naufrages,
Perdus, sans mâts, ni fertiles îlots . . .
Mais, ô mon cœur, entends le chant des matelots!

Poésies Complètes, Deman, Bruxelles

L'AZUR

De l'éternel azur la sereine ironie
Accable, belle indolemment comme les fleurs,
Le poète impuissant qui maudit son génie
A travers un désert stérile de Douleurs.

Fuyant, les yeux fermés, je le sens qui regarde
Avec l'intensité d'un remords atterrant
Mon âme vide. Où fuir? et quelle nuit hagarde
Jeter, lambeaux, jeter sur ce mépris navrant?

Brouillards, montez! Versez vos cendres monotones
Avec de longs haillons de brume dans les cieux
Que noiera le marais livide des automnes,
Et bâtissez un grand plafond silencieux!

Et toi, sors des étangs léthéens et ramasse
En t'en venant, la vase et les pâles roseaux,
Cher Ennui, pour boucher d'une main jamais lasse
Les grands trous bleus que font méchamment les oiseaux.

Encore! que sans répit les tristes cheminées
Fument, et que de suie une errante prison
Eteigne dans l'horreur de ses noires traînées
Le soleil se mourant jaunâtre à l'horizon!

—Le Ciel est mort.—Vers toi, j'accours! donne, O matière,
L'oublie de l'Idéal cruel et du Péché
A ce martyr qui vient partager la litière
Où le bétail heureux des hommes est couché,

Car j'y veux, puisque enfin ma cervelle, vidée
Comme le pot de fard gisant au pied d'un mur,
N'a plus l'art d'attiffer la sanglotante idée,
Lugubrement bâiller vers un trépas obscur . . .

En vain! l'Azur triomphe, et je l'entends qui chante
Dans les cloches. Mon âme, il se fait voix pour plus
Nous faire peur avec sa victoire méchante,
Et du métal vivant sort en bleus angélus!

Il roule par la brume, ancien et traverse
Ta native agonie ainsi qu'un glaive sûr;
Où fuir dans la révolte inutile et perverse?
Je suis hanté, L'Azur! L'Azur! L'Azur! L'Azur!
Poésies Complètes, Deman, Bruxelles

AUTRE EVENTAIL

de Mademoiselle Mallarmé

O rêveuse, pour que je plonge
Au pur délice sans chemin,
Sache, par un subtil mensonge,
Garder mon aile dans ta main.

Une fraîcheur de crépuscule
Te vient à chaque battement
Dont le coup prisonnier recule
L'horizon délicatement.

Vertige! voici que frissonne
L'espace comme un grand baiser
Qui, fou de naître pour personne
Ne peut jaillir ni s'apaiser.

Sens-tu le paradis farouche
Ainsi qu'un rire enseveli

Se couler du coin de ta bouche
Au fond de l'unanime pli!

Le sceptre des rivages roses
Stagnants sur les soirs d'or, ce l'est
Ce blanc vol fermé que tu poses
Contre le feu d'un bracelet.

Poésies Complètes, Deman, Bruxelles

JULES LAFORGUE

COMPLAINTE DE LA LUNE EN PROVINCE

Ah! la belle pleine Lune,
Grosse comme une fortune!

La retraite sonne au loin,
Un passant, monsieur l'adjoint;

Un clavecin joue en face,
Un chat traverse la place:

La province qui s'endort!
Plaquant un dernier accord,

Le piano clôt sa fenêtre.
Quelle heure peut-il bien être?

Calme Lune, quel exil!
Faut-il dire: ainsi soit-il?

Lune, ô dilettante Lune,
A tous les climats commune,

Tu vis hier le Missouri,
Et les ramparts de Paris,

Les fiords bleus de la Norvège,
Les pôles, les mers, que sais-je?

Lune heureuse! ainsi tu vois,
A cette heure, le convoi

De son voyage de noce!
Ils sont partis pour l'Ecosse.

Quel panneau, si, cet hiver,
Elle eût pris au mot mes vers!

Lune, ô vagabonde Lune,
Faisons cause et mœurs communes.

O riches nuits! je me meurs,
La province dans le cœur!

Et la Lune a, bonne vieille,
Du coton dans les oreilles.

Œuvres Complètes, Mercure de France

LA CIGARETTE

Oui, ce monde est bien plat; quant à l'autre, sornettes.
Moi, je vais résigné, sans espoir à mon sort,
Et pour tuer le temps, en attendant la mort,
Je fume au nez des dieux de fines cigarettes.

Allez, vivants, luttez, pauvres futurs squelettes,
Moi, le méandre bleu qui vers le ciel se tord

Me plonge en une extase infinie qui m'endort
Comme aux parfums mourants de mille cassolettes.

Et j'entre au paradis, fleuri de rêves clairs
Où l'on voit se mêler en valses fantastiques
Des éléphants en rut à des chœurs de moustiques.

Et puis, quand je m'éveille en songeant à mes vers,
Je contemple, le cœur plein d'une douce joie
Mon cher pouce rôti comme une cuisse d'oie.

Œuvres Complètes, Mercure de France

LA CHANSON

DU PETIT HYPERTROPHIQUE

C'est d'un' maladie d' cœur
Qu'est mort', m'a dit l' docteur,
Tir-lan-laire!
Ma pauv' mère;
Et que j'irai là-bas,
Fair' dodo z'avec elle.
J'entends mon cœur qui bat,
C'est maman qui m'appelle!

On rit d' moi dans les rues,
De mes min's incongrues
La-i-tou!
D'enfant saoul;
Ah! Dieu! C'est qu'à chaqu' pas
J'étouff', moi, je chancelle!

J'entends mon cœur qui bat,
C'est maman qui m'appelle!

Aussi j'vais par les champs
Sangloter aux couchants,
La ri-rette!
C'est bien bête.
Mais le soleil, j'sais pas,
M'semble un cœur qui ruisselle!
J'entends mon cœur qui bat,
C'est maman qui m'appelle!

Ah! si la p'tite Gen'vève
Voulait d'mon cœur qui s'crève,
Pi-lou-i!
Ah, oui!
J'suis jaune et triste hélas!
Elle est ros', gaie et belle!
J'entends mon cœur qui bat,
C'est maman qui m'appelle!

Non, tout l' monde est méchant,
Hors le cœur des couchants,
Tir-lan-laire!
Et ma mère,
Et j'veux aller là-bas
Fair' dodo z'avec elle . . .
Mon cœur bat, bat, bat . . .
Dis, Maman, tu m'appelles?

Le Sanglot de la Terre, Mercure de France

FRANCIS VIÉLÉ-GRIFFIN

CHANSON

J'ai pris de la pluie dans mes mains tendues,
—De la pluie chaude comme des larmes—
Je l'ai bue comme un philtre, défendu
A cause d'un charme;
Afin que mon âme et ton âme dorme.

J'ai pris du blé dans la grange obscur,
—Du blé qui choit comme la grèle aux dalles—
Et je l'ai semé sur le labour dur
A cause du givre matinal:
Afin que tu goûtes à la moisson sûre.

J'ai pris des herbes et des feuilles rousses,
—Des feuilles et des herbes longtemps mortes—
J'en ai fait une flamme haute et douce
A cause de l'essence des sèves fortes,
Afin que ton attente d'aube fût douce.

Et j'ai pris la pudeur de tes joues et ta bouche,
Et tes gais cheveux, et tes yeux de rire,
Et je m'en suis fait une aurore farouche
Et des rayons de joie et des cordes de lyre
—Et le jour est sonore comme un chant de ruche!

Poèmes et Poésies, Mercure de France

L'AUTOMNE

Lâche comme le froid et la pluie,
Brutal et sourd comme le vent,
Louche et faux comme le ciel bas,
L'Automne rôde par ici,
Son bâton heurte aux contrevents;
Ouvre la porte, car il est là.

Ouvre la porte et fais-lui honte,
Son manteau s'effiloche et traîne,
Ses pieds sont alourdis de boue;
Jette-lui des pierres, quoi qu'il te conte,
Ne crains pas ses paroles de haine:
C'est toujours un rôle qu'il joue.

Car je le connais bien, c'est lui
Qui vint l'antan avec des phrases,
Avec des sourires et des grappes
Parlant du bon soleil qui luit,
Du vent d'été qui bruit et jase,
Du bon repos après l'étape;

Il a soupé à notre table
—Je le reconnais bien, te dis-je
Il a goûté au vin nouveau,
Puis on l'a couché dans l'étable
Entre la jument et le veau:
Le lendemain l'eau était prise,
Les feuilles avaient plu sous la gelée.
—Ferme la porte et les volets.

Qu'il passe son chemin, au moins,
Qu'il couche ailleurs que dans mon foin,
Qu'il aille mendier plus loin.
Avec des feuilles dans sa barbe
Et ses yeux creux qui vous regardent
Et sa voix rauque et doucereuse;
A d'autres! moi je le reconnais,
Qu'il s'attife d'or ou qu'il gueuse.
—Rentre la cloche: s'il sonnait!

Prépare une flambée; j'attends
Le vieil hiver au regard franc.

La Clarté de Vie, Mercure de France

STUART MERRILL

FÊTE AU PARC

I

O le frisson des falbalas,
Le bruissement des brocatelles,
La lassitude des lilas,
La vanité des bagatelles!

II

Par les nocturnes boulingrins,
Les crincrins et les mandolines
Modulent de demi-chagrins
Sous la vapeur des mousselines.

Bleus de lune, au vert des massifs,
Les jets d'eau tintent dans les vasques,
Et c'est parmi les petits ifs,
Comme des rires sous des masques.

En poudre et paniers Pompadour
Et des roses pompons aux lèvres,
Les marquises miment l'amour
Avec des manières si mièvres!

Et de minuscules marquis
Qu'adorent les Doris jalouses

Mènent des menuets exquis
Dans l'herbe pâle des pelouses.

Du Marivaux et du Watteau!
Du pastel et des mousselines!
Sur un air de pizzicato
Des crincrins et des mandolines!

III

O le frisson des falbalas,
Le bruissement des brocatelles,
La lassitude des lilas,
La vanité des bagatelles!

Poèmes, Mercure de France

SOLITUDE

On dit que les rois morts ont foulé ce sentier
Qui mène au banc de pierre où nous aimons nous asseoir,
Alors que sur la solitude tombe la paix du soir
Et que nos cœurs sont pleins de chants muets, comme des psautiers

De ce rocher on vit, sous les fanfares de la conquête,
La plaine se hérisser soudain d'épis de fer,
Et des multitudes, revenues des étés et des hivers,
Rouler comme un fleuve rouge vers la grande ville en fête.

Mais ni la chevauchée ensoleillée sous les bannières,
Ni le doux tonnerre des tambours dans le printemps,
Ni le cri des clairons dressés en corolles d'or

Ne valent ce silence où notre fatigue s'endort,
Et la caresse des ombres qu'entremêlent les vents
Et la minute éternelle de notre baiser, cette prière!

Les Quatre Saisons, Mercure de France

NOCTURNE

La blême lune allume en la mare qui luit,
Miroir des gloires d'or, un émoi d'incendie.
Tout dort. Seul, à mi-mort, un rossignol de nuit
Module en mal d'amour sa molle mélodie.

Plus ne vibrent les vents en le mystère vert
Des ramures. La lune a tu leurs voix nocturnes:
Mais à travers le deuil du feuillage entr'ouvert
Pleuvent les bleus baisers des astres taciturnes.

La vieille volupté de rêver à la mort
A l'entour de la mare endort l'âme des choses.
A peine la forêt parfois fait-elle effort
Sous le frisson furtif de ses métamorphoses.

Chaque feuille s'efface en des brouillards subtils.
Du zénith de l'azur ruisselle la rosée
Dont le cristal s'incruste en perles aux pistils
Des nénuphars flottant sur l'eau fleurdelysée.

Rien n'émane du noir, ni vol, ni vent, ni voix,
Sauf lorsqu'au loin des bois, par soudaines saccades,
Un ruisseau turbulent roule sur les gravois:
L'écho s'émeut alors de l'éclat des cascades.

Poèmes, Mercure de France

REMY DE GOURMONT

SIMONE

I

Simone, il y a un grand mystère
Dans la forêt de tes cheveux.

Tu sens le foin, tu sens la pierre
Où des bêtes se sont posées;
Tu sens le cuir, tu sens le blé,
Quand il vient d'être vanné;
Tu sens le bois, tu sens le pain
Qu'on apporte le matin;
Tu sens les fleurs qui ont poussé
Le long d'un mur abandonné;
Tu sens la ronce, tu sens le lierre
Qui a été lavé par la pluie;
Tu sens le jonc et la fougère
Qu'on fauche à la tombée de la nuit;
Tu sens le houx, tu sens la mousse
Tu sens l'herbe mourante et rousse
Qui s'égrène à l'ombre des haies;
Tu sens l'ortie et le genêt,
Tu sens le trèfle, tu sens le lait;
Tu sens le fenouil et l'anis;
Tu sens les noix, tu sens les fruits

Qui sont bien mûrs et que l'on cueille;
Tu sens le saule et le tilleul
Quand ils ont des fleurs pleins les feuilles;
Tu sens le miel, tu sens la vie
Qui se promène dans les prairies;
Tu sens la terre et la rivière;
Tu sens l'amour, tu sens le feu.

Simone, il y a un grand mystère
Dans la forêt de tes cheveux.

Simone, Mercure de France

L'ÉGLISE

Simone, je veux bien. Les bruits du soir
Sont doux comme un cantique chanté par des enfants;
L'église obscure ressemble à un vieux manoir;
Les roses ont une odeur grave d'amour et d'encens.

Je veux bien, nous irons lentement et bien sages,
Salués par les gens qui reviennent des foins;
J'ouvrirai la barrière d'avance à ton passage,
Et le chien nous suivra longtemps d'un œil chagrin.

Pendant que tu prieras, je songerai aux hommes
Qui ont bâti ces murailles, le clocher, la tour,
La lourde nef pareille à une bête de somme
Chargée du poids de nos péchés de tous les jours:

Aux hommes qui ont taillé les pierres du portail
Et qui ont mis sous le porche un grand bénitier;

Aux hommes qui ont peint des rois sur le vitrail
Et un petit enfant qui dort chez un fermier.

Je songerai aux hommes qui ont forgé la croix,
Le coq, les gonds et les ferrures de la porte;
A ceux qui ont sculpté la belle sainte en bois
Qui est représentée les mains jointes et morte.

Je songerai à ceux qui ont fondu le bronze
Des cloches où l'on jetait un petit anneau d'or,
A ceux qui ont creusé, en l'an mil deux cent onze,
Le caveau où repose Saint Roch, comme un trésor;

A ceux qui ont tissé la tunique de lin
Pendue sous un rideau à gauche de l'autel;
A ceux qui ont chanté au livre du lutrin;
A ceux qui ont doré les fermoirs du missel.

Je songerai aux mains qui ont touché l'hostie,
Aux mains qui ont béni et qui ont baptisé;
Je songerai aux bagues, aux cierges, aux agonies;
Je songerai aux yeux de femmes qui ont pleuré.

Je songerai aussi aux morts du cimetière,
A ceux qui ne sont plus que de l'herbe et des fleurs,
A ceux dont les noms se lisent encore sur les pierres,
A la croix qui les garde jusqu'à la dernière heure.

Quand nous reviendrons, Simone, il fera nuit close;
Nous aurons l'air de fantômes sous les sapins,
Nous penserons à Dieu, à nous, à bien des choses,

Au chien qui nous attend, aux roses du jardin.

Simone, Mercure de France

FIGURE DE RÊVE

Séquence

La très chère aux yeux clairs apparaît sous la lune,
Sous la lune éphémère et mère des beaux rèves.
La lumière bleuie par les brumes cendrait
D'une poussière aérienne
Son front fleuri d'étoiles, et sa légère chevelure
Flottait dans l'air derrière ses pas légers:
La chimère dormait au fond de ses prunelles.
Sur la chair nue et frêle de son cou
Les stellaires sourires d'un rosaire de perles
Etageaient les reflets de leurs pâles éclairs. Ses poignets
Avaient des bracelets tout pareils; et sa tête,
La couronne incrustée des sept pierres mystiques
Dont les flammes transpercent le cœur comme des glaives,
Sous la lune ephémère et mère des beaux rêves.

Divertissements, Mercure de France

ALBERT SAMAIN

IL EST D'ÉTRANGES SOIRS

Il est d'étranges soirs où les fleurs ont une âme,
Où dans l'air énervé flotte du repentir,
Où sous la vague lente et lourde d'un soupir
Le cœur le plus secret aux lèvres vient mourir.
Il est d'étranges soirs, où les fleurs ont une âme
Et, ces soirs-là, je vais tendre comme une femme.

Il est de clairs matins, de roses se coiffant,
Où l'âme a des gaîtés d'eaux vives dans les roches,
Où le cœur est un ciel de Pâques plein de cloches,
Où la chair est sans tache et l'esprit sans reproches.
Il est de clairs matins, de roses se coiffant,
Ces matins-là, je vais joyeux comme un enfant.

Il est de mornes jours où, las de se connaître
Le cœur, vieux de mille ans, s'assied sur son butin
Où le plus cher passé semble un décor déteint,
Où s'agite un minable et vague cabotin.
Il est de mornes jours las du poids de connaître,
Et, ces jours-là je vais courbé comme un ancêtre.

Il est des nuits de doute, où l'angoisse vous tord,
Où l'âme au bout de la spirale descendue

Pâle, et sur l'infini terrible suspendue,
Sent le vent de l'abîme et recule éperdue!
Il est des nuits de doute où l'angoisse vous tord
Et, ces nuits-là, je suis dans l'ombre comme un mort.
Au Jardin de l'Infante, Mercure de France

LA VIE EST COMME UN GRAND VIOLON

La vie est comme un grand violon qui sanglote,
Et le peuple obstiné, qui grouille aux carrefours
Marche dans cette angoisse, et fourmille, et clapote,
Ivre de verser l'heure au tonneau vain des jours.

L'art seul, rare et désert, magicien des moelles,
D'un séraphique archet de diamant et d'or,
Triste, laisse tomber des notes en étoiles
Et suscite l'immense extase d'une mort.

Des cœurs flétris! Des cœurs meurtris! Larmes et luttes!
Quand tu peux, dans un ciel de lyres et de flûtes,
Epanouir ton âme exquise en rêves-fleurs.

Au-dessus de la terre acharnée et falote
La Vie est comme un grand violon qui sanglote.
O mon cœur, laisse-moi m'envelopper d'ailleurs.
Au Jardin de l'Infante, Mercure de France

MUSIQUE

Puisqu'il n'est point de mots qui puissent contenir,
Ce soir, mon âme triste en vouloir de se taire,

Qu'un archet pur s'élève et chante, solitaire,
Pour mon rêve jaloux de ne se définir.

O coupe de cristal pleine de souvenir,
Musique, c'est toi seule qui désaltère;
Et l'âme va d'instinct se fondre en ton mystère,
Comme la lèvre vient à la lèvre s'unir.

Sanglot d'or! Oh! voici le divin sortilège!
Un vent d'aile a couru sur la chair qui s'allège
Des mains d'anges sur nous promènent leur douceur.

Harmonie, c'est toi la Vierge secourable,
Qui, comme un pauvre enfant, berce contre ton cœur
Notre cœur infini, notre cœur misérable.

Au Jardin de l'Infante, Mercure de France

AU JARDIN DE L'INFANTE

Mon âme est une infante en robe de parade,
Dont l'exil se reflète, éternel et royal,
Aux grands miroirs déserts d'un vieil Escurial,
Ainsi qu'une galère oubliée en la rade.

Aux pieds de son fauteuil, allongés noblement,
Deux levriers d'Ecosse aux yeux mélancoliques
Chassent, quand il lui plaît, les bêtes symboliques
Dans la forêt du Rêve et de l'Enchantement.

Son page favori, qui s'appelle Naguère,
Lui lit d'ensorcelants poèmes à mi-voix,
Cependant qu'immobile, une tulipe aux doigts,
Elle écoute mourir en elle leur mystère. . . .

Le parc alentour d'elle étend ses frondaisons,
Ses marbres, ses bassins, ses rampes à balustres;
Et, grave, elle s'enivre à ces songes illustres
Que récèlent pour nous les nobles horizons.

Elle est là résignée et douce, et sans surprise,
Sachant trop pour lutter comme tout est fatal,
Et se sentant, malgré quelque dédain natal,
Sensible à la pitié comme l'onde à la brise.

Elle est là resignée, et douce en ses sanglots,
Plus sombre seulement quand elle évoque en songe
Quelque Armada sombrée à l'éternel mensonge,
Et tant de beaux espoirs endormis sous les flots.

Des soirs trop lourds de poupre où sa fierté soupire,
Les portraits de Van Dyck aux beaux doigts longs et purs,
Pâles en velours noir sur l'or vieilli des murs,
En leurs grands airs défunts la font rêver d'empire.

Les vieux mirages d'or ont dissipé son deuil,
Et dans les visions où son ennui s'échappe,
Soudain—gloire ou soleil—un rayon qui la frappe
Allume en elle tous les rubis de l'orgueil.

Mais d'un sourire triste elle apaise ces fièvres;
Et, redoutant la foule aux tumultes de fer,
Elle écoute la vie—au loin—comme la mer . . .
Et le secret se fait plus profond sur ses lèvres.

Rien n'émeut d'un frisson l'eau pâle de ses yeux,
Où s'est assis l'Esprit voilé des Villes mortes:
Et par les salles, où sans bruit tournent les portes,
Elle va, s'enchantant de mots mystérieux.

L'eau vaine des jets d'eau là-bas tombe en cascade,
Et, pâle à la croisée, une tulipe aux doigts,
Elle est là, reflétée aux miroirs d'autrefois,
Ainsi qu'une galère oubliée en la rade.

Mon Ame est une infante en robe de parade.

Au Jardin de l'Infante, Mercure de France

VERSAILLES

I

O Versailles par cette après-midi fanée,
Pourquoi ton souvenir m'obsède-t-il ainsi?
Les ardeurs de l'été s'éloignent et voici
Que s'incline vers nous la saison surannée.

Je veux revoir au long d'une calme journée
Tes eaux glauques que jonche un feuillage roussi,
Et respirer encore, un soir d'or adouci,
Ta beauté plus touchante au déclin de l'année.

Voici tes ifs en cône et tes tritons joufflus,
Tes jardins composés où Louis ne vient plus,
Et ta pompe arborant les plumes et les casques.

Comme un grand lys tu meurs, noble et triste, sans bruit:
Et ton onde épuisée au bord moisi des vasques
S'écoule, douce ainsi qu'un sanglot dans la nuit.

II

Grand air. Urbanité des façons anciennes.
Haut cérémonial. Révérences sans fin.
Créqui, Fronsac, beaux noms chatoyants de satin.
Mains ducales dans les vieilles valenciennes,

Mains royales sur les épinettes. Antiennes
Des évêques devant Monseigneur le Dauphin.
Gestes de menuet et cœurs de biscuit fin:
Et ces grâces que l'on disait Autrichiennes . . .

Princesses de sang bleu, dont l'âme d'appârat,
Des siècles, au plus pur des castes macéra.
Grands seigneurs pailletés d'esprit. Marquis de sèvres.

Tout un monde galant, vif, brave, exquis et fou,
Avec sa fine épée en verrouil, et surtout
Ce mépris de la mort, comme une fleur, aux lèvres!

III

Mes pas ont suscité les prestiges enfuis.
O psyché de vieux saxe ou le Passé se mire . . .
C'est ici que la reine, en écoutant Zémire,
Rêveuse, s'éventait dans la tiédeur des nuits.

O visions: paniers, poudre et mouches; et puis
Léger comme un parfum, joli comme un sourire,
C'est l'air vieille France ici que tout respire;
Et toujours cette odeur pénétrant des buis . . .

Mais ce qui prend mon cœur d'une étreinte infinie,
Aux rayons d'un long soir dorant son agonie,
C'est ce Grand-Trianon solitaire et royal,

Et son perron désert où l'automne, si douce,
Laisse pendre en rêvant, sa chevelure rousse
Sur l'eau divinement triste du grand canal.

Le Chariot d'Or, Mercure de France

NOCTURNE PROVINCIAL

La petite ville sans bruit
Dort profondément dans la nuit.

Aux vieux réverbères à branches
Agonise un gaz indigent;
Mais soudain la lune émergeant
Fait tout au long des maisons blanches
Resplendir des vitres d'argent.

La nuit tiède s'évente au long des marronniers .
La nuit tardive, où flotte encor de la lumière.
Tout est noir et désert aux anciens quartiers;
Mon âme, accoude-toi sur le vieux pont de pierre,
Et respire la bonne odeur de la rivière.

Le silence est si grand que mon cœur en frissonne.
Seul, le bruit de mes pas sur le pavé résonne.
Le silence tressaille au cœur, et minuit sonne!

Au long des grands murs d'un couvent
Les feuilles bruissent au vent.
Pensionnaires . . . Orphélines . . .
Rubans bleus sur les pèlerines . . .
C'est le jardin des Ursulines.

Une brise à travers les grilles
Passe aussi douce qu'un soupir.
Et cette étoile aux feux tranquilles,
Là-bas, semble au fond des charmilles,
Une veilleuse de saphir.

Oh! sous les toits d'ardoise à la lune pâlis,
Les vierges et leur pur sommeil aux chambres claires,
Et leurs petits cous ronds noués de scapulaires,
Et leurs corps sans péché dans la blancheur des lits! . . .

D'une heure égale ici l'heure égale est suivie,
Et l'Innocence en paix dort au bord de la vie. . .

Triste et déserte infiniment
Sous le clair de lune électrique,
Voici que la place historique
Aligne solennellement
Ses vieux hôtels du Parlement

A l'angle, une fenêtre est éclairée encor.
Une lampe est là-haut, qui veille quand tout dort!
Sous le frêle tissu, qui tamise sa flamme,
Furtive par instants, glisse une ombre de femme.

La fenêtre s'entr'ouvre un peu;
Et la femme, poignant aveu,
Tord ses beaux bras nus dans l'air bleu. . . .

O secrètes ardeurs des nuits provinciales!
Cœurs qui brûlent! Cheveux en désordre épandus!
Beaux seins lourds de désirs, pétris par des mains pâles!
Grands appels suppliants, et jamais entendus!

Je vous évoque, ô vous, amantes ignorées,
Dont la chair se consume ainsi qu'un vain flambeau,
Et qui sur vos beaux corps pleurez, désespérées,
Et faites pour l'amour, et d'amour dévorées,
Vous coucherez, un soir, vierges dans le tombeau!

Et mon âme pensive, à l'angle de la place,
Fixe toujours là-bas la vitre où l'ombre passe.

Le rideau frêle au vent frissonne . . .
La lampe meurt . . . Une heure sonne.
Personne, personne, personne.

Le Chariot d'Or, Mercure de France

EMILE VERHAEREN

LA PLUIE

Longue comme des fils sans fin, la longue pluie
Interminablement, à travers le jour gris,
Ligne les carreaux verts avec ses longs fils gris,
Infiniment, la pluie,
La longue pluie,
La pluie.

Elle s'effile ainsi, depuis hier soir,
Des haillons mous qui pendent,
Au ciel maussade et noir.
Elle s'étire, patiente et lente,
Sur les chemins, depuis hier soir,
Sur les chemins et les venelles,
Continuelle.

Au long des lieues,
Qui vont aux champs, vers les banlieues,
Par les routes interminablement courbées,
Passent, peinant, suant, fumant,
En un profil d'enterrement,
Les attelages, bâches bombées;
Dans les ornières régulières,
Parallèles si longuement

Qu'elles semblent, la nuit, se joindre au firmament,
L'eau dégoutte pendant des heures;
Et les arbres pleurent, et les demeures,
Mouillés qu'ils sont de longue pluie,
Tenacement, indéfinie.

Les rivières, à travers leurs digues pourries,
Se dégonflent sur les prairies,
Où flotte au loin du foin noyé;
Le vent gifle aulnes et noyers;
Sinistrement, dans l'eau jusqu'à mi-corps,
De grands bœufs noirs beuglent vers les cieux tors;
Le soir approche, avec ses ombres,
Dont les plaines et les taillis s'encombrent,
Et c'est toujours la pluie.
La longue pluie,
Fine et dense, comme la suie.
La longue pluie,
La pluie, et ses fils identiques
Et ses ongles systématiques
Tissent le vêtement,
Maille à maille, de dénûment,
Pour les maisons et les enclos
Des villages gris et vieillots:
Linges et chapelets de loques
Qui s'effiloquent,
Au long de bâtons droits;
Bleus colombiers collés au toit;
Carreaux avec, sur leurs vitres sinistres,
Un emplâtre de papier bistre;
Logis dont les gouttières régulières

Forment des croix sur des pignons de pierre;
Moulins plantés uniformes et mornes,
Sur leur butte, comme des cornes,
Clochers et chapelles voisines

La pluie,
La longue pluie,
Pendant l'hiver, les assassine.

La pluie,
La longue pluie avec ses longs fils gris,
Avec ses cheveux d'eau, avec ses rides,
La longue pluie
Des vieux pays,
Eternelle et torpide!

Les Villages Illusoires, Mercure de France

LONDRES

Et ce Londres de fonte et de bronze, mon âme,
Où des plaques de fer claquent sous des hangars,
Où des voiles s'en vont, sans Notre-Dame
Pour étoile, s'en vont, là-bas, vers les hasards.

Gares de suie et de fumée, où du gaz pleure
Ses spleens d'argent lointain vers des chemins d'éclair,
Où des bêtes d'ennui baillent à l'heure
Dolente immensément, qui tinte à Westminster.

Et ces quais infinis de lanternes fatales,
Parques dont les fuseaux plongent aux profondeurs,

Et ces marins noyés, sous les pétales
Des fleurs de boue où la flamme met des lueurs.

Et ces châles et ces gestes de femmes soûles,
Et ces alcools de lettres d'or jusqu'aux toits,
Et tout à coup la mort, parmi ces foules;
O mon âme du soir, ce Londres noir qui traîne en toi!

Les Soirs, Deman Bruxelles

LA VIEILLE DEMOISELLE

La demoiselle en bandeaux noirs,
Qui brode à l'aube et brode au soir,
Toujours à la même fenêtre,
Est assise derrière un écran vert
Et regarde la rue et le temps gris d'hiver,
De son fauteuil bourré de laine et de bien-être.

Deux béguines ont salué l'apothicaire,
Très bas, puis ont quitté son seuil à reculons;
Le sacristan s'en est allé chez le vicaire;
Le cantonnier a balayé, à gestes longs,
L'égout bondé de crasse et de fange velue.

Et maintenant, voici,
A l'heure de midi,
Le jovial bourgmestre
Qui vient, s'arrête, et longuement salue
La demoiselle à sa fenêtre.

Avec ses mains de pluie et de brouillards,
Depuis des jours et puis des jours, décembre

Mouille les murs, les toits et les hangars;
Heureusement que dans sa chambre,
La demoiselle en bandeaux noirs
Peut surveiller jusques au soir
Un feu joyeux, où s'éclairent et bougent,
Flammes! vos clairs papillons rouges,
Elle aime vivre et s'isoler ainsi,
Dans la tièdeur et dans l'ennui;
Tandis que son grand chat, ronronnant d'aise
Auprès d'elle, sur une chaise,
La regarde qui lentement marie,
Avec ses maigres mains,
Une fleur jaune au liseron carmin
De sa tapisserie.

La demoiselle
Nourrit en elle
L'amour d'une amour infidèle
Silencieusement.
Seul, le curé qui la confesse
Connaît sa faute et sa faiblesse,
Et quel bourreau fut son amant!
Ils n'en parlent jamais, bien qu'ils y pensent
Avec tristesse ou violence,
Quand le prêtre, les dimanches, s'en vient
Parler de tout, parler de rien,
Jusqu'au moment où dans l'ombre et la brume,
Le premier réverbère, au bord du quai, s'allume.

La demoiselle en noir s'est lentement flétrie,
A recompter dans son âme les jours

Qui lui furent douceur et menterie,
Et qu'elle aime et déteste toujours.
Elle a beau se blottir dans son coin tiède,
L'ombre de ses regrets et de son deuil obsède
Même l'heure où le soleil glisse sur son front las.

Tel qui passe par la ville peut croire
Qu'elle guette, du haut d'un morne observatoire,
Depuis des ans, quelqu'un qui ne vient pas.

Et quand la demoiselle aura compté ses peines,
Combien de fois, au long des ans et des semaines,
Et que son chat malade et importun,
Un soir, aura fermé ses yeux défunts,
Certes, implorera-t-elle le sort,
Pour qu'il l'étend, à son tour dans la mort;
Alors,
Pour la première fois, le jovial bourgmestre,
A l'heure de midi, passant sur le trottoir,
Y passera, sans saluer à sa fenêtre,
La demoiselle en bandeaux noirs.

Toute la Flandre, Mercure de France

LES PAYSANS

Ces hommes de labour, que Greuze affadissait
Dans les molles couleurs de paysanneries,
Si proprets dans leur mise et si roses, que c'est
Motif gai de les voir, parmi les sucreries
D'un salon Louis-Quinze animer des pastels,
Les voici noirs, grossiers, bestiaux—ils sont tels.

Entre eux, ils sont parqués par villages: en somme,
Les gens des bourgs voisins sont déjà l'étranger,
L'intrus qu'on doit haïr, l'ennemi fatal, l'homme
Qu'il faut tromper, qu'il faut leurrer, qu'il faut gruger.
La patrie? Allons donc! Qui d'entre eux croit en elle?
Elle leur prend des gars pour les armer soldats,
Elle ne leur est point la terre maternelle,
La terre fécondée au travail de leurs bras.
La patrie! on l'ignore au fond de leur campagne.
Ce qu'ils voient vaguement dans un coin de cerveau,
C'est le roi, l'homme en or, fait comme Charlemagne,
Assis dans le velours frangé de son manteau;
C'est tout un apparat de glaives, de couronnes,
Ecussonnant les murs de palais lambrissés,
Que gardent des soldats avec sabre à dragonnes.
Ils ne savent que ça du pouvoir.—C'est assez.
Au reste, leur esprit, balourd en toute chose,
Marcherait en sabots à travers droit, devoir,
Justice et liberté—l'instinct les ankylose;
Un almanach crasseux, voilà tout leur savoir;
Et s'ils ont entendu rugir, au loin, les villes,
Les révolutions les ont tant effrayés,
Que, dans la lutte humaine, ils restent les serviles,
De peur, s'ils se cabraient, d'être un jour les broyés.

Les Flamandes, Mercure de France

LES PAUVRES

Il est ainsi de pauvres cœurs
avec, en eux, des lacs de pleurs,
qui sont pâles, comme les pierres
d'un cimetière.

Il est ainsi de pauvres dos
plus lourds de peine et de fardeaux
que les toits des cassines brunes,
parmi les dunes.

Il est ainsi de pauvres mains
comme feuilles sur les chemins,
comme feuilles jaunes et mortes,
devant la porte.

Il est ainsi de pauvres yeux
humbles et bons et soucieux
et plus tristes que ceux des bêtes,
sous la tempête.

Il est ainsi de pauvres gens,
aux gestes las et indulgents
sur qui s'acharne la misère,
au long des plaines de la terre.

Les Visages de la Vie, Mercure de France

UN LAMBEAU DE PATRIE

Ce n'est qu'un bout de sol dans l'infini du monde.
Le Nord
Y déchaîne le vent qui mord.
Ce n'est qu'un peu de terre avec sa mer au bord
Et le déroulement de sa dune inféconde.

Ce n'est qu'un bout de sol étroit,
Mais qui renferme encore et sa reine et son roi,

Et l'amour condensé d'un peuple qui les aime.
Le Nord
A beau y déchaîner le froid qui gerce et mord,
Il est brûlant, ce sol suprême.

Quelques troupes, grâce à ce roi,
Y propagent l'exploit
De l'un à l'autre bout de boueuses tranchées,
Et l'Yser débordé y fait stagner ses eaux
Sur des vergers de ferme où jadis les oiseaux
Aux vieux pommiers en fleurs suspendaient leurs nichées.

Dixmude et ses remparts, Nieuport et ses canaux,
Et Furne, avec sa tour pareille à un flambeau,
Vivent encore, ou sont défunts sous la mitraille.
O ciel bleu de la Flandre, aux nuages si clairs
Qu'on les prenait pour des anges traversant l'air,
Qui donc eût dit que tu serais ciel de bataille
Un jour?

Sous ta voûte, la gloire et le deuil tour à tour
Apparaissent et s'entremêlent.
O noms sacrés! Wulpen, Pervyse et Ramscapelle!
C'est près de vos clochers, en d'immenses tombeaux,
Qu'ils goûtent le repos,
Ceux qui se sont battus avec force et furie.
Le sol qui les aima leur a fait bon accueil,
Si bien que n'ayant ni suaire ni cercueil,
Ils sont, jusqu'en leurs os, étreints par la Patrie.

Parfois,
En robe toute droite, ou de toile ou de laine,
Celle qu'ils acclamaient aux jours d'orgueil, leur Reine,
Vient errer et prier parmi leurs pauvres croix;
Et son geste est timide et son ombre est discrète:
Elle s'attarde et rêve et, quand le soir se fait,
Vers les dunes, là-bas, sa frêle silhouette
Avec lenteur s'efface et bientôt disparaît.

Tandis que lui, le Roi, l'homme qui fut Saint Georges,
S'en revient du lieu même où l'histoire se forge
Aux bords de l'eau bourbeuse et sombre de l'Yser;
Il rêve, lui aussi, et rejoint sa compagne,
Et leurs pas réunis montent par la campagne,
Vers leur simple maison qui s'ouvre sur la mer.

O Flandre,
Voilà comment tu vis,
Aprement, aujourd'hui;
Voilà comment tu vis
Dans la gloire et sa flamme, et le deuil et sa cendre.
Jadis, je t'ai aimée avec un tel amour
Que je ne croyais pas qu'il eût pu croître un jour.
Mais je sais maintenant la ferveur infinie
Qui t'accompagne, ô Flandre, à travers l'agonie,
Et t'assiste et te suit jusqu'au bord de la mort.
Et même, il est des jours de démence et de rage
Où mon cœur te voudrait plus déplorable encor
Pour se pouvoir tuer à t'aimer davantage.

Les Ailes rouges de la guerre, Mercure de France

GEORGES RODENBACH

AH! VOUS ÊTES MES SŒURS

Ah! vous êtes mes sœurs, les âmes qui vivez
Dans ce doux nonchaloir des rêves mi-rêvés
Parmi l'isolement léthargique des villes
Qui somnolent au long des rivières débiles;
Ames dont le silence est une piété,
Ames à qui le bruit fait mal; dont l'amour n'aime
Que ce qui pouvait être et n'aura pas été;
Mystiques réfectés d'hostie et de saint-chrème;
Solitaires de qui la jeunesse rêva
Un départ fabuleux vers quelque ville immense,
Dont le songe à présent sur l'eau pâle s'en va,
L'eau pâle qui s'allonge en chemins de silence,
Et vous êtes mes sœurs, âmes de bons reclus
Et novices du ciel chez les Visitandines,
Ames comme des fleurs et comme des sourdines
Autour de qui vont s'enroulant les angélus
Comme autour des rouets la douceur de la laine!
Et vous aussi, mes sœurs, vous qui n'êtes en peine
Que d'un long chapelet bénit à dépêcher
En un doux béguinage à l'ombre d'un clocher,
Oh! vous êtes mes Sœurs,—car c'est ce cher nom que l'Eglise
M'enseigne à vous donner, sœurs pleines de douceurs,
Dans ce halo de linge où le front s'angélise,

Oh! vous qui m'êtes plus que pour d'autres des sœurs
Chastes dans votre robe à plis qui se balance,
O vous mes sœurs en Notre Mère, le Silence!
Le Règne du Silence: Du Silence. Fasquelle

EN PROVINCE . . .

En province, dans la langueur matutinale,
Tinte le carillon, tinte dans la douceur
De l'aube qui regarde avec des yeux de sœur,
Tinte le carillon,—et sa musique pâle
S'effeuille fleur à fleur sur les toits d'alentour,
Et sur les escaliers des pignons noirs s'effeuille
Comme un bouquet de sons mouillés que le vent cueille
Musique du matin qui tombe de la tour,
Qui tombe de très loin en guirlandes fanées,
Qui tombe de Naguère en invisibles lis,
En pétales si lents, si froids et si pâlis,
Qu'ils semblent s'effeuiller du front mort des Années!
Le Règne du Silence: Du Silence. Fasquelle

HENRI DE RÉGNIER

L'ONDE NE CHANTE PLUS

L'onde ne chante plus en tes mille fontaines,
O Versailles, Cité des Eaux, Jardin des Rois!
Ta couronne ne porte plus, ô souveraine,
Les clairs lys de cristal qui l'ornaient autrefois!

La nymphe qui parlait par ta bouche s'est tue
Et le temps a terni sous le souffle des jours,
Les fluides miroirs où tu t'es jadis vue
Royale et souriante en tes jeunes atours.

Tes bassins, endormis à l'ombre des grands arbres,
Verdissent en silence au milieu de l'oubli,
Et leur tain, qui s'encadre aux bordures de marbre,
Ne reconnaitrait plus ta face d'aujourd'hui.

Qu'importe! ce n'est pas ta splendeur et ta gloire
Que visitent mes pas et que veulent mes yeux;
Et je ne monte pas les marches de l'histoire
Au-devant du Héros qui survit en tes Dieux.

Il suffit que tes eaux égales et sans fête
Reposent dans leur ordre et leur tranquillité,
Sans que demeure rien en leur noble défaite
De ce qui fut jadis un spectacle enchanté

Que m'importent le jet, la gerbe et la cascade
Et que Neptune à sec ait brisé son trident,
Ni qu'en son bronze aride un farouche Encelade
Se soulève, une feuille morte entre les dents.

Pourvu que faible, basse, et dans l'ombre incertaine,
Du fond d'un vert bosquet qu'elle a pris pour tombeau,
J'entende longuement ta dernière fontaine,
O Versailles, pleurer sur toi, Cité des Eaux!

La Cité des Eaux, Mercure de France

SALUT À VERSAILLES

Celui dont l'âme est triste et qui porte à l'automne
Son cœur brûlant encor des cendres de l'été,
Est le Prince sans sceptre et le Roi sans couronne
De votre solitude et de votre beauté.

Car ce qu'il cherche en vous, ô jardins de silence,
Sous votre ombrage grave où le bruit de ses pas
Poursuit en vain l'écho qui toujours le devance,
Ce qu'il cherche en votre ombre, ô jardins, ce n'est pas

Le murmure secret de la rumeur illustre,
Dont le siècle a rempli vos bosquets toujours beaux,
Ni quelque vaine gloire accoudée au balustre,
Ni quelque jeune grâce au bord des fraîches eaux;

Il ne demande pas qu'y passe ou qu'y revienne
Le héros immortel ou le vivant fameux
Dont la vie orgueilleuse, éclatant et hautaine
Fut l'astre et le soleil de ces augustes lieux.

Ce qu'il veut, c'est le calme et c'est la solitude,
La perspective avec l'allée et l'escalier,
Et le rond-point, le parterre, et l'attitude
De l'if pyramidal auprès du buis taillé;

La grandeur taciturne et la paix monotone
De ce mélancolique et suprême séjour,
Et ce parfum de soir et cette odeur d'automne
Qui s'exhalent de l'ombre avec la fin du jour.

La Cité des Eaux, Mercure de France

ODELETTE

Si j'ai parlé
De mon amour, c'est à l'eau lente
Qui m'écoute quand je me penche
Sur elle; si j'ai parlé
De mon amour, c'est au vent
Qui rit et chuchote entre les branches;
Si j'ai parlé de mon amour, c'est à l'oiseau
Qui passe et chante
Avec le vent;
Si j'ai parlé
C'est à l'écho.

Si j'ai aimé de grand amour,
Triste ou joyeux,
Ce sont tes yeux;
Si j'ai aimé de grand amour,
Ce fut ta bouche grave et douce,
Ce fut ta bouche;

Si j'ai aimé de grand amour,
Ce furent ta chair tiède et tes mains fraîches,
Et c'est ton ombre que je cherche.
Les Jeux rustiques et divins, Mercure de France

EXERGUE

Au carrefour des routes de la forêt, un soir,
Parmi le vent, avec mon ombre, un soir,
Las de la cendre des âtres et des années
Incertain des heures prédestinées,
Je vins m'asseoir.

Les routes s'en allaient vers les jours
Et j'aurais pu aller avec elles encor,
Et toujours,
Vers des terres, des eaux et des songes, toujours
Jusques au jour
Où, de ses mains magiques et patientes, la Mort
Aurait fermé mes yeux du sceau de sa fleur de paix et d'or.

Route des chênes hauts et de la solitude,
Ta pierre âpre est mauvaise aux lassitudes,
Tes cailloux durs aux pieds lassés,
Et j'y verrais saigner le sang de mon passé,
A chaque pas,
Et tes chênes hautains grondent dans le vent rude
Et je suis las.

Route des bouleaux clairs qui s'effeuillent et tremblent
Pâles comme la honte de tes passants pâles

Qui s'égarent en tes fanges tenaces,
Et vont ensemble,
Et se détournent pour ne pas se voir face à face;
Route de boue et d'eau qui suinte,
Le vent à tes feuilles chuchote sa plainte,
Les grands marais d'argent, de lunes et de givre
Stagnent au crépuscule au bout de tes chemins
Et l'Ennui à qui veut te suivre
Lui prend la main.

Route des frênes doux et des sables légers
Où le vent efface les pas et veut qu'on oublie
Et qu'on s'en aille ainsi qu'il s'en va d'arbre en arbre,
Tes fleurs de miel ont la couleur de l'or des sables,
Ta courbe est telle qu'on voit à peine où l'on dévie;
La ville où tu conduis est bonne aux étrangers
Et mes pas seraient doux sur le seuil de ses portes
S'ils n'étaient pas restés le long d'une autre vie
Où mes espoirs en pleurs veillent des Ombres mortes.

Je n'irai pas vers vos chênes
Ni le long de vos bouleaux et de vos frênes
Et ni vers vos soleils, vos villes et vos eaux,
O routes!
J'entends venir les pas de mon passé qui saigne,
Les pas que j'ai cru morts, hélas! et qui reviennent,
Et qui semblent me précéder en vos échos,
O routes,
Toi, la facile, toi, la honteuse, toi, la hautaine,
Et j'écoute
Le vent, compagnon de mes courses vaines,
Qui marche et pleure sous les chênes.

O mon âme, le soir est triste sur hier,
O mon âme, le soir est morne sur demain,
O mon âme, le soir est grave sur toi-même!
Tel qu'en Songe, Mercure de France

LES LOURDS COUCHANTS D'ÉTÉ

Les lourds couchants d'été succombent fleur à fleur,
Et vers le fleuve grave et lent comme une année
Choit l'ombre sans oiseaux de la forêt fanée,
Et la lune est à peine un masque de pâleur.

Le vieil espoir d'aimer s'efface fleur à fleur,
Et nous voici déjà plus tristes d'une année,
Ombres lasses d'aller par la forêt fanée
Où l'un à l'autre fut un songe de pâleur.

Pour avoir vu l'Été mourir, et comme lui
Lourds de regret des soirs où notre amour à lui
En prestiges de fleurs, d'étoiles et de fleuves,

Nous voilà, miroirs d'un même songe pâli,
Emporter le regret d'être les âmes veuves
Que rend douces l'une à l'autre le double Oubli.
Sonnets, Mercure de France

JEAN MORÉAS

NOCTURNE

Wisst ihr warum der Sarg wohl
So gross und schwer mag sein?
Ich legt' auch meine Liebe
Und meinen Schmerz hinein.
HEINRICH HEINE

Toc toc, toc toc,—il cloue à coups pressés,
Toc toc,—le menuisier des trépassés.

"Bon menuisier, bon menuisier,
Dans le sapin, dans le noyer,
Taille un cercueil très grand, très lourd,
Pour que j'y couche mon amour."

Toc toc, toc toc,—il cloue à coups pressés,
Toc toc,—le menuisier des trépassés.

"Qu'il soit tendu de satin blanc
Comme ses dents, comme ses dents;
Et mets aussi des rubans bleus
Comme ses yeux, comme ses yeux."

Toc toc, toc toc,—il cloue à coups pressés,
Toc toc,—le menuisier des trépassés.

"Là-bas, là-bas, près du ruisseau,
Sous les ormeaux, sous les ormeaux,
A l'heure où chante le coucou,
Un autre l'a baisé au cou."

Toc toc, toc toc,—il cloue à coups pressés,
Toc toc,—le menuisier des trépassés.

"Bon menuisier, bon menuisier,
Dans le sapin, dans le noyer,
Taille un cercueil très grand, très lourd,
Pour que j'y couche mon amour."

Les Cantilènes, Mercure de France

ACCALMIE

I

Lorsque sous la rafale et dans la brume dense,
Autour d'un frêle esquif sans voile et sans rameurs,
On a senti monter les flots pleins de rumeurs,
Et subi des ressacs l'étourdissante danse,

Il fait bon sur le sable et le varech amer
S'endormir doucement au pied des roches creuses,
Bercé par les chansons plaintives des macreuses,
A l'heure où le soleil se couche dans la mer.

II

Que l'on jette ces lys, ces roses éclatantes,
Que l'on fasse cesser les flûtes et les chants

Qui viennent raviver les luxures flottantes
A l'horizon vermeil de mes désirs couchants.

Oh! ne me soufflez plus le musc de votre haleine,
Oh! ne me fixer pas de vos yeux fulgurants,
Car je me sens brûler, ainsi qu'une phalène,
A l'azur étoilé de ces flambeaux errants.

Oh! ne me tente plus de ta caresse avide,
Oh! ne me verse plus l'enivrante liqueur
Qui coule de ta bouche—amphore jamais vide—
Laisse dormir mon cœur, laisse mourir mon cœur.

Mon cœur repose, ainsi qu'en un cercueil d'érable,
Dans la sérénité de sa conversion;
Avec les regrets vains d'un bonheur misérable,
Ne trouble pas la paix de l'absolution.

Les Syrtes, Mercure de France

VOIX QUI REVENEZ . . .

Voix qui revenez, bercez-nous, berceuses voix:
Refrains exténués de choses en allées,
Et sonnailles de mule au détour des allées,
—Voix qui revenez, bercez-nous, berceuses voix.

Flacons, et vous, grisez-nous, flacons d'autrefois:
Senteurs en des moissons de toisons récélées,
Chairs d'ambre, chairs de musc, bouches de giroflées.
Flacons, ô vous, grisez nous, flacons d'autrefois.

En ce matin d'hiver, et d'ombre, l'alouette,
En ce matin d'hiver, l'alouette est muette.
—Voix qui revenez, bercez-nous, berceuses voix.

Les lys sont coupés dans le jardin, et les roses,
Et les iris au bord des eaux, des eaux moroses.
—Flacons, ô vous, grisez-nous, flacons d'autrefois.

Les Cantilènes, Mercure de France

UNE JEUNE FILLE PARLE

Les fenouils m'ont dit: Il t'aime si
Follement qu'il est à ta merci;
Pour son revenir va t'apprêter.
—Les fenouils ne savent que flatter!
Dieu ait pitié de mon âme.

Les pâquerettes m'ont dit: Pourquoi
Avoir remis ta foi dans sa foi?
Son cœur est tanné comme un soudard.
—Pâquerettes, vous parlez trop tard!
Dieu ait pitié de mon âme.

Les sauges m'ont dit: Ne l'attends pas
Il s'est endormi dans d'autres bras.
—O sauges, tristes sauges, je veux
Vous tresser toutes dans mes cheveux . . .
Dieu ait pitié de mon âme.

Le Pèlerin Passionné, Mercure de France

STANCES

Ne dites pas: la vie est un joyeux festin;
Ou c'est un esprit sot ou c'est d'une âme basse.
Surtout ne dites point: elle est malheur sans fin,
C'est d'un mauvais courage et qui trop tôt se lasse.

Riez comme au printemps s'agitent les rameaux,
Pleurez comme la bise ou le flot sur la grève,
Goûtez tous les plaisirs et souffrez tous les maux
Et dites: c'est beaucoup et c'est l'ombre d'un rêve.

. . . . . .

Quand pourrai-je, quittant tous les soins inutiles
Et le vulgaire ennui de l'affreuse cité,
Me reconnaître enfin, dans les bois, frais asiles,
Et sur les calmes bords d'un lac plein de clarté!

Mais plutôt, je voudrais songer sur tes rivages,
Mer, de mes premiers jours berceau délicieux:
J'écouterai gémir tes mouettes sauvages,
L'écume de tes flots rafraîchira mes yeux.

Ah, le précoce hiver a-t-il rien qui m'étonne?
Tous les présents d'avril, je les ai dissipés,
Et je n'ai pas cueilli la grappe de l'automne,
Et mes riches épis, d'autres les ont coupés.

Les Stances, Mercure de France

FRANCIS JAMMES

LA SALLE A MANGER

Il y a une armoire à peine luisante
qui a entendu les voix de mes grand'tantes,
qui a entendu la voix de mon grand-père,
qui a entendu la voix de mon père.
A ces souvenirs l'armoire est fidèle
On a tort de croire qu'elle ne sait que se taire,
car je cause avec elle.

Il y a aussi un coucou en bois.
Je ne sais pourquoi il n'a plus de voix.
Je ne veux pas le lui demander.
Peut-être bien qu'elle est cassée,
la voix qui était dans son ressort,
tout bonnement comme celle des morts.

Il y a aussi un vieux buffet
qui sent la cire, la confiture,
la viande, le pain et les poires mûres.
C'est un serviteur fidèle qui sait
qu'il ne doit rien nous voler.

Il est venu chez moi bien des hommes et des femmes
qui n'ont pas cru à ces petites âmes.

Et je souris que l'on me pense seul vivant
quand un visiteur me dit en entrant:
—comment allez vous, monsieur Jammes?

De l'Angélus de l'Aube à l'Angélus du Soir, Mercure de France

LE VILLAGE À MIDI

Le village à midi. La mouche d'or bourdonne
entre les cornes des bœufs.
Nous irons si tu le veux,
si tu le veux, dans le campagne monotone.

Entends le coq . . . Entends la cloche . . . Entends le paon . . .
Entends là-bas, là-bas, l'âne . . .
L'hirondelle noire plane.
Les peupliers au loin s'en vont comme un ruban.

Le puits rongé de mousse! Ecoute sa poulie
qui grince, qui grince encore,
car la fille aux cheveux d'or
tient le vieux seau tout noir d'où l'argent tombe en pluie.

La fillette s'en va d'un pas qui fait pencher
sur sa tête d'or la cruche,
sa tête comme une ruche,
qui se mêle au soleil sous les fleurs du pêcher.

Et dans le bourg voici que les toits noircis lancent
au ciel bleu des flocons bleus;
et les arbres paresseux
à l'horizon qui vibre à peine se balancent.
De l'Angélus de l'Aube à l'Angélus du Soir, Mercure de France

IL VA NEIGER

Il va neiger dans quelques jours. Je me souviens
de l'an dernier. Je me souviens de mes tristesses
au coin du feu. Si l'on m'avait demandé: "Qu-est-ce?"
J'aurais dit: "Laissez-moi tranquille. Ce n'est rien."

J'ai bien réfléchi, l'année avant, dans ma chambre,
pendant que la neige lourde tombait dehors.
J'ai réfléchi pour rien. A présent comme alors
je fume une pipe en bois avec un bout d'ambre.

Ma vieille commode en chêne sent toujours bon.
Mais moi j'étais bête parce que ces choses
ne pouvaient pas changer et que c'est une pose
de vouloir chasser les choses que nous savons.

Pourquoi donc pensons-nous et parlons-nous? C'est drôle;
Nos larmes et nos baisers, eux, ne parlent pas,
et cependant nous les comprenons, et les pas
d'un ami sont plus doux que de douces paroles.

On a baptisé les étoiles sans penser
qu'elles n'avaient pas besoin de nom, et les nombres,
qui prouvent que les belles comètes dans l'ombre
passeront, ne les forceront pas à passer.

Et maintenant même, où sont mes vieilles tristesses
de l'an dernier? A peine si je m'en souviens.
Je dirais: "Laissez-moi tranquille, ce n'est rien,"
si dans ma chambre on venait me demander:
"Qu'est-ce?"
De l'Angélus de l'Aube à l'Angélus du Soir, Mercure de France

PRIÉRE POUR ALLER AU PARADIS AVEC LES ÂNES

Lorsqu'il faudra aller vers vous, ô mon Dieu, faites
que ce soit par un jour où la campagne en fête
poudroiera. Je désire, ainsi que je fis ici-bas,
choisir un chemin pour aller, comme il me plaira,
au Paradis, où sont en plein jour les étoiles.
Je prendrai mon bâton et sur la grande route
j'irai, et je dirai aux ânes, mes amis:
Je suis Francis Jammes, et je vais au Paradis,
car il n'y a pas d'enfer au pays du Bon-Dieu.
Je leur dirai: Venez, doux amis du ciel bleu,
pauvres bêtes chéries, qui, d'un brusque mouvement d'oreille
chassez les mouches plates, les coups et les abeilles . . .

Que je vous apparaisse au milieu de ces bêtes
que j'aime tant parce qu'elles baissent la tête
doucement, et s'arrêtent en joignant leurs petits pieds

d'une façon bien douce et qui vous fait pitié.
J'arriverai suivi de leurs milliers d'oreilles,
suivi de ceux qui portèrent au flanc des corbeilles,
de ceux qui traînent les voitures de saltimbanques
ou des voitures de plumeaux et de fer-blanc,
de ceux qui ont au dos des bidons bossués,
des ânesses pleines comme des outres, aux pas cassés,
de ceux à qui l'on met de petits pantalons
à cause des plaies bleues et suintantes que font
les mouches entêtées qui s'y groupent en ronds.
Mon Dieu, faites qu'avec ces ânes je Vous vienne.
Faites que dans la paix, des anges nous conduisent
vers des ruisseaux touffus où tremblent des cerises
lisses comme la chair qui rit des jeunes filles,
et faites que, penché dans ce séjour des âmes,
sur vos divines eaux, je sois pareil aux ânes
qui mireront leur humble et douce pauvreté
à la limpidité de l'amour éternel.

Le Deuil des Primevères, Mercure de France

TRISTESSES

Demain fera un an qu'à Audaux je cueillais
les fleurs dont j'ai parlé, de la prairie mouillée.
C'est aujourd'hui le plus beau jour des jours de Pâques.
Je me suis enfoncé dans l'azur des campagnes,
à travers bois, à travers prés, à travers champs.
Comment, mon cœur, n'est tu pas mort depuis un an?
Mon cœur, je t'ai donné encore ce calvaire
de revoir ce village où j'avais tant souffert,
ces roses qui saignaient devant le presbytère,
ces lilas qui me tuent dans les tristes parterres.

Je me suis souvenu de ma détresse ancienne,
et je ne sais comment je ne suis pas tombé
sur l'ocre du sentier, le front dans la poussière.
Plus rien. Je n'ai plus rien, plus rien qui me soutienne.
Pourquoi fait-il si beau et pourquoi suis-je né?
J'aurais voulu poser sur vos calmes genoux
la fatigue qui rompt mon âme qui se couche
ainsi qu'une pauvresse au fossé de la route.
Dormir. Pouvoir dormir. Dormir à tout jamais
sous les averses bleues, sous les tonnerres frais.
Ne plus sentir. Ne plus savoir votre existence.
Ne plus voir cet azur engloutir ces coteaux
danc ce vertige bleu qui mêle l'air à l'eau,
ni ce vide ou je cherche en vain votre présence.
Il me semble sentir pleurer au fond de moi,
d'un lourd sanglot muet, quelqu'un qui n'est pas là.
J'écris. Et la campagne est sonore de joie.
On entend les clochers qui appellent aux vêpres,
Et les grillons chanter l'heureuse paix champêtre.
On voit à l'intérieur pâle des métairies
les chapeaux de travail dormir près des tamis.

. . . Elle était descendue au bas de la prairie,
et comme la prairie était toute fleurie . . .

Tristesses, Mercure de France

PAUL FORT

LE CIEL EST GAI, C'EST JOLI MAI

La mer brille au-dessus de la haie, la mer brille comme une coquille. On a envie de la pêcher. Le ciel est gai, c'est joli mai.

C'est doux la mer au-dessus de la haie, c'est doux comme une main d'enfant. On a envie de la caresser. Le ciel est gai, c'est joli mai.

Et c'est aux mains vives de la brise qui vivent et brillent des aiguilles qui cousent la mer avec la haie. Le ciel est gai, c'est joli mai.

La mer présente sur la haie ses frivoles papillonnées. Petits navires vont naviguer. Le ciel est gai, c'est joli mai.

La haie, c'est les profondeurs, avec des scarabées en or. Les baleines sont plus vilaines. Le ciel est gai, c'est joli mai.

Si doux que larme sur la joue, la mer est larme sur la haie qui doucement descend au port. Mais on n'a guère envie de pleurer.

—"Un gars est tombé dans le port!"—"Mort dans la

mer c'est jolie mort." Mais on n'a guère envie de pleurer. Le ciel est gai, c'est joli mai!

Ballades Françaises, Flammarion

LA FILLE MORTE DANS SES AMOURS

Cette fille, elle est morte, est morte dans ses amours.

Ils l'ont portée en terre, en terre au point du jour.

Ils l'ont couchée toute seule, toute seule en ses atours.

Ils l'ont couchée toute seule, toute seule en son cercueil.

Ils sont rev'nus gaîment, gaîment avec le jour.

Ils ont chanté gaîment, gaîment: "Chacun son tour.

"Cette fille, elle est morte, est morte dans ses amours."

Ils sont allés aux champs, aux champs comme tous les jours . . .

Ballades Françaises, Flammarion

PHILOMÈLE

Chante au cœur du silence, ô rossignol caché!
Tout le jardin de roses écoute et s'est penché.

L'aile du clair de lune à peine glisse-t-elle.
Pas un souffle en ces roses où chante Philomèle?

Pas un souffle en ces roses dont le parfum s'accroît
de ne pouvoir jeter leur âme à cette voix!

Le chant du rossignol est dans la nuit sereine
comme un appel aux dieux de l'Ombre souterraine,

mais non, hélas! aux roses dont le parfum s'accroît
de ne pouvoir mourir, d'un souffle, à cette voix!

N'est-ce pas le silence qui chante avec son cœur?
Un rosier qui s'effeuille ajoute à la torpeur . . .

Silence traversé d'éclairs comme un orage,
puis bercé mollement comme un léger nuage,

par cet hymen voilé, pur, strident, modulé,
qu'exhale, au clair de lune, l'âme de Philomèle!

Est-elle d'un oiseau, cette voix immortelle?
Ah!—Son enchantement ne devrait pas finir.

Vient-elle des Enfers cette voix immortelle?
Mais il n'est plus un souffle, à present, pour mourir.

Sans un souffle pourtant, que de métamorphoses!
Le clair de lune assiste à la ruine des roses.

Déjà tous les rosiers ont fléchi sur leurs tiges,
Il passe une rafale de roses en vertige

dans le rapide espace que fait l'herbe couchée,
s'effrayant de ton hymne, ô rossignol caché!

Un long frisson de crainte effeuille le jardin.
La lune met des masques; elle brille et s'éteint.

Dans le gazon peureux, pétales grelottants,
tournez-vous vers la terre et vers ce qu'on entend.

Ecoutez! cela vient du plus profond de l'Ombre.
Est-ce le cœur du monde qui bat sous le jardin?

On entend un coup sourd, deux coups, trois coups qui
montent;
d'autres précipités, sonores et qui montent.

Prisonnier de la terre, un cœur approche; il vient
le bruit d'un cœur immense à travers l'herbe rase.

Les pétales volettent. La terre se soulève.
Et, le corps sous les roses bleuies de clair de lune,

l'éternelle déesse, la puissante Cybèle,
douce et levant le front, écoute Philomèle.

Ballades Françaises, Flammarion

SUR LE PONT AU CHANGE

Ce soir, on vend des fleurs sur le Pont au Change. L'air, par bouffées, sent la tubéreuse et la poussière. C'est demain Sainte-Marie. Une heure dorée coule au fond du ciel occidental et sur les quais, et jette un éclat fauve au milieu de la foule. On voit le mouvement trouble de la place du Châtelet, où des fiacres sur-

sautent, où glissent les tramways. D'un square qu'on arrose, il monte une buée, qui donne un flottement doux à la Tour Saint-Jacques . . . L'air, par bouffées, sent la tubéreuse et la poussière . . . Sur le pont embaumé, j'erre parmi la foule. Les œilletset les roses débordent les parapets, s'écroulent des trottoirs en cascade, et se mêlent aux roues qui les emportent lentement dans leurs rais, aux jupes qui les frôlent, aux pas qui les entraînent.

Sept heures vont sonner à l'horloge du Palais.—L'occident, sur Paris, est comme un lac d'or plain. Dans l'est nuageux gronde un orage incertain. L'air est chaud par bouffées, à peine l'on respire. L'air est chaud par bouffées et berce l'odeur large de ces fleurs qu'on écrase. . . . On soupire en voyant de frais courants violets s'étirer sous les arches du Pont-Neuf qui poudroie sur le soleil mourant.—"Tu le sais, toi, Manon, si je t'ai bien aimée!" L'orage gronde au loin. L'air est chaud par bouffées.

Entre les pots de fleurs, les gerbes, les bouquets et la rangée à jours des balustres, on peut voir un fleuve lent glisser sous des reflets d'or noir. Il semble que la Seine oppressée va mourir de la mort du soleil vers qui elle s'étire. Son eau souffrante, aux longs déchirements violets, entraîne au loin les roses tombées des parapets. Un dernier rayon bas et fiévreux du soleil a pris, entre les quais, la largeur de la Seine, et bat d'un pouls brûlant chaque flot qui soupire . . . Tristement, je m'accoude au garde-fou du quai . . . L'air chargé de

parfums est plein de souvenirs et je songe à Manon qui m'a fait tant souffrir!

Sur le Louvre lointain, quelle étoile scintille où le ciel est couleur d'espérance? Ah! je sais. Manon me l'a chantée: "C'est l'étoile d'amour . . . Des amants, des maîtresses, là-haut, s'aiment toujours? . . ." Tu brilles dans mes larmes, ô Venus diamentée! Mais une fumée noire m'en dérobe le signe, comme un présent amer efface un doux passé. Qu'importe à la fumée les pleurs et la misère des amants qui s'accoudent, le soir aux parapets? Je fermerai mon cœur à toutes ces chimères.—Qu'une rosée d'étoiles enveloppe la nuit, ou bien que cet orage endeuille le ciel vert, rien ne touche le cœur qui ne bat que pour lui. Un jour, Manon chantait: "L'amour est éphémère!"—"comme votre beauté, lui dis-je; et votre chair . . ." Ces fleurs seront flétries qui tremblent sous l'orage . . . Le ciel éclaire et tonne. Moi, j'ai repris courage.

O grave austère pluie, où monte l'âme des pierres et qui portez en vous une froide lumière, glacez mon âme en feu, rendez mon cœur sévère, imposez la fraîcheur aux mains que je vous tends . . . L'averse tombe un peu . . . elle tombe . . . j'attends . . . Quoi! La lune se lève? Quoi! l'orage est passé? Quoi! tout le ciel en fleurs? et l'air sent, par bouffées l'œillet, la tubéreuse, la rose et la pouissière? Une étoile d'amour sur le Louvre a glissé? J'achète des bouquets! quoi! je suis insensé? Et je ris de mon cœur, et je cours chez Manon, des roses plein les bras, implorer mon pardon?

Ballades Françaises, Flammarion

LA RONDE

Si toutes les filles du monde voulaient s'donner la main, tout autour de la mer elles pourraient faire une ronde.

Si tous les gars du monde voulaient bien êtr' marins, ils f'raient avec leurs barques un joli pont sur l'onde.

Alors on pourrait faire une ronde autour du monde, si tous les gens du monde voulaient s'donner la main.

Ballades Françaises, Flammarion

FERNAND GREGH

MENUET

La tristesse des menuets
Fait chanter mes désirs muets,
Et je pleure
D'entendre frémir cette voix
Qui vient de si loin, d'autrefois,
Et qui pleure.

Chansons frêles du clavecin,
Notes grêles, fuyant essaim
Qui s'efface,
Vous êtes un pastel d'antan
Qui s'anime, rit un instant,
Et s'efface.

O chants troublés de pleurs secrets,
Chagrins qui s'ignorent, les vrais,
Pudeur tendre,
Sanglots que l'on cache au départ,
Et qui n'osent s'avouer, par
Orgueil tendre,

Ah! comme vous broyez les cœurs
De vos airs charmants et moqueurs

Et si tristes!
Menuets à peine entendus,
Sanglots légers, rires fondus,
Baisers tristes! . . .
La Maison de l'Enfance, Calmann-Lévy

JE VIS

Je suis entré dans le tourbillon de la vie . . .
Je suis tremblant, hagard, brisé, tendre, nerveux;
Je suis plein de regrets, de désirs et de vœux,
De souvenirs, d'espoirs, d'envies . . .
Je ne sais plus ce que je veux;
Je trébuche aux tournants des chemins poursuivis.
Je me sens incertain, épars, divers, nombreux . . .
J'ignore si je suis heureux:
Je vis.

J'aime, et je ne sais comment j'aime:
Je frissonne, j'ai peur comme un homme charmé.
J'aime de longs yeux noirs, caressents et soyeux,
Tour à tour graves ou joyeux,
Dont les cils font une ombre, alors qu'ils sont fermés,
Si douce qu'elle semble un regard elle-même;
J'aime une bouche fraîche, une bouche embaumée,
Des cheveux ondoyants, fins comme une fumée,
Des doigts légers où rit une petite gemme.
Et je ne cherche pas à savoir comment j'aime,
Comment je suis aimé:
J'aime.

Je veux la gloire, et je ne sais
Même pas bien si je la veux;

Je pense et j'écris mes pensées
En mots indécis et peureux.
Je sens mes vers là, sous mon front:
J'ignore, s'ils me survivront,
Les dire m'exalte et m'enchante;
Ma voix ne peut rester muette,
Je ne sais si je suis poète:
Je chante.

Je vis, je vais parmi des choses:
Bonnes, mauvaises, je ne sais,
Car je suis souvent caressé
Par elles, et souvent blessé.
J'aime Décembre et Juin, les cyprès et les roses,
Les grands monts bleus, les humbles coteaux gris,
La rumeur de la mer, la rumeur de Paris .
Bonnes, mauvaises, je ne sais:
Je vis, je vais, j'aime les choses.

Je vais aussi parmi des hommes et des femmes,
Et sous les fronts, dans les regards, je vois des âmes
Qui glissent en essaims devant mes yeux ravis.
Le monde est comme un vol d'oiseaux d'ombre ou de flamme
Que je verrais passer du haut des monts gravis . . .
Des hommes m'ont fait mal, j'ai vu pleurer des femmes;
J'aime ces hommes et ces femmes:
Je vis.

—Et je mourrai, plus tard, très tard, bientôt, peut-être:
Je ne sais pas.

Je m'en irai peut-être
Dans l'inconnu, là-bas, là-bas,
Comme un oiseau s'envole, ivre, par la fenêtre!
Je m'en irai peut-être
Dans l'inconnu mystérieux, là-bas,
Au grand soleil de Dieu renaître!
Je ne sais pas.

Ou bien j'irai dormir et pourrir à jamais
Sous quelques pieds de terre,
Loin des arbres, du ciel et des yeux que j'aimais,
Dans la nuit délétère . . .

Mais à mon tour j'aurai connu le goût chaud de la vie:
J'aurai miré dans ma prunelle,
Petite minute éblouie,
La grande lumière éternelle;
Mais j'aurai bonne joie au grand festin sacré;
Que voudrais-je de plus?
J'aurai vécu.

Et je mourrai.

Les Clartés Humaines, Fasquelle

COMTESSE DE NOAILLES

LA MUSIQUE ET LA NUIT

La Musique et la Nuit sont deux sombres déesses
Dont la ruse surprend les secrets des humains,
Confidentes, ou bien sorcières ou traîtresses,
Elles puisent le sang des cœurs entre leurs mains.

Je regarde ce soir les cieux hauts et paisibles
Où deux étoiles ont un frénétique éclat,
L'une semble plus fière et l'autre plus sensible,
Tristes lèvres d'argent qu'un Dieu jaloux scella!

Et tandis que les doux violons des terrasses
Blottissent dans la nuit leur sanglot musical
Je sens se préparer dans le profond espace
Un véhément complot pour le bien et le mal:

Complot pour que tout cœur rejette son cilice,
Pour qu'il ose affronter le dangereux bonheur,
Car le torrent des sons et la nuit protectrice
Incitent à la vie avec une âpre ardeur:

Hélas! tout est amour ou cendres; la Nature
Par l'éternel retour et le long devenir
Ne peut qu'éterniser la puissante torture
Qui meut dans l'infini la mort et le désir.

Chaque humain, à son tour, servira de pâture . . .

Et l'âme fourvoyée entre les grands instincts,
Répand sur leur fureur son anxiété rêveuse,
Et, toujours innocente épouse du Destin,
Accompagne en pleurant la bataille amoureuse.

—Hélas, âme héroïque, oubliez-vous encor
Que les parfums, les ciels, le verbe, les musiques
Sont ligués contre vous, et que les faibles corps
Sont la barque où périt votre grandeur tragique?

—Montez, âme orgueilleuse, élevez-vous toujours
Allez, allez rêver sur les hauts promontoires
Où, triste comme vous, la muse de l'Histoire
Contemple, par delà les siècles et les jours,

A travers les combats, les flots, les incendies,
Au-dessus des palais, des dômes et des tours
Où la Religion médite et psalmodie,—
La victoire sans fin du redoutable Amour! . . .

Les Vivants et les Morts, Calmann-Lévy

TON ABSENCE EST PARTOUT . . .

Ton absence est partout une obscure évidence,
Vaste comme la foule, et comme elle, encombrant
La route où je m'avance, errante, et respirant
Le souvenir diffus de ta sainte présence . . .
Partout où tu étais, cœur à jamais enfui,
Tu te dresses pour moi, fantôme tendre et triste,

Et ta compassion inefficace assiste
A tout l'étonnement qui porte mon ennui.

—Puissé-je demeurer toujours grave, inquiète,
Et n'accueillir jamais, au calme instant du soir,
Cette paix sans bonheur qui lentement nous guette
Quand l'âme est délivrée, enfin, de tout espoir . . .

Les Vivants et le Morts, Calmann-Lévy

SOLITUDE

Je suis là, sur le balcon sombre,
Tout l'univers nocturne luit;
Si petite et perdue en lui,
Mon cœur pourtant parfume l'ombre.

Je regarde ce qui était
Avant que je ne fusse née;
Mon âme inquiète, étonnée,
Contemple et rêve; tout se tait.

Lune d'argent! son doux génie
Qui m'émeut tant ne me voit pas,
Nul ne m'entend chanter tout bas,
C'est la solitude infinie.

C'est le large et sombre désert
Sous le réseau des lois immenses,
Le cœur sent rôder la démence,
Le vent du sud glisse dans l'air.

Tout est si noir, la rose est noire,
Noirs les graviers, le mur, le banc,
Les rameaux du cerisier blanc
Et l'eau du puits si douce à boire.

Je suis là, rien n'a de regard
Pour ma vie aimable et sensible,
Le feuillage à peine visible
Est lisse et froid comme un lézard.

Craintive, ardente, solitaire,
Je songe, le cœur amolli,
Aux grands esprits ensevelis
Dans la profondeur de la terre.

O frères morts! tout est fini
Pour votre espoir, pour votre joie;
Une ombre insondable vous noie
Sous votre porte de granit.

Aujourd'hui, chantante, vivante,
Je suis aussi seule que vous
Dans cette nuit au parfum doux,
Où l'arbre indolemment s'évente;

Je suis, dans cette obscurité,
Moins que le saule et que le lierre,
Que les reflets sur la rivière,
Que le chant d'un oiseau d'été.

Vers mon âme où le rêve abonde
Nul cœur ne jette ses liens.
Mais du balcon où je me tiens,
Comme il fait tendre sur le monde!

Les Eblouissements, Calmann-Lévy

EBLOUISSEMENT

Quelquefois, dans la nuit, on s'éveille en sursaut,
Et comme un choc qui brise et qui perce les os,
On songe au temps qui fuit, aux plus jeunes années,
A l'aurore enflammant les vitres fortunées,
Au fougueux papillons, qui, sur la paix des blés,
Se poursuivaient pareils à des jasmins ailés.
Les odorantes fleurs étaient des puits, des jattes;
Les abeilles dansaient autour des aromates,
Et leur vol chaud semblait aux plantes retenu
Par un fil lumineux, élastique et ténu;
Comme un clair groupement de forces bondissantes,
Les collines riaient, triomphantes, luisantes.
Jeunes jours dont l'accent ne peut pas revenir,
Qui nous consolera de tous nos souvenirs?
O matins de quinze ans, où le corps tendre et preste
S'alliait à l'arome, à la chaleur céleste,
Où les oiseaux montaient d'un vol facile et pur,
Où tout l'être semblait aspiré par l'azur,
Où l'on palpait l'odeur, l'air, l'horizon, les vagues
Avec la main qui tremble et l'esprit qui divague!
Matins où l'on était solitaire et vainqueur,
Où l'on sentait courir les fleuves sur son cœur,
Où l'on goûtait, buvant l'aurore sur la cime,
La divine pudeur de se sentir sublime!

Où le désir, à l'aigle audacieux pareil,
Etait un arc d'argent qui vise le soleil!
Pensif, l'on se sentait indispensable au monde,
L'on se disait: "ma vie où le désir abonde,
Le flambeau de mes yeux, mon bras tendre et pressant
Rajeuniront demain l'univers languissant . . ."
Je me souviens des soirs en mai sur la terrasse,
L'odeur d'un oranger engourdissait l'espace,
Et je sentais, venant par tous les blancs chemins,
Le soir apprivoisé se coucher dans mes mains . . .
Sans pouvoir distinguer les formes, les visages,
De tout, je me disais: "C'est Eros qui voyage."
Les ailes des oiseaux et les pas des passants
Faisaient un même bruit de désir dans mon sang.
Sous le magnolia, le cèdre, les troènes,
L'odeur coulait ainsi que de chaudes fontaines,
Et, l'âme épouvantée, et le cœur éperdu
Je demandais à l'infini: "Que me veux-tu?"
La lune sur la mer mollement agitée
Par chaque flot mouvant semblait être emportée,
Et sous l'astre laiteux aux bondissants regards,
Toute la mer était blanche de nénuphars . . .
Je contemplais cette eau luisante, énigmatique.
Je me disais: "Là-bas c'est la puissante Afrique,
C'est le cri des félins, par l'écho répété,
C'est l'inimaginable et meurtrier été,
C'est la rage divine et l'écume de l'âme . . ."
Et j'étendais ma main pour toucher cette flamme.

—Aujourd'hui, le cœur las et blessé par le feu,
Je vous bénis encore, ô brasier jaune et bleu,

Exaltant l'univers dont chaque élan m'enivre!
Mourante, je dirai qu'il faut jouir et vivre;
Que, malgré la langueur d'un corps triste et brûlant,
La nuit est généreuse et le jour succulent;
Que les larmes, les cris, la douleur, l'agonie
Ne peuvent pas ternir l'allégresse infinie!
Qu'un moment du désir, qu'un moment de l'été,
Contienent la suave et chaude éternité.
O sol humide et noir d'où jaillit la jacinthe!
Qu' importe si dans l'âpre et ténébreuse enceinte
Les morts sont étendus froids et silencieux.
O beauté des tombeaux sous la douceur des cieux!
Marbres posés ainsi que des bornes plaintives.
Rochers mystérieux des incertaines rives,
Horizontale porte accédant à la nuit,
O débris du vaisseau, épave qui reluit,
Comme vous célébrez la joie et l'abondance,
La force du plaisir, l'audace de la danse,
L'universelle arène aux lumineux gradins! . . .
—Et quelquefois, parmi les funèbres jardins,
Je crois voir, ses pieds nus appuyés sur les tombes,
Un Eros souriant qui nourrit des colombes . . .

Les Eblouissements, Calmann-Lévy

IVRESSE AU PRINTEMPS

Printemps léger, crispé, charnu,
Encor si tremblant et si nu,
O douce saison dechirée
Où par chaque fente sacrée
S'efforce une tiède liqueur,
La pourpre ferveur de mon cœur

Ainsi qu'une grenade éclate!
Du sol doré, couleur de datte,
Tout veut fuir, jaillir, épaissir;
O rameau chargé de désir!
Un oiseau, sur son vert refuge,
Chante, comme après le déluge . . .
—Printemps secret, sucré, divin,
Que je boive un limpide vin,
Dans la coupe de la tulipe!
Que dans une argentine pipe
Je brûle l'encens et l'anis!
O printemps, culte d'Adonis,
Que je célèbre ton ivresse!
Que mon cœur contre toi se presse
Jusqu'à ce qu'il soit tout ouvert!
Que je danse sur le pré vert
Au milieu des pigeons qui flottent
Ivre comme une jeune ilote,
Dispersant la sève et les grains,
Et prenant, dans l'air qui grelotte,
Tout le printemps pour tambourin!

Les Eblouissements, Calmann-Lévy

CONSTANTINOPLE

J'ai vu Constantinople, étant petite fille,
Je m'en souviens un peu,
Je me souviens d'un vase où la myrrhe grésille
Et d'un minaret bleu.

Je me souviens d'un soir aux Eaux-Douces d'Asie:
Soir si traînant, si mou,

Que déjà, comme un chaud serpent, la Poésie
S'enroulait à mon cou.

Une barque passa, pleine de friandises,
O parfums balancés!
Des marchands nous tendaient des pâtes de cerises
Et des cédrats glacés.

Une vieille faisait cuire des aubergines
Sur l'herbe, sous un toit;
Le ciel du soir était plus beau qu'on n'imagine,
J'avais pitié de moi.

Et puis j'ai vu, cerné d'arbres et de fontaines,
Un palais rond et frais,
Des salons ou luisait une étoile d'ébène
Au milieu des parquets.

Un lustre clair tintait au plafond de la salle
Quand on marchait trop fort;
J'étais ivre d'ardeur, de pourpre orientale,
Mais j'attendais encor.

J'attendais le bonheur que les petites filles
Rêvent si fortement,
Quand l'odeur du benjoin et des vertes vanilles
Evoque un jeune amant;

Je cherchais quelle aimable et soudaine aventure,
Quel enfantin vizir,

Dans ce palais plus tendre et frais que la Nature,
Allait me retenir.

Ah! si, tiède d'azur, la terre occidentale
Est paisible en été,
Les langoureux trésors que l'Orient étale
Brûlent de volupté!

O colliers de coraux, ô nacres en losanges,
O senteurs de bazars;
Vergers sur le Bosphore, où des raisins étranges
Sont roses comme un fard!

Vie indolente et chaude, amoureuse et farouche,
Où tout le jour l'on dort,
Où la nuit les désirs sont des chiens, dont la bouche
Se provoque et se mord.

Figuiers d'Arnaout-keuï, azur qui luit et tremble,
Monotone langueur
De contempler sans trêve un horizon qui semble
Consacré au bonheur!

Hélas! pourquoi faut-il que les beaux paysages
De rayons embrasés,
Penchent si fortement les mains et les visages
Vers les mortels baisers?

Tombes où des turbans coiffent les blanches pierres,
O morts qui sommeillez,

Ce n'est pas le repos, la douceur, les prières
Que vous nous conseillez!

Vous nous dites: "Vivez, ce que contient le monde
De sucs délicieux,
On le boit à la coupe émouvante et profonde
Des lèvres et des yeux.

"La beauté du ciel turc, des cyprès, des murailles,
Nul ne peut l'enfermer,
Mais le bel univers se répand et tressaille
Dans des regards pâmés.

"L'immense odeur du musc, du cèdre et de la rose,
Glisse comme le vent;
Mais l'Amour, de ses doigts divins, la recompose
Au creux d'un chaud divan.

"Sainte-Sophie, avec des forêts de lumière
Et ses bosquets d'encens,
Se laisse contempler et toucher tout entière
Sur un corps languissant . . ."

Hélas! je vous entends, morts de la terre chaude,
Vous me brûlez les os!
Depuis mes premiers ans, toute mon âme rôde
Auprès de vos tombeaux;

J'étais faite pour vivre au bord de l'eau profane,
Sous le soleil pressant,

Consacrant chaque soir à la jeune Diane
La Ville du Croissant.

J'étais faite pour vivre en mangeant des pignolles,
Sous le frêle prunier
Où Xanthé préparait, enfant joyeuse et molle,
Le cœur d'André Chénier,

J'étais faite pour vivre en ces voiles de soie,
Et sous ces colliers verts,
Qui serrent faiblement, qui couvrent et qui noient
Des bras toujours ouverts.

La douce perfidie et la ruse subtile
Aurait conduit mes jeux
Dans les jardins secrets où l'ardeur juvénile
Jette un soupir joyeux.

On n'aurait jamais su ma peine ou mon délire,
Je n'aurais pas chanté,
J'aurais tenu sur moi comme une grande lyre
Les soleils de l'été.

Peut-être que me longue et profonde tristesse,
Qui va priant, criant,
N'est que ce dur besoin, qui m'afflige et m'oppresse,
De vivre en Orient! . . .

Les Eblouissements, Calmann-Lévy

HENRY BATAILLE

LES SOUVENIRS

Les souvenirs, ce sont des chambres sans serrures,
Des chambres vides où l'on n'ose plus entrer,
Parce que de vieux parents jadis y moururent.
On vit dans la maison où sont ces chambres closes . . .
On sait qu'ils sont là comme à leur habitude,
Et c'est la chambre bleue et c'est la chambre rose . . .
La maison se remplit ainsi de solitude,
Et l'on y continue à vivre en souriant . . .
J'accueille quand il veut le souvenir qui passe,
Je lui dis: "Mets-toi là . . . Je reviendrai te voir.—"
Je sais toute ma vie qu'il est bien à sa place,
Mais j'oublie quelquefois de revenir le voir.—
Ils sont ainsi beaucoup dans la vieille demeure.
Ils se sont résignés à ce qu'on les oublie,
Et si je ne viens pas ce soir ni tout à l'heure,
Ne demandez pas à mon cœur plus qu'à la vie . . .
Je sais qu'ils dorment là, derrière les cloisons,
Je n'ai plus le besoin d'aller les reconnaître;
De la route je vois leurs petites fenêtres,—
Et ce sera jusqu'à ce que nous en mourions.
Pourtant je sens parfois, aux ombres quotidiennes,
Je ne sais quelle angoisse froide, quel frisson,
Et ne comprenant pas d'où ces douleurs proviennent
Je passe . . .

Or, chaque fois, c'est le deuil qui se fait.
Un trouble est en secret venu nous avertir
Qu'un souvenir est mort ou qu'il s'en est allé . . .
On ne distingue pas très bien quel souvenir,
Parce qu'on est si vieux, on ne se souvient guère . . .

Pourtant, je sens en moi se fermer les paupières.

La Chambre Blanche, Fasquelle

HENRI BARBUSSE

LA LETTRE

Doucement

Je t'écris et la lampe écoute.
L'horloge attend à petits coups;
Je vais fermer les yeux sans doute
Et je vais m'endormir de nous . . .

La lampe est douce et j'ai la fièvre;
On n'entend que ta voix, ta voix . . .
J'ai ton nom qui rit sur ma lèvre
Et ta caresse est dans mes doigts.

J'ai de la douceur de naguère;
Ton pauvre cœur sanglote en moi;
Et mi-rêvant, je ne sais guère
Si c'est moi qui t'écris, ou toi.

Pleureuses, Fasquelle

LOUIS MERCIER

LA ROUTE

Oh! la route est étrange le soir.
Ses détours incertains par les terres,
Sa blancheur qui se tord dans le noir,
Semblent nous menacer d'un mystère.

D'où vient-elle? où va-t-elle si tard?
Et qui sait l'ennui qui nous guette
De derrière les halliers hagards
Où s'enfonce la route inquiète?

Mais voici qu'on distingue des pas,
Quelqu'un fait craquer les feuilles mortes . . .
Qui es-tu, toi que l'on n'attend pas,
Et qui viens quand on ferme les portes?

Il approche, il porte de la nuit
Dans les plis de ses vêtements sombres;
On dirait le berger qui conduit
La bande vagabonde des ombres.

C'est peut-être quelque hôte mauvais
Qui nous vient de la part des ténèbres,
Peut-être le messager qui sait
La nouvelle inconnue et funèbre.

Il passe outre; il s'éloigne. Le chien
Le harcèle un moment sur la route

Et revient en grondant. Puis plus rien
Que l'ombre qui grossit. Et j'écoute,

Dans la nuit frissonnante de peur,
Comme un pas de quelqu'un qui chemine.
J'écoute le bruit sourd de mon cœur
Qui se hâte au fond de ma poitrine.
Les Voix de la Terre et du Temps, Calmann-Lévy

CHEZ NOUS

Septembre. La journée est transparente et pure.
L'automne semble un beau souvenir de l'été,
Et ne menace pas encor les feuilles mûres.

Le ciel est une coupe immense de clarté.
Le visage sacré de la terre respire
La paix, la plénitude et la fécondité.

Les vignobles heureux dans le fleuve se mirent.
Sous l'eau calme, chargés du don des pampres lourds,
Les coteaux inclinés se regardent sourire.

Autour de son clocher là-haut sommeille un bourg;
La chaleur sur les toits vibre et se réverbère,
Et l'on entend chanter les poules dans les cours.

Pas une âme dehors. C'est la saison prospère
Où, sans qu'il soit aidé par le travail humain,
Seul dans les champs déserts, le grand soleil opère

Le miracle éternel qui nous donne le vin.
Les Voix de la Terre et du Temps, Calmann-Lévy

JEAN-MARC BERNARD

DE PROFUNDIS

Du plus profond de la tranchée,
Nous élevons les mains vers vous,
Seigneur! ayez pitié de nous
Et de notre âme desséchée!

Car plus encor que notre chair,
Notre âme est lasse et sans courage.
Sur nous s'est abattu l'orage
Des eaux, de la flamme et du fer.

Vous nous voyez couverts de boue,
Dechirés, hâves et rendus . . .
Mais nos cœurs, les avez-vous vus?
Et faut-il, mon Dieu, qu'on l'avoue?

Nous sommes si privés d'espoir,
La paix est toujours si lointaine,
Que parfois nous savons à peine
Où se trouve notre devoir.

Eclairez-nous dans ce marasme,
Réconfortez-nous, et chassez
L'angoisse des cœurs harassés;
Ah! rendez-nous l'enthousiasme

Mais aux Morts, qui tous ont été
Couchés dans la glaise ou le sable,
Donnez le repos ineffable,
Seigneur! ils l'ont bien mérité!

Œuvres, Collection du Divan

GUILLAUME APOLLINAIRE

UN OISEAU CHANTE

Un oiseau chante ne sais où
C'est je crois ton âme qui veille
Parmi tous les soldats d'un sou
Et l'oiseau charme mon oreille

Ecoute, il chante tendrement
Je ne sais pas sur quelle branche
Et partout il va me charmant
Nuit et jour semaine et dimanche

Mais que dire de cet oiseau
Que dire des métamorphoses
De l'âme en chant dans l'arbrisseau
Du cœur en ciel du ciel en roses

L'oiseau des soldats c'est l'amour
Et mon amour c'est une fille
La rose est moins parfaite et pour
Moi seul l'oiseau bleu s'égosille

Oiseau bleu comme le cœur bleu
De mon amour au cœur cèleste
Ton chant si doux répète-le
A la mitrailleuse funeste

Qui claque à l'horizon et puis
Sont-ce les astres que l'on sème?
Ainsi vont les jours et les nuits
Amour bleu comme est le cœur même.

Alcools, Copyright Librairie Gallimard, Editions de la Nouvelle Revue Française

PAUL CLAUDEL

LA VIERGE A MIDI

Il est midi. Je vois l'église ouverte. Il faut entrer.
Mère de Jésus-Christ, je ne viens pas prier.

Je n'ai rien à offrir et rien à demander.
Je viens seulement, Mère, pour vous regarder.

Vous regarder, pleurer de bonheur, savoir cela,
Que je suis votre fils et que vous êtes là.

Rien que pour un moment pendant que tout s'arrête.
Midi!
Être avec vous, Marie, en ce lieu où vous êtes.

Ne rien dire, regarder votre visage,
Laisser le cœur chanter dans son propre langage,

Ne rien dire, mais seulement chanter parce qu'on a le cœur trop plein,
Comme le merle qui suit son idée en ces espèces de couplets soudains.

Parce que vous êtes belle, parce que vous êtes immaculée,
La femme dans la Grâce enfin restituée,

La créature dans son honneur premier et dans son épanouissement final,
Telle qu'elle est sortie de Dieu au matin de sa splendeur originale.

Intacte ineffablement parce que vous êtes la Mère de Jésus-Christ,
Qui est la vérité entre vos bras, et la seule espérance et le seul fruit.

Parce que vous êtes la femme, l'Eden de l'ancienne tendresse oubliée,
Dont le regard trouve le cœur tout-à-coup et fait jaillir les larmes accumulées,

Parce que vous m'avez sauvé, parce que vous avez sauvé la France,
Parce qu'elle aussi, comme moi, pour vous fut cette chose à laquelle on pense,

Parce qu'à l'heure où tout craquait, c'est alors que vous êtes intervenue,
Parce que vous avez sauvé la France une fois de plus,
Parce qu'il est midi, parce que nous sommes en ce jour d'aujourd'hui,

Parce que vous êtes là pour toujours, simplement parce que vous êtes Marie, simplement parce que vous existez,
Mère de Jésus-Christ, soyez remerciée!

Autres poèmes durant la guerre, Nouvelle Revue Française, Copyright Librairie Gallimard

CANTIQUE

De la Chambre Intérieure

Fausta.—C'est en vain que la distance et le sort nous divisent!

Je n'ai qu'à rentrer dans mon cœur pour être avec lui et qu'à fermer les yeux

Pour cesser d'être en ce lieu où il n'est pas.

Cette liberté du moins, je la lui ai retirée, et il ne dépend pas de lui de ne pas être avec moi.

Et je ne sais s'il m'aime, ses desseins me sont inconnus et l'accès de sa pensée m'est interdit.

Mais je sais qu'il ne peut se passer de moi

Il voyage, et je suis ici. Et où qu'il aille, c'est moi qui lui donne à manger et qui lui permets de vivre.

Et à quoi, si je n'étais ici, lui serviraient ces moissons autour de nous?

A quoi tous ces fruits de la terre, si je n'étais ici au milieu qui tiens la huche, et le moulin, et le pressoir? et qui ordonne tout.

A quoi tout ce domaine,

S'il n'y avait de toutes parts, par où descendent les chars de foin, et, l'hiver, les longs sapins branlants attelés de deux paires de bœufs,

L'*Alba Via* et les chemins qui conduisent vers la maison?

S'il n'était loin de moi, si je n'étais loin de mon époux ici, administrant ses biens,

Le besoin qu'il a de moi ne serait pas aussi grand.

Car ce n'est aucune molle complaisance qui nous unit et l'étreinte d'une minute seul,

Mais la force qui attache la pierre à sa base et la nécessité pure et simple sans aucune douceur.

Et je sais qu'il est là tout à l'heure

Mais que m'importent ce visage fermé, et ce sourire ambigu et ce cœur qui ne se livre pas!

Et moi, est-ce que je lui livre le mien?

Nous ne fîmes pas ces conditions le jour de nos épousailles.

Qu'il garde son secret, et moi, je garde le mien.

Ah, s'il m'ouvrait son cœur, voudrais-je le laisser partir encore?

Et si je lui ouvrais le mien, s'il connaissait cette place qu'il a avec moi,

Il ne me quitterait pas de nouveau!

Dieu m'a posée sa gardienne

Moi qui suis faite pour être son port, et son arsenal et sa tour,

Vais-je être sa prison? vais-je trahir la patrie?

La force qui lui reste, vais-je la lui retirer?

Ah, du moins qu'il m'épargne! qu'il ne sollicite point cette part de mon âme la plus réservée,

Cette chambre qu'à lui-même il ne faut pas ouvrir,

De peur que je ne lui cède!

Qu'il ne me rende point la défense trop difficile,

S'il ne veut que je lui ouvre cette porte fatale qui ne permet point le retour!

Qu'il ne demande point trop à la fois,

S'il veut que la moisson devienne de l'or!

Qu'il ne vienne pas à moi comme dans les songes avec cet étrange sourire!

Ah, je sais que cette nuit nous trompe et le jour reviendra encore!

Et quand je rêve, je sais que c'est un rêve, et que je suis dans ses bras cette colonne vivante et voilée qu'on étreint comme un candélabre de deuil!

Que je serve, c'est assez. Je sais qu'un jour je m'éveillerai entre ses bras!

Maintenant je dors et si j'ouvre les yeux une seconde,

Je ne vois autour de moi que de l'or et de tous côtés la couleur de la moisson!

Deux Poèmes d'Été: La Cantate à Trois Voix; Nouvelle Revue Française, Copyright, 1914

PAUL VALERY

LA FILEUSE

Lilia . . . neque nent.

Assise la fileuse au bleu de la croisée
Où le jardin mélodieux se dodeline.
Le rouet ancien qui ronfle l'a grisée.

Lasse, ayant bu l'azur, de filer la câline
Chevelure, à ses doigts si faibles évasive,
Elle songe et sa petite tête s'incline . . .

Un arbuste et l'air pur font une source vive
Qui, suspendue au jour, délicieuse arrose
De ses pertes de fleur le jardin de l'oisive.

Une tige où le vent vagabond se repose
Courbe le salut vain de sa grace étoilée
Dédiant magnifique, au vieux rouet, sa rose.

Mais la dormeuse file une laine isolée,
Mystérieusement l'ombre frêle se tresse
Au fil de ses doigts longs et qui dorment, filée.

Le songe se dévide avec une paresse
Angélique, et sans cesse, au fuseau doux, crédule
La chevelure ondule au gré de la caresse . . .

Tu es morte naïve au bord du crépuscule,
Fileuse de feuillage et de lumière ceinte.
Tout le ciel vert se meurt. Le dernier arbre brûle.

Ta sœur, la grande rose où sourit une sainte,
Parfume ton front vague au vent de son haleine
Innocente, et tu crois languir. Tu es éteinte

Au bleu de la croisée où tu filais la laine.

Mercure de France

LE CANTIQUE DES COLONNES

à Léon-Paul Fargue

Douces colonnes, aux
Chapeaux garnis de jour
Ornés de vrais oiseaux
Qui marchent sur le tour,

Douces colonnes, ô
L'orchestre de fuseaux!
Chacune immole son
Silence à l'unisson.

—Que portez-vous si haut,
Égales radieuses?
Au désir sans défaut
Nos grâces studieuses!

Nous chantons à la fois
Que nous portons des cieux!

O seule et sage voix
Qui chantes pour les yeux!

Vois quels hymnes candides!
Quelle sonorité
Nos éléments limpides
Tirent de la clarté!

Si froides et dorées
Nous fûmes de nos lits
Par le ciseau tirées
Pour devenir ces lys!

De nos lits de cristal
Nous fûmes éveillées,
Des griffes de métal
Nous ont appareillées.

Pour affronter la lune,
La lune et le soleil,
On nous polit chacune
Comme l'ongle et l'orteil!

Servantes sans genoux,
Sourires sans figures,
La belle devant nous
Se sent les jambes pures.

Pieusement pareilles,
Le nez sous le bandeau

Et nos riches oreilles
Sourdes au blanc fardeau,

Un temple sur les yeux
Noirs pour l'éternité,
Nous allons sans les dieux.
A la divinité!

Nos antiques jeunesses,
Chair mate et belles ombres,
Sont fières des finesses
Qui naissent par les nombres!

Filles des nombres d'or
Fortes des lois du ciel,
Sur nous tombe et s'endort
Un dieu couleur de miel.

Il dort content, le jour,
Que chaque jour offrons
Sur la table d'amour
Étale sur nos fronts.

Incorruptibles sœurs,
Mi-brûlantes, mi-fraîches,
Nous prîmes pour danseurs
Brises et feuilles sèches,

Et les siècles par dix,
Et les peuples passés,

C'est un profond jadis,
Jadis jamais assez!

Sous nos mêmes amours
Plus lourdes que le monde
Nous traversons les jours
Comme une pierre l'onde!

Nous marchons dans le temps,
Et nos corps éclatants
Ont des pas ineffables
Qui marquent dans les fables . . .

Charmes, ou Poèmes. Copyright: Librairie Gallimard, éditions de la Nouvelle Revue Française

DORMEUSE

à Lucien Fabre

Quels secrets dans son cœur brûle ma jeune amie,
Ame par le doux masque aspirant une fleur?
De quels vains aliments sa naïve chaleur
Fait ce rayonnement d'une femme endormie?

Souffle, songes, silence, invincible accalmie,
Tu triomphes, ô paix plus puissante qu'un pleur,
Quand de ce plein sommeil l'onde grave et l'ampleur
Conspirent sur le sein d'une telle ennemie.

Dormeuse, amas doré d'ombres et d'abandons,
Ton repos redoutable est chargé de tels dons,
O biche avec langueur, longue auprès d'une grappe,

Que malgré l'âme absente, occupée aux enfers,
Ta forme au ventre pur qu'un bras fluide drape,
Veille: ta forme veille, et mes yeux sont ouverts.

Charmes, ou Poèmes. Copyright: Librairie Gallimard, éditions de la Nouvelle Revue Française

JULES ROMAINS

UNE AUTRE ÂME S'AVANCE

Qu'est-ce qui transfigure ainsi le boulevard?
L'allure des passants n'est presque pas physique;
Ce ne sont plus des mouvements, ce sont des rythmes,
Et je n'ai plus besoin de mes yeux pour les voir.
L'air qu'on respire, a comme un goût mental.
Les hommes
Ressemblent aux idées qui longent un esprit.
D'eux à moi, rien ne cesse d'être intérieur;
Rien ne m'est étranger de leur joue à ma joue,
Et l'espace nous lie en pensant avec nous.

La Vie Unanime, Mercure de France

ODE

A la Foule qui est ici

O Foule! Te voici dans le creux du théâtre,
Docile aux murs, moulant ta chair à la carcasse;
Et tes rangs noirs partent de moi comme un reflux.

Tu es.
Cette lumière où je suis est à toi.
Tu couves la clarté sous tes ailes trop lourdes,
Et tu l'aimes, ainsi qu'une aigle aime ses œufs.

La ville est là, tout près; mais tu ne l'entends plus;
Elle aura beau gonfler la rumeur de ses rues,
Frapper contre tes murs et vouloir que tu meures,
Tu ne l'entendras pas, et tu seras, ô Foule!
Pleine de ton silence unique et de ma voix.

Tu est chaude comme le dedans d'une chair;
Tes yeux, chacun des yeux que tu tournes vers moi,
Je ne vois pas si sa prunelle est noire ou bleue;
Mais je sens qu'il me touche; qu'il m'entre son feu
Dans la poitrine, et je les sens, tous à la fois,
Se croiser sous ma peau comme un millier d'épées.

Tu me brûles. Pourtant tu ne me tueras pas.

La flamme que tes corps ne peuvent plus garder
A ruisselé le long des nerfs et des regards
Et se ramasse en moi qui deviens ton cratère.

Écoute! Peu à peu, la voix sort de ma chair;
Elle monte, elle tremble, et tu trembles.
Éprouve
L'ascension de ma parole à travers toi.
Elle te cherche, elle te trouve, elle te prend;
Elle entoure soudain tes âmes qui se rendent
Elle est en toi l'invasion et la victoire.

Les mots que je te dis, il faut que tu les penses!
Ils pénètrent en rangs dans les têtes penchées,
Ils s'installent brutalement, il sont les maîtres;
Ils poussent, ils bousculent, ils jettent dehors
L'âme qui s'y logeait comme une vieille en pleurs.

Tout ce qu'ils méditaient, les gens qui sont ici,
Cette peine qu'ils traînent depuis des années;
Le chagrin né d'hier qui grandit; la douleur
Dont ils ne parlent pas, dont ils ne parleront
Jamais, et qui, le soir, leur fait manger leurs larmes;
Et même ce désir qui dessèche les lèvres,
Il n'en faut plus! Je n'en veux plus! Je chasse tout!

Foule! Ton âme entière est debout dans mon corps.

Une force d'acier dont je tiens les deux bouts
Perce de part en part ta masse, et la recourbe.
Ta forme est moi. Tes gradins et tes galeries,
C'est moi qui les empoigne ensemble et qui les plie,
Comme un paquet de souples joncs, sur mon genou.

Ne te défends pas, foule femelle,
C'est moi qui te veux, moi qui t'aurai!
Laisse tout mon souffle qui te crée
Passer comme le vent de la mer.

La brutalité de mon amour
A fait tressauter tes milliers d'os;
Ce brusque embrassement t'effarouche!

Quelque chose en toi veut résister,
Foule femelle, mais rien ne l'ose!

Tu vas mourir tantôt sous le poids de tes heures;
Les hommes, déliés, glisseront par les portes,

Les ongles de la nuit t'arracheront la chair.
Qu'importe!
Tu es mienne avant que tu sois morte;
Les corps qui sont ici, la ville peut les prendre:
Ils garderont au front comme une croix de cendre
Le vestige du dieu que tu est maintenant.

Odes et Prières, Nouvelle Revue Française, copyright 1923, Librairie Gallimard

GEORGES DUHAMEL

BALLADE DE FLORENTIN PRUNIER

Il a résisté pendant vingt longs jours
Et sa mère était à côté de lui.

Il a résisté, Florentin Prunier,
Car sa mère ne veut pas qu'il meure.

Dès qu'elle a connu qu'il était blessé,
Elle est venue, du fond de la vieille province

Elle a traversé le pays tonnant
Où l'immense armée grouille dans la boue.

Son visage est dur, sous la coiffe raide;
Elle n'a peur de rien ni de personne.

Elle emporte un panier, avec douze pommes,
Et du beurre frais dans un petit pot.

*
* *

Toute la journée, elle reste assise
Près de la couchette où meurt Florentin.

Elle arrive à l'heure où l'on fait du feu
Et reste jusqu' à l'heure où Florentin délire.

Elle sort un peu quand on dit: "Sortez!"
Et quand on va panser la pauvre poitrine.

Elle resterait s'il fallait rester:
Elle est femme à voir la plaie de son fils.

Ne lui faut-il pas entendre les cris,
Pendant qu'elle attend, les souliers dans l'eau?

Elle est près du lit comme un chien de garde,
On ne la voit plus ni manger, ni boire.

Florentin non plus ne sait plus manger:
Le beurre a jauni dans son petit pot.

*
* *

Ses mains tourmentées comme des racines
Etreignent la main maigre de son fils.

Elle contemple avec obstination
Le visage blanc où la sueur ruisselle.

Elle voit le cou, tout tendu de cordes,
Où l'air, en passant, fait un bruit mouillé.

Elle voit tout cela de son œil ardent,
Sec et dur, comme la cassure d'un silex.

Elle regarde, et ne se plaint jamais:
C'est sa façon, comme ça, d'être mère.

Il dit: "Voilà la toux qui prend mes forces."
Elle répond: "Tu sais que je suis là!"

Il dit: "J'ai l'idée que je vas passer."
Mais elle: "Non! Je veux pas, mon garçon!"

*
* *

Il a résisté pendant vingt longs jours,
Et sa mère était à côté de lui,

Comme un vieux nageur qui va dans la mer
En soutenant sur l'eau son faible enfant.

Or, un matin, comme elle était bien lasse
De ses vingt nuits passées on ne sait où,

Elle a laissé aller un peu sa tête,
Elle a dormi un tout petit moment;

Et Florentin Prunier est mort bien vite
Et sans bruit, pour ne pas la réveiller.

Elégies, Mercure de France

ODE À QUELQUES HOMMES

Les plaines, qui donnent au ciel toute sa grandeur,
La vallée sinueuse et dont on ne sait trop

Si les eaux l'ont creusée lentement, ou choisie,
L'horizon, qui ne peut retenir les désirs,
Et ces labours coupés par les routes oisives,
Je n'abondonne pas tout cela sans remords,
Sans inquiétude, sans colère.

Je serai pour longtemps l'esclave des fenêtres:
Une rue vive, à la tacite discipline,
Des toits fidèles, fendant sans bouger la rumeur,
Comme des carènes amarrées sur un fleuve,
Et le faîte de ces monuments dont la sève
Ne parvient pas à s'élever bien loin du sol,
Voilà, maintenant, pour mes yeux!

Recevez-moi, mes compagnons, accueillez-moi!
Me voici de retour et traînant ce regard
Que vont savoir mater les roides perspectives:
Ce regard! Songez-vous au courant volontaire
Descendu si royalement des terres hautes
Et qu'on attire et qu'on écrase entre des rives
Pour le réduire en servitude!

Toutes les lignes des maisons, toutes ces lignes
Que brise et croise une architecture innombrable,
La fuite et le retour insidieux des plans
Et des arêtes offensives de la pierre,
Autant de rets tressés, tendus et qui conspirent
Pour ramener toujours mes yeux sur des visages,
Vos visages, mes compagnons!

Le ciel demeure et règne tout de même ici,
Mais ses desseins sont tels qu'on ne les peut connaître

Pour avoir vu passer la chasse des nuages,
Furtivement, dans l'intervalle des murailles.
A vous donc, compagnons! Je sais qu'on peut aimer
Dans l'eau courbe et miraculeuse des prunelles
Plus de ciel qu'entre les maisons.

A vous donc! Acceptez l'homme qui se présente
Avec cette figure anxieuse et troublée.
Acceptez l'homme qui peut mesurer votre âme,
Et qui sait ce que vaut le toucher d'une main.
Acceptez-moi, compagnons aux mille visages!
Car j'ai quitté de grands et d'émouvants spectacles
Pour ce spectacle que vous êtes.

Je renonce à voir, autrement qu'en souvenir,
Le double cœur frêle et gonflé de rosée tendre
Que lève avec de grands efforts, hors de la terre,
Au mois d'avril, cette graine que je connais,
Et je renonce à contempler la passion
Des volubiles frénétiques qui se hissent
Le long de leurs tiges tombées.

Je ne chercherai plus les crosses, repliées
Comme le doigt majeur qui heurte le vantail,
Les crosses qui devront crever le sol humide
Pour se détendre et se dresser avec orgueil.
Je n'écouterai plus l'explosion stridente
De la gousse nerveuse et crispée du genêt
Lâchant ses graines à midi.

Mais je regarderai vos mains, vos mains dociles,
Qu'ont soumises, pareillement, à leur désir

L'esprit impérieux qui dévance les gestes
Et ce corps qui voulut d'attentives servantes.
Mais je verrai les veines de vos mains vivantes,
Les veines qui seront grumeleuses et noires
Ou si timidement voilées.

Oh! ne me cachez ni ce mouvement d'épaules
Que vous faites lorsqu'un chagrin nouveau vous vient,
Ni ce petit tremblement de votre menton
Qui trahit votre mal à retenir des larmes.
Laissez se déchirer, sous mes yeux fraternels,
Ce sourire meurtri, trop doux pour être amer,
Qui fait votre face si belle.

Et j'oublierai le vert visage des collines,
Quand l'orage, comme une bête courroucée,
Erre de-ci de-là, contre le ciel livide
Et semblable à la joue d'un homme qui a peur,
Et je ne penserai jamais à ces grands arbres
Qui ramassent soudain la charge de leurs feuilles
Pour une fuite immobile.

Toutes ces choses naturelles et sublimes,
La vieille lutte sans merci des éléments
Et cette subsistance obstinée des règnes,
Ces spectacles! Si je les ai jamais cherchés,
C'est pour ce qu'ils disaient de vous, mes compagnons,
Et c'est pour toutes les images de vous-mêmes
Qu'ils me donnaient, mes compagnons!

Non, je n'ai rien chéri sans penser à vous autres,
Pas même le brouillard lucide et roux que traîne

Au ras du sol la herse raide qui résiste,
Pas même le travail immense des araignées
Que dénonce, entre les sillons, le soleil couchant,
Pas même le regard embrasé des nuages
Entre les feuilles des bouleaux.

Mais puisque me voici retenu par ces chaînes
Qui nous unissent et nous chargent tous ensemble,
Il faut que ma prison ne soit pas un exil!
Ne craignez point de vous asseoir trop près de moi,
Parlez avec les mots que vous aimez bien dire,
Riez autant que le demande votre joie,
Votre joie belle et nécessaire.

Oh! que je ne regrette rien! Que la puissance
De nos voix réunies pour un chœur chaleureux
Etouffe en moi la plus ancienne inquiétude,
Comme le bruit de vos haleines régulières
Grondant sur le sommeil de toutes les maisons
Couvre, dans ma mémoire, à jamais, le tonnerre
Que déchaîne le vent du soir sur les forêts.

Compagnons, copyright Librairie Gallimard, Editions de la Nouvelle Revue Française

GEORGES CHENNEVIÈRE

PRÈFACE

On vit donc ainsi des années,
Entre des murs, parmi des choses
Qui sont rangées.

Les pas vont du lit à la table,
Les pas vont de la porte aux chaises
Et rien ne bouge.

On s'assied à la même place;
On regarde le temps qu'il fait,
Et les jours passent.

On vit d'avance, on a déjà
Sucé tous les fruits de septembre
Avant l'été,

Et quand l'été qu'on attendait
Luit aux vitres, déjà l'on songe
Au proche hiver.

O pauvre cœur insatisfait,
Homme trouble, que faudrait-il
A ton bonheur?

Vois, une âme est là qui demeure,
Le monde gonfle chaque objet,
Tu n'es pas seul.

Tu sais la force qui anime
Et le secret qui transfigure,
Tu es le maître.

Tu possèdes plus de trésors
Que le fond fabuleux des mers,
Puisque d'ici,

Tu peux faire à ton gré tenir
Dans ce vase à cette seconde
Tout l'infini.

Que t'importent l'ombre et la pluie?
Qu'importe au Dieu qui loge en toi
Le temps qui fuit?

Me diras-tu, ô toi qui règnes
Sur un empire sans frontières
Et sans hasards;

Me diras-tu, toi qui ne crains
Ni les hommes, ni les destins,
Ni l'infortune;

Me diras-tu, toi qui domines
L'univers dont tu fais le tour;
Toi qui détiens

Plus de sagesse et plus d'amour
Qu'il n'en faudrait pour le bonheur
Des malheureux;

Toi qui te tais, toi qui regardes,
Me diras-tu pourquoi tes yeux
Sont pleins de larmes? . . .

Poèmes, Maison des Amis des Livres

UN SOIR

Un son grêle du piano,
Traversant la cour,
Me gonfle de son écho
Sans que je l'écoute.

A quoi pense-t-on,
Quand on pleure ainsi?
Pourquoi suis-je si heureux,
Quand on parle près d'ici?

Venez, ô vous qui passez,
Venez, parlez-moi:
Je renonce mon orgueil
Et vous tends les bras.

Un train siffle. Un chien aboie.
L'heure sonne. Un enfant dort.
Oh! qu'il y a de départs
Dans une minute!

On crie les journaux du soir,
Et dans la rue élargie,

Où les boutiques se ferment,
Les ombres s'unissent.

La clarté se réfugie
Là-bas où l'on boit,
Et je serre autour de moi
Celle qui me reste.

Qu'ai-je fait depuis l'aurore
Que je n'ai pas vue?
Il est tard. Rien n'est venu
Et j'attends encore.

Tant de faces immobiles
Surgissent de mon silence,
Que je n'ose détourner
Mes yeux du parquet,
Baissant seulement la tête
Pour que passe au-dessus d'elle
Le vent d'un jour qui s'en va.

Poèmes, Maison des Amis des Livres

CHARLES VILDRAC

CHANT DU DÉSESPÉRÉ

Au long des jours et des ans,
Je chante, je chante.

La chanson que je me chante
Elle est triste et gaie:
La vieille peine y sourit
Et la joie y pleure.

C'est la joie ivre et navrée
Des rameaux coupés,
Des rameaux en feuilles neuves
Qui ont chu dans l'eau;

C'est la danse du flocon
Qui tournoie et tombe,
Remonte, rêve et s'abîme
Au désert de neige;

C'est, dans un jardin d'été,
Le rire en pleurs d'un aveugle
Qui titube dans les fleurs;

C'est une rumeur de fête
Ou les jeux d'enfants
Qu'on entend du cimetière.

C'est la chanson pour toujours,
Poignante et légère,
Qu'étreint mais n'étrangle pas
L'âpre loi du monde;

C'est la détresse éternelle,
C'est la volupté
D'aller comme un pèlerin
Plein de mort et plein d'amour!

Plein de mort et plein d'amour,
Je chante, je chante!

C'est ma chance et ma richesse
D'avoir dans mon cœur

Toujours brûlant et fidèle
Et prêt à jaillir,

Ce blanc rayon qui poudroie
Sur toute souffrance;
Ce cri de miséricorde
Sur chaque bonheur.

Chants du Désespéré, Copyright Librairie Gallimard, Editions de la Nouvelle Revue Française

ANDRÉ SPIRE

HUMAIN! TROP HUMAIN!

Mon père savait le latin,
Ma mère jouait du piano
Et faisait des visites,
Comprends-tu, petite,
Comprends-tu?

J'avais un précepteur,
Un cheval,
Un fusil,
Un piqueur et des gardes . . .
Comprends-tu?

Mais j'aimais trop les livres,
Les cœurs et les yeux tristes,
Comprends-tu, ma petite?

Nous aimions trop les larmes,
Les amants, les vaincus,
Les passants et les routes . . .
Allumons notre feu,
Epoussetons nos livres;
Comprends-tu?

Epoussetons nos livres,
Et brossons nos habits,
Et cirons nos souliers . . .
Comprends-tu?

Et cirons nos souliers,
Et lavons la vaisselle.
Comprends-tu, chère petite,
Comprends-tu?

Poèmes Juifs, Mercure de France

TOI QUI ES LA!

Quand est-ce que tout moi-même sera réduit a cette seule parole immuable! Il est, il est, il est.

FÉNELON

Je ne te nommerai pas.
Il faudrait te donner ce nom actif
Usé par tant de bouches imbéciles.
Je ne crois pas en toi, et tout mon corps te sent,
Toi, qui vibrais devant les pieds brûlants de mon cheval
Dans le désert, près des murs de grès rose calcinés comme un feu d'étape.
Toi qui viens, toi qui passe, lorsque, dans le ciel vert,
Le crépuscule orange allume les étoiles,
Et lorsque les lebels, aux quatre coins des postes,
Au moindre craquement partent tout seuls.
Toi qui est là, quand la mer bleue et pleine de bulles blanches
S'engouffre en tournoyant dans un cirque de pierres,

Ou, que dans l'eau du lac, tout à coup plus profonde,
Les herbes et les roches s'effacent tout à coup.
Toi, les mille questions qui sans cesse m'assaillent,
Et les mille réponses que je leur fais en vain.
Toi, toutes mes ardeurs, toutes mes lassitudes;
Tous les pleurs que j'ai répandus dans les temples,
Dans les mosquées, dans les églises, dans les forêts,
dans les concerts;
L'insolence des vieilles cités de marbre qui s'étalent,
Et les raz-de-marée qui se ruent et les couvrent
D'un suaire de boue, de galets et de sel;
Tous les fleuves que j'ai vu couler, toutes les plages;
Et ces éternelles foules, hagardes, misérables,
Qui naissent, qui travaillent, et qui meurent sans but.

Poèmes Juifs, Mercure de France

EDMOND FLEG

LA PRIÈRE D'HANNAH

Or Hannah priait dans son coeur.
(Le Premier Livre de Samuel.)

La fumée au tronc noir qui monte de l'autel
S'arrondit, comme un pin, au creux du ciel;
Et tandis que, vêtu du péché de sa vie,
Hophni le Cohèn sacrifie,
En silence, Hannah prie.

La corde aux sabots de l'agneau bêlant,
Tire en grinçant;
Le couteau crie; le bassin d'argent
Lappe le sang.
L'homme plonge son poing palpitant
Au vase saignant,
Et teint de rouge, sous le feu tournoyant,
Le roc géant.
Et tandis que, vêtu du péché de sa vie,
Hophni le Cohèn sacrifie,
En silence, Hannah prie.

Il arrache de ses doigts tordus,
Le pelage velu;
Il pique, aux tridents fourchus,
Les membres crus;

Il déchire, du ventre fendu,
Le rognon charnu;
Il lance, dans l'encens répandu,
A Dieu son dû.

Et tandis que, vêtu du péché de sa vie,
Hophni le Cohèn sacrifie,
En silence Hannah prie.

Il lave à l'eau trois fois
Les gigots gras;
Il sale au sel sept fois
Les filets plats;
Il rôtit sous le feu du bois
Les chairs de choix;
Il flair, il tâte, il rit, s'assoit
Et mange, et boit.

Mais voici tout à coup que, refusant sa part du repas rituel,
Dieu souffle sur l'autel,
Et, de sa racine à sa large cime,
La fumée au tronc noir croule sur la victime.
Et tandis que, vêtu du manteau de son crime,
Hophni le Cohèn sent passer Élohim,
Comme un pin au feuillage éternel,
La prière d'Hannah monte au ciel!

Ecoute Israel, Crès et Cie

ANDRÉ SALMON

RUE SAINT-JACQUES

Rue Saint-Jasques, où j'ai vécu un rude hiver
Que suivit par hasard un été tropical,
Et puis un autre hiver,
Dans une pauvre chambre encombrée de reps vert,
Eté comme hiver plein de senteurs automnales,
Je pouvais tout le jour songer à François Villon
Pendant que mon voisin râclait son violon
Et j'y songeais vraiment,
Couché sur mon vieux lit qui devait ressembler
Au lit qu'il posséda, peut-être, rue Saint-Jacques,
Et l'odeur des tavernes et des chapelles à Pâques
Composait un parfum que seul venait troubler,
Selon la saison, l'iris ou le chrysanthème,
René de Montigny et Marion l'Idole!
Messire Jehan Cotard! Le guet et les écoles!
Et la gosse Márgot et la belle heaulmière!
Comme vous dansiez jadis dans ma lumière!
Si bien que je criais: "Fantômes, je vous aime!"
Et quand enfin le soir tombait,
J'allumais ma bougie
Et le porte-manteau dessinait un gibet
Sur le mur tapissé d'oiseaux extravagants
Et dont je pouvais faire des corbeaux suffisants.

Je dois à tout cela de chastes élégies,
Plus tard on m'expulsa pour tapage nocturne,
Il fallut un matin abandonner la turne,
Je montai, le cœur gros, la vieille rue Saint-Jacques,
Dont les cloches illustres carillonnaient Pâques,
Suivant, ainsi qu'un pauvre suit un corbillard,
La carriole triste ou tristes brinqueballaient:
Des livres de poètes, une tête de mort.
Item une lanterne, *Item* un vieux balai,
Un carton à chapeau, des fleurs fraîches encore
Dans un coffret, avec un billet égrillard,
Item tout le passé, Item tous mes regrets.

Féeries, Copyright Librairie Gallimard, Editions de la Nouvelle Revue Française

PAUL MORAND

ESPÉRER

Allons, il va falloir encore espérer.
Nos pères, qui sont nés sans espoir
n'attendaient pas,
et nos cadets ont lu dans leurs yeux
qu'ils ne souffriront pas d'attendre.
Mais nous, aurons nous assez attendu?
Aurons nous été assez dressés à ne pas nous dresser
contre le temps?
Assouplis par l'immonde patience?
Tous les biens de la jeunesse
Nous ne les avons eus qu'avec des numéros d'ordre.
L'on nous a donné des jours de paix
en nous recommandant d'en user précairement
et de préparer la guerre.
Quand est venue la guerre,
nous avons attendu ceux qui à l'avant
attendaient
que chez l'ennemi naquit le doute
et du doute une nouvelle certitude;
il a fallu qu'en eux et en nous
meurent mille heures d'or
(et aucune heure n'a sa pareille)

Il y a bien des raisons pour expliquer tout cela,
mais il y en a trop aussi

pour que nous ne soyons justifiés à dire
que nous ne pouvons plus attendre.
Nous ne voulons plus manger notre vie en conserves,
Voici la paix
et nous attendons encore;
rien n'a changé
il y a toujours devant nous de vieux franc-macons
qui craignent pour leur republique,
il y a encore des préfets du 16 mai qui, depuis lors,
n'ont plus fleuri,
il y a encore des généraux à plumet qui font des entrées
dans les villes,
il y a encore des casernes, des bureaux de tabac,
des chalets de nécessité, des guichets,
des parapets, des contrôleurs, des douaniers,
des gardiens de square.

A quand un large et continuel don
de tout à tous?
A quand une grande course pieds nus
autour du globe?

Poèmes, Au Sans Pareil, Paris

JEAN COCTEAU

M'ENTENDEZ-VOUS AINSI?

France gentille et verdoyante,
Qui fait les femmes et le vin
Comme on en chercherait en vain
Sur toute Europe environnante,

Si je te chante à ma façon,
Chacun se détourne et me moque,
Mais un jour arrive l'époque
Où l'oreille entend la chanson.

Tel qui jadis me voulut mordre,
Voyant ma figure à l'envers,
Comprendra soudain que mes vers
Furent les serviteurs de l'ordre.

Il sera vite mon ami,
Disant: Commit-il d'autres crimes
Que de distribuer ses rimes
Tant au bout des vers que parmi.

Courage! Ronsard te l'enseigne;
Car, s'il est aujourd'hui vainqueur,

La rose lui perça le cœur
Comme oiseau dont la gorge saigne.

L'homme ne ressent pas l'effet
D'un rossignol au chant diurne,
Et mieux le convainc, dans une urne
Notre cœur en cendres défait.

Vocabulaire, Editions de la Sirène

NOTES EXPLICATIVES

Charles Baudelaire (1821–1867)

P. 3. Charles Baudelaire, l'inspirateur de presque toute la poésie moderne, montra sa préférence pour la littérature de très bonne heure. Ses études au lycée Louis le Grand une fois terminées, il declara son intention de consacrer sa vie à des travaux littéraires. Il fit un voyage jusqu'à Madagascar, puis revint à Paris pour vivre parmi les poètes, ses amis. Ce fut vers 1847 qu'il connut l'œuvre d'Edgar Poe, qu'il traduisit. Il peut être classé du côté du Romantisme, mais il y apporte une originalité bien à lui. Son pessimisme est profond et véritable, séparant son esprit de la mélancolie sentimentale des romantiques, et sa préoccupation de la forme est parnassienne.

Théodore de Banville (1823–1891)

P. 10. Ce grand théoricien du Parnasse a gardé un peu de la verve des Romantiques. Son *Petit Traité de Poésie Française* (1871) est le manuel des idées des Parnassiens touchant la forme. Le nom "parnassien" donné à ce groupe de poètes n'avait pas été choisi par eux, mais on les appela ainsi à cause du titre "Parnasse contemporain" donné à une série de publications qui parut dès 1867, à laquelle ils collaborèrent. Leurs doctrines, l'impersonnalité et le culte de la forme se retrouvent surtout dans la poésie de Leconte de Lisle et de Heredia. L'œuvre de Banville n'est ni grande ni imposante, mais pleine de charme et d'une ironie sans amertume contre l'amour bourgeois du bien-être.

P. 11, l. 2. vif-argent—mercure.

P. 11, l. 8. La Saqui—Mlle Lalanne, célèbre acrobate, née

en 1786. Pendant l'Empire elle eut une place importante dans toutes les fêtes publiques, et elle fut très admirée de Napoléon. Sa carrière dura jusqu'en 1815, où elle figura dans une représentation donnée à son bénéfice.

P. 12, l. 14. boursiers—ils représentent ici les gens qui reçoivent des bénéfices sans savoir les apprécier.

P. 13. *Lapins*—publié en 1890. Dans ce poème, de Banville se moque légèrement de plusieurs vogues littéraires du temps.

Leconte de Lisle (1818–1894)

P. 16. Né à l'Ile Bourbon, les souvenirs de cette vie dans les tropiques se reflètent dans son œuvre. Après s'être fixé à Paris en 1845, il commença à s'intéresser à la politique socialiste, mais en fut bientôt dégoûté, et se voua à la littérature. S'opposant fortement aux romantiques, il trouvait indigne qu'un poète fasse parade de ses souffrances, et il prêchait toujours l'art pour l'art et le culte du beau. Il s'intéressait à la religion comparée, ce qui se voit dans sa poésie. Son style est brillant, plein d'images et d'une forme parfaite.

P. 16, l. 19. hûka—pipe orientale à long tuyau.

José-Maria de Heredia (1842–1905)

P. 26. Heredia naquit près de Santiago de Cuba, mais fut élevé en France au Collège de Saint-Vincent à Senlis, où il apprit à aimer les beautés classiques de la Grèce et de Rome. Elève de l'Ecole des Chartes à Paris, il y reçut une instruction rigoureuse dans les méthodes de recherche. Son talent poétique lui attira l'attention de Leconte de Lisle et du groupe des Parnassiens. Ses goûts d'érudition ajoutés à son inspiration poétique, donnent à son œuvre une rare perfection de détail.

P. 26, l. 4. l'Ile de Batz—sur les côtes de la Bretagne dans le département du Finistère. Les autres noms propres de ce sonnet sont ceux de villages de pêcheurs en Bretagne.

P. 26, l. 15. bîva—instrument de musique japonais qui ressemble à une mandoline.

P. 27, l. 6. Hizen et Tokungawa—provinces du Japon.
P. 27, l. 13. Platthis—nom propre féminin.
P. 28, l. 2. la Parque—une des trois Parques; la Destinée.

Sully-Prudhomme (1839–1907)

P. 29. René-François-Armand Prudhomme, connu sous le nom de Sully-Prudhomme, resta un peu à part du groupe parnassien. Il trouvait les Parnassiens trop préoccupés de la forme et du monde extérieur, surtout du monde antique. Il s'occupa surtout du monde moderne. Commençant par une poésie plutôt sentimentale, il a développé une profondeur philosophique considérable.

François Coppée (1842–1908)

P. 34. Coppée passe aujourd'hui pour "démodé" mais c'était un poète naturel et simple qui présente quelque intérêt pour nous, à cause de cette simplicité même, et de la façon un peu romanesque dont il décrit les sentiments ordinaires des gens modestes. Coppée lui-même était de ces gens modestes. A cause d'une santé fragile, il n'a jamais pu finir ses études. Forcé de gagner sa vie, il fut attaché à la bibliothèque du Sénat; plus tard il fut archiviste du Théâtre Français, puis critique au journal "la Patrie." Il a pour les gens qu'il décrit une affection sentimentale qui touche à la sensiblerie.

P. 34. l. Montrouge—quartier ouvrier de la rive gauche de Paris.

Arthur Rimbaud (1854–1891)

P. 38. Né à Charleville (Ardennes), Rimbaud passa les premières quinze années de sa vie chez son grand-père, menant une vie de famille des plus austères,—si austère que le jeune poète voulut y échapper. Après avoir vagabondé quelque temps il finit par arriver à Paris, mais la misère le força à retourner chez lui: non pas pour y rester, cependant. De nouveau à Paris, il fut bientôt connu du groupe dont Verlaine était le "prince," mais il était incapable de s'attacher nulle part. Il fit le tour de l'Europe, voyagea à Java, en

Afrique, et mourut enfin à Marseille. Il écrivit la plus grande partie de son œuvre entre 1870 et 1873, mais ses œuvres complètes ne furent publiées qu'en 1912 par les soins de Paterne Berrichon.

P. 39. Voyelles—Nous donnons ce poème assez obscur parcequ'il a été le sujet de beaucoup de discussions. On est libre de choisir l'interprétation qu'on préfère. Il paraît, cependant, que pour Rimbaud, le son des mots évoquait des visions colorées. Ce phénomène rare, connu sous le nom d'*audition colorée*, n'est pas nécessairement pathologique.

P. 40. Aube—On ne peut quitter Rimbaud sans connaître un exemple de sa poésie en prose, parfois plus belle que ses poèmes.

Paul Verlaine (1844–1895)

P. 42. Bien qu'il naquît à Metz où son père était officier, la famille de Verlaine s'établit à Paris quand il avait sept ans. Forcé par les circonstances de gagner sa vie, il entra en 1864 à l'Hôtel de Ville, mais ayant peu de goût pour la vie de fonctionnaire, il préféra la société des poètes et une vie assez bohême. Il s'associa d'abord avec le groupe qui devait devenir le Parnasse, et en 1866 parut son premier livre, *Poèmes Saturniens*. Sa vie fut désordonnée. Des malheurs domestiques furent suivis d'un départ forcé de Paris à cause de ses relations avec les communistes de 1870. Une querelle avec son ami Rimbaud,—querelle qui finit par un coup de revolver, lui coûta deux ans de prison en Belgique, suivis d'un exil volontaire en Angleterre. Ces années d'exil et la conversion religieuse qui les accompagna, ont produit plusieurs de ses plus beaux poèmes, mais la conversion ne dura pas et il mourut enfin à Paris dans la débauche et la misère. Sa poésie est d'une grande beauté, bien que les "modernes" ne lui accordent pas l'honneur d'être un chef d'école.

P. 44, l. 22. La Vierge Marie—gardienne de la mer, surtout en Bretagne.

P. 46, l. 17. Petrus Borel—poète de l'époque romantique, auteur de plusieurs ouvrages excentriques.

P. 48. Nocturne Parisien—La série de fleuves mentionnés dans ce poème nous offre un panorama du monde, depuis le Tibre de Rome, le Guadalquivir d'Espagne, le Pactole et le détroit du Bosphore en Asie, le Nil d'Egypte, et en Europe encore, le Rhin. Pour faire contraste avec ces grands fleuves célèbres, le poète a ajouté le Lignon pastoral, affluent de la Loire mentionné dans l'Astrée, et l'Adour, petite rivière des Pyrénées.

P. 50, l. 23. Mané-Thécel-Pharès—l'inscription sur le mur. Daniel: V. 25.

Stephane Mallarmé (1842–1898)

P. 55. Mallarmé naquit à Paris d'une famille de fonctionnaires qui avait le goût de la littérature. Dès son enfance il aima la poésie et eut l'ambition de succéder à Beranger. Il étudia l'anglais pour mieux comprendre Poe et se perfectionna dans cette langue dont il fut professeur pendant trente ans. Habitant Paris à partir de 1873, il fut le grand ami du peintre Manet et connut Victor Hugo. Admiré et même adoré d'un petit groupe de poètes, il vécut une vie retirée. Son œuvre est parfois obscure, mais comme le dit Rémy de Gourmont, "c'est le plus merveilleux prétexte à rêveries qui ait encore été offert aux hommes, fatigués de tant d'affirmations lourdes et inutiles." Les Symbolistes le reconnurent comme maître.

Les limites du mot "Symbolisme" comme dénomination d'une école de poètes sont assez vagues. Ce qui les lie surtout, c'est leur recherche de la musique des mots. Pour l'atteindre ils ont rompu avec le passé et ont crée le vers libre. Ce vers libre n'était pas encore le vers entièrement libéré selon les idées de certains poètes qui suivirent les Symbolistes. Cette recherche de la musique est une des raisons de l'obscurité souvent discutée des Symbolistes. Le mot juste cède la place au mot qui chante, ce qui n'ajoute pas toujours à la clarté. On ne peut pas nier que les Symbolistes aient été un peu fiers de cette réputation d'obscurité, et de l'idée qu'ils pratiquaient un art esotérique. Quant à la

pensée, l'origine du Symbolisme se trouve dans une réaction contre les "horreurs" naturalistes où il entra un peu de dégoût de la sérénité parnassienne. Ils se refugièrent donc dans un monde de rêve où seuls les initiés peuvent les suivre, mais où tous peuvent goûter la beauté de leurs vers.

Jules Laforgue (1860–1887)

P. 59. De Montevideo (Uruguay) où il naquit, jusqu'à Berlin où il fut pendant quelques années lecteur de l'impératrice Augusta, la vie de Laforgue ne fut qu'une série de malheurs. Son mariage avec une jeune Anglaise aussi pauvre que lui n'améliora pas sa situation et il mourut très jeune de la phtisie. Il a voulu "affranchir le vers." Sa mort prématurée a empêché le developpement complet de son talent, mais il montra cependant beaucoup d'originalité. On a dit de lui, "on trouve chez lui telles strophes qui sont des commencements de poèmes infinis, des débuts de sensations immortelles."

Francis Viélé-Griffin (1864–)

P. 63. Né à Norfolk (Virginie), Viélé-Griffin alla très jeune en France, où il s'est fixé, habitant Paris et la Touraine, province qu'il a tourjours beaucoup aimée. Ses premiers vers furent publiés en 1886. Il est le grand théoricien du vers libre, mais d'un vers libre qui chante et qui a un rhythme naturel. Rémy de Gourmont a dit dans le *Livre des Masques*, "Il y a par M. Francis Viélé-Griffin quelque chose de nouveau dans la poésie française."

P. 65, l. 8. gueuse—masse de fonte de métal brut.

Stuart Merrill (1863–1915)

P. 66. Un autre Américain devenu poète français, Stuart Merrill était originaire de Hempstead, Long Island. Il passa son enfance à Paris où il fit ses études au lycée Condorcet. Revenu en Amérique, il fit son droit à Columbia College (1885–

1889), mais sans succès, parce que son plus grand intérêt était pour la littérature. Il fit des traductions de poésie française et enfin ne résista plus à la nostalgie de la France et retourna à Paris en 1890. Il sut être tour à tour le peintre de sentiments délicats et le poète philosophe de *Nocturnes*.

P. 66, l. 5. boulingrins—de l'anglais "bowling green," puis parterre de gazon pour l'ornement d'un jardin.

P. 66, l. 6. crincrins—mauvais violons.

P. 68, l. 22. gravois—gravats, partie grossière du plâtre; débris d'une muraille.

Rémy de Gourmont (1858–1924)

P. 69. Descendant d'une famille de peintres, de graveurs et de typographes, il eut le goût des beaux livres. Il entra à la Bibliothèque Nationale en 1883, mais en fut congédié à cause d'un article contre le patriotisme. Il collabora au *Mercure de France* dès le commencement. Par son œuvre étendue et très variée, ses vastes connaissances, et sa supériorité intellectuelle, Rémy de Gourmont peut être considéré comme le descendant spirituel de Voltaire. C'est par ses essais de critique, de philosophie et d'esthétique qu'il est le plus connu. Sa poésie est un peu à part du reste de son œuvre. Dans les poèmes adressés à Simone il nous offre des hymnes à la nature d'une grande beauté.

Albert Samain (1858–1900)

P. 73. Samain naquit à Lille, d'une famille de commerçants où il était l'aîné de quatre enfants. Forcé par la mort de son père de quitter le collège de très bonne heure, il entra dans un bureau d'agent de change. Il fut toujours obligé de lutter contre la nécessité pour trouver des loisirs pour ses études et pour écrire. Enfin à Paris il entra dans le cercle littéraire du "Chat Noir" et en 1894 il acquit une célébrité soudaine avec *Au Jardin de l'Infante*. Mais la gloire le trouvait déja malade et peu capable d'en jouir. Il mourut en 1900

et depuis, sa réputation n'a cessé de grandir. Il n'appartient à aucune école; il emploie toutes les formes qui lui sont utiles. On trouve en lui tout le dix-neuvième siècle, même la douce mélancolie des romantiques.

P. 73, l. 16. cabotin—comédien ambulant, donc mauvais comédien.

P. 78, l. 6. Créqui—Charles de Créqui enleva le Pas de Suze en 1629.

P. 78, l. 6. Fronsac—le Maréchal de Richelieu y avait construit un pavillon à l'italienne aménagé avec luxe, qui fut détruit à la Révolution.

P. 78, l. 14. Marquis de Sèvres—au sens des marquis de Molière; petit marquis oisif et affecté, dans ce cas même plus inutile que le marquis de Molière, puisque *Sèvres* évoque l'image d'une figurine de porcelaine.

P. 78, l. 20. Zémire—Zémire et Azor, opéra comique, musique de Grétry, paroles de Marmontel; représenté à Versailles en 1771.

Emile Verhaeren (1855–1916)

P. 82. Né à Saint-Amand, près d'Anvers, Belgique. Il fut poussé par sa famille à entrer dans le bureau de son oncle, marchand d'huile, métier pour lequel il n'avait aucune disposition. Pour s'échapper, il alla faire son droit à l'université de Louvain. Là, un petit groupe d'étudiants voués à la littérature se forma. En 1881 il faisait partie du Jeune Barreau et exerça la profession d'avocat pendant quelque temps. Il souffrait d'une mélancholie profonde qui dura pendant son séjour à Londres, séjour fait dans l'espoir de trouver du repos. Toute sa poésie reflète la morne mélancolie des villes industrielles du nord. Ce fut un poète trés subjectif et personnel, qui subit assez peu les influences littéraires de son temps.

P. 83, l. 11. tors—tordu

P. 85, l. 14. béguines—société de femmes pieuses dans les Pays-Bas, vivant en communauté mais sans prononcer de vœux.

Georges Rodenbach (1855–1898)

P. 92. Comme Verhaeren, Rodenbach était Belge, né à Tournai d'une famille d'écrivains et de diplomats. Il passa sa jeunesse à Bruges et à Gand. Après avoir fait ses études à Paris et à Gand, il s'établit à Paris, docteur en droit, mais au lieu de consacrer son temps à sa profession, il s'attacha à un cercle littéraire connu sous le nom d'Hydropathes. Il rentra en Belgique pour exercer le droit, mais après deux ans l'abandonna et se consacra exclusivement à la littérature. Sa poésie possède le charme des vieilles villes tranquilles comme Bruges, et le mysticisme d'un profond sentiment religieux.

P. 92, l. 14. Visitandines—religieuses de la Visitation, ordre institué par St. François de Sales, 1610.

Henri de Régnier (1864–)

P. 94. Henri de Régnier passa sa jeunesse à Honfleur, sa ville natale. En 1874 il entra au collège Stanislas à Paris, puis fit son droit. Il commença de très bonne heure ses travaux littéraires et se fit très vite une réputation. C'était un enthousiaste du mouvement symboliste, bien qu'il fréquentât chez Leconte de Lisle. Ses poésies sont pleines de pensée et de rêveries légèrement mélancoliques toujours exprimées avec harmonie et avec grâce. Il est aussi l'auteur de plusieurs romans et nouvelles.

P. 95, l. 3. Encelade—un des Titans qui se révoltèrent contre Jupiter et qui fut écrasé par l'Etna.

Jean Moréas (1856–1910)

P. 100. De son vrai nom Moréas s'appelait Papadiamantopoulos. Il descendait d'une famille grecque très distinguée. Bien qu'élevé à Athènes, sa culture était tout française. Après un séjour à Paris où il suivit des cours à la Faculté de Droit, il ne put plus vivre à Athènes, et s'établit à Paris. Il fut le défenseur du Symbolisme, mais s'en sépara pour chercher un nouveau classicisme.

P. 101, l. 17. macreuses—genre de canards du nord.
P. 102, l. 5. phalène—papillon crépusculaire.
P. 102, l. 9. amphore—vase antique à deux anses.

Francis Jammes (1868–)

P. 105. Jammes est le poète de la campagne et des villages de son pays des Pyrénées. Bien qu'il ait été élevé à Bordeaux, après la mort de son père il se retira avec sa mère dans le village d'Orthez qu'il habite toujours, gardant l'horreur des grandes villes. Souvent ses amis ou ses admirateurs ont essayé de l'attirer à Paris, mais leurs efforts ont toujours été inutiles. Il reste dévoué à la simplicité et à la sincérité de la campagne.

P. 105. *la Salle à Manger* représente bien le sentiment profond de Jammes pour l'âme des Choses, la certitude qu'elles possèdent une personnalité, idée qui revient souvent dans ses œuvres.

Paul Fort (1872–)

P. 111. Originaire de Reims, Paul Fort a fait ses débuts dans le monde littéraire de Paris comme fondateur du Théâtre de l'Art où il essaya de représenter des pièces littéraires généralement considérées comme étant peu faites pour la scène. Cet essai se termina en 1893 et en 1895 M. Fort commença la publication de la série de poèmes qui devaient former ses *Ballades Françaises*. Son style est très original, combinant la prose rhythmique, les alexandrins, les rimes et les assonnances. Malgré ses particularités, son œuvre est souvent très belle et elle est digne d'être mieux connue en Amérique.

P. 114, l. 20. Place du Châtelet—avec le Pont au Change, une des places les plus encombrées de Paris. La Tour Saint-Jacques est sur la même place, et "l'horloge du palais," c'est à dire, du Palais de Justice, est à l'autre bout du pont.

Fernand Gregh (1873-)

P. 118. Fernand Gregh connut la gloire très jeune, et a continué à attirer l'attention par la beauté de ses vers. Faguet dit de lui que personnellement il est vif, gai, et prompt d'esprit, mais comme poète il est l'homme de la mélancolie ardente. Il est pourtant sincère, mais ne met pas son âme entière dans sa poésie. Il est très admiré par d'autres poètes, surtout par Mme de Noailles, qui le considère comme "une âme où se reflètent toutes les passions humaines et toutes les tragédies du Destin."

Comtesse de Noailles.

P. 122. Née à Paris, princesse Anne de Brancovan, grecque par sa mère, roumaine par son père, elle a voué sa vie à la poésie, où elle été comparée à Victor Hugo pour l'abondance de son vocabulaire, son sens des images, sa puissance descriptive, et la vraie profondeur de ses poèmes.

P. 126, l. 11. jatte—espèce de vase peu profond.

P. 127, l. 15. troènes—sorte de buisson planté en haies.

P. 131, l. 15. Arnaout-keuï—village sur le Bosphore.

P. 133, l. 5. Xanthé ou Xanthos—rivière de l'Asie Mineure, dans l'ancienne Troade.

Henry Bataille (1872-)

P. 134. M. Henry Bataille, plus connu par son théâtre que par sa poésie, naquit à Nîmes. Plusieurs de ses pièces sont au répertoire de la Comédie Française, mais son unique volume de vers contient de très belles choses, et nous montre un tout autre Bataille que le peintre de la société mondaine qu'on trouve dans ses pièces.

Henri Barbusse (1874-).

P. 136. Barbusse est très connu, surtout depuis la guerre, par ses romans et par son œuvre de propagande pour ses idées

communistes dans *Clarté*, mais en 1895 il publia un volume de très belles poésies, *Pleureuses*.

Louis Mercier (1870–)

P. 137. Mercier, comme Jammes, est un des rares poètes qui évitent Paris et les écoles de poésie. Il publia son premier volume de vers en 1897, des vers qui reflètent l'amour de la campagne, et les occupations simples de la vie. Dans son style on peut observer une double influence. Il a hérité de la perfection de forme des Parnassiens, et de l'imagination originale des Symbolistes.

P. 137, l. 7. halliers—buissons.

P. 138, l. 14. pampres—festons de feuilles de vigne.

Jean-Marc Bernard (1881–1915)

P. 139. Jean-Marc Bernard fut un des nombreux jeunes poètes que la France a perdus à la guerre. On commençait seulement à apprécier ses vers quand son œuvre fut interrompue. Nous avons donné ce poème parce qu'il exprime, comme très peu ont su le faire, les sentiments de ceux qui étaient au front.

Guillaume Apollinaire (1880–1918)

P. 141. Apollinaire est un des cosmopolites de la littérature. Son vrai nom est Guillaume Apollinaire de Kostrovitsky. Il naquit à Rome, et reçut son instruction à Monaco et à Nice. Il a collaboré à plusieurs revues, et il est l'auteur de romans, de poèmes, et de pièces de théâtre. Bien qu'il ait poussé à l'extrême certaines de ses idées futuristes, au point que le lecteur ordinaire ne peut ni comprendre ni apprécier son œuvre, il y a de nombreaux poètes aujourd'hui qui le considèrent comme un maître. Souvent il revient à la simplicité et nous offre des beautés que nous pouvons comprendre.

P. 141, l. 16. s'égosille—se faire mal à la gorge à force de crier.

Paul Claudel (1868-)

P. 143. M. Paul Claudel est de ceux qui savent combiner une vie active avec une œuvre poétique importante. Après avoir fini ses études universitaires à Paris, il obtint le diplôme de l'Ecole des Sciences Politiques, et entra dans la carrière consulaire. Il a occupé des postes divers, surtout en Chine. Depuis 1921 il est Ambassadeur de France à Tokio. Il est difficile de donner une idée de son œuvre poétique par des extraits. La plupart et les meilleurs de ses œuvres sont longues. Il emploie un vers libre qui est presque de la prose rhythmée, ses idées sont profondément mystiques, et parfois obscures. Celui qui veut goûter les beautés de la poésie moderne doit connaître ce poète original.

P. 145. Le *Cantique de la Chambre Intérieure* fait partie d'un long poème, *Cantate à Trois Voix*, écrit en forme de dialogue, avec des passages lyriques ou des hymnes comme celui-ci.

Paul Valéry (1871-)

P. 148. Les œuvres de Paul Valéry sont pour la plupart des études philosophiques, mais ses poèmes sont aussi beaux que rares. Il a collaboré à plusieurs revues littéraires, mais il travaille longtemps une œuvre avant de l'offrir au public.

P. 148, l. 1. Lilia . . . neque nent—Matthieu VI. 28.

Jules Romains (1885-)

P. 154. Jules Romains fit ses études au lycée Condorcet et à l'Ecole Normale Supérieure. A partir de 1908, date de la publication de *La Vie Unanime*, il devint le chef du groupe de l'unanimisme, de la poésie de la métropole, de ceux qui savourent la plénitude de la vie en se perdant dans la vie commune. Il a acquis une grande réputation par ses deux comédies, *M. le Trouhadec saisi par la débauche*, et *Knock, ou le Triomphe de la Médecine*, qui lui ont valu de la part de ses

partisans le titre du Molière du XXe siècle, title que l'avenir seul pourra justifier.

Georges Duhamel (1884–)

P. 158. M. Georges Duhamel, qui est Parisien, fit des études scientifiques, mais en 1906 il quitta Paris pour fonder à Creteil *l'Abbaye*, sorte de communauté d'intellectuels et d'artistes. Il apprit le métier d'imprimeur et publia ses premiers poèmes. En 1908 le groupe se dispersa et Duhamel finit ses études et devint docteur en médecine en 1909. Il continua de faire ses recherches scientifiques et ses travaux littéraires jusqu'au commencement de la guerre. Il servit comme chirurgien, et de ses expériences il a tiré *la Vie des Martyrs et Civilisation.* Depuis 1920 il a abandonné la science pour la littérature.

P. 159, l. 22. la cassure d'un silex—genre de pierre contenant quartz et opale.

Georges Chennevière (1884–)

P. 165. Chennevière a été associé avec Jules Romains dans le mouvement unanimiste, et avec lui a préparé un *Petit Traité de Versification française.* Ses poèmes ont une individualité très marquée.

Charles Vildrac (1883–)

P. 169. Associé avec Georges Duhamel et l'Abbaye, il a publié plusieurs volumes de vers, des *Notes sur la Technique Poétique,* et deux pièces du répertoire du Vieux-Colombier, le *Paquebot Tenacity* et *Michel Auclair.*

André Spire (1868–)

P. 171. André Spire naquit à Nancy et fit ses études à l'Ecole des Sciences Politiques, et à la Faculté de Droit. Il s'est consacré à l'étude des questions ouvrières, et s'est intéressé aussi au sionisme.

P. 173, l. 9. raz-de-marée—marée à courant très fort.

Edmond Fleg

P. 174. Né à Genève, M. Edmond Fleg compléta ses études à Paris à l'Ecole Normale Supérieure. Agrégé de l'Université en 1900, il a collaboré à diverses revues, et a servi comme volontaire pendant la guerre. Il apporte à sa poésie la beauté des légendes juives, et une horreur de la fausse tranquillité de notre vie moderne.

P. 174, l. 4. Hophni le Cohèn—un des méchants fils d'Elie qui prenaient pour eux-mêmes les meilleures parties des choses offertes en sacrifice.

André Salmon (1881–)

P. 175. Né à Paris, il eut une enfance et une jeunesse solitaires et chétives. Il fit son début littéraire à *la Plume* en 1903. Il est connu comme poète, romancier, conteur et critique d'art.

P. 176, ll. 14–16. René de Montigny, Marion l'Idole, Messire Jehan Cotard, la gosse Márgot, la belle heaulmière—noms et surnoms des compagnons de François Villon, pour la plupart des vagabonds et des voleurs.

P. 177, l. 7. brinqueballaient—brimballer ou bringueballer—agiter par un branle continu. En 1694 on écrit bringuebaler (Littré).

Paul Morand (1888–)

P. 178. Plus connu par sa prose, il a pourtant fait quelques poèmes intéressants et d'une grande originalité. C'est un cosmopolite, né à Paris, ayant fait des études à l'Ecole des Sciences Politiques, aux Universités de Paris, d' Edimbourg, d'Oxford, avec des séjours à Munich, à Londres, à Rome et à Madrid.

P. 178. Espérer—nous avons ajouté ce poème plutôt futuriste parcequ'il exprime le désespoir de la jeunesse après la guerre.

P. 178, l. 7. dresser—noter le jeu de mots sur les deux significations de ce mot.

P. 178, l. 11. numéros d'ordre—allusion à la "queue" qu'il faut souvent faire à Paris, et à la coutume de donner des numéros d'ordre avec lesquels on attend son tour.

P. 179, l. 9. préfets du 16 mai—préfets de M. Fourtou dans le ministère du duc de Broglie, constitués le 16 mai 1877. Ces préfets ont commis des abus et leur nom évoque l'idée de fonctionnaires autocratiques, étroits, désagréables.

P. 179, l. 13. contrôleurs--gens qui font des inspections fréquentes de toutes sortes de choses à Paris et dont l'utilité est contestable.

Jean Cocteau (1893-)

P. 180. M. Jean Cocteau a publié ses premiers vers à l'âge de dix-sept ans. Il s'est intéressé à toutes sortes de mouvements littéraires et musicaux à Paris, surtout aux groupes qui cherchent du nouveau. Après les farces du *Bœuf sur le Toit* et les *Mariés de la Tour Eiffel,* il paraît se consacrer au roman et à la poésie.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

Œuvres Critiques.

André Barre: *Le Symbolisme,* Paris, 1911.
E. V. Bazalgette: *Verhaeren;* Paris, 1907.
André Beaunier: *La Poésie nouvelle,* Paris, 1902.
Léon Blum *L'Œuvre Poétique de Mme de Noailles,* Rev. de Paris, 1908.
L. Bocquet: *Albert Samain, sa vie et son œuvre,* Paris 1905.
F. Brunetière: *Evolution de la poésie lyrique,* Paris, 1895.
G. Deschamp: *La vie et les livres,* Paris, 1895.
G. Duhamel: *Les poètes et la poésie,* Paris, 1912–13.
E. Faguet: *Propos littéraires,* Paris, 1905.
A. France: *La Vie littéraire,* Paris 1888–92.
Jean de Gourmont: *Jean Moréas,* Paris, 1905.
Jean de Gourmont: *Henri de Régnier et son œuvre,* Paris, 1908.
Rémy de Gourmont: *Promenades littéraires,* Paris, 1894.
F. Gregh: *La Fenêtre ouverte,* Paris, 1901.
Lemaître: *Les Contemporains,* Paris 1891–93.
E. Lepelletier: *Paul Verlaine, sa vie, son œuvre,* Paris, 1907.
Amy Lowell: *Six French Poets,* 2nd edition, New York, 1916.
C. Mauclair: *Charles Baudelaire, sa vie, son art, sa legende,* Paris, 1917.
C. Mendès: *Le mouvement poétique français de 1867–1900,* Paris, 1902.
Alexandre Mercereau: *La Littérature et les idées nouvelles,* Paris, 1912.
Edmond Pilon: *Francis Jammes et le séntiment de la nature,* Paris, 1908.
G. Pellisier: *Etudes de littérature et de morale contemporaine,* Paris, 1898–1901.

P. du Querlon: *Remy de Gourmont,* Paris, 1903.
E. Raynaud: *La Mêlée Symboliste,* Paris, 1920.
F. Ruchon: *Jules Laforgue, sa vie, son œuvre,* 1924.
Rudmose-Brown: *French Literary Studies,* 1918.
Arthur Symons: *The Symbolist Movement in Literature,* New York, 1919.
Albert Thibaudet: *La poésie de Stephane Mallarmé,* Paris, 1913.
Vance Thompson: *French Portraits,* New York, 1915.
Tancrède de Visan: *L'Attitude du lyrisme contemporaine,* Paris, 1911.
Tancrède de Visan: *Sur l'Œuvre de Paul Fort,* 1907.

ANTHOLOGIES

Van Bever et Léautaud: *Poètes d'Aujourd'hui,* Paris, 1908.
G. Walch: *Anthologie des Poètes Français Contemporains,* Paris, 1920.
Robert de la Vaissière: *Anthologie Poétique du XXe Siècle,* Paris, 1923.
Anthologie de la Nouvelle Poésie Française, Paris, S. Kza, 1924.

ŒUVRES

Guillaume Apollinaire: *Alcools,* Nouvelle Revue Française, 1913.
Théodore de Banville: *Odes funambulesques,* 1857; *Sonnailles et Clochettes,* 1890; *Choix de Poésies,* Préface de C. Morice, Lemerre, Paris, 1911.
Henri Barbusse: *Pleureuses,* Fasquelle, 1895.
Henry Bataille: *Le Beau Voyage,* Fasquelle, 1914.
Charles Baudelaire: *Les Fleurs du mal,* 2e Edition, Calmann-Lévy, 1861.
Georges Chennevière: *Poèmes,* Maison des Amis des Livres, 1918.
Jean Cocteau: *Vocabulaire,* Editions de la Sirène, 1922.
François Coppée: *Le Reliquaire,* 1866; *Poèmes modernes,* 1869; *Les Humbles,* 1872, etc.; Lemerre, Paris.

Georges Duhamel: *Compagnons,* Nouvelle Revue Française, 1912; *Elégies,* Mercure de France, 1920.

Edmond Fleg: *Ecoute, Israël,* Crès et Cie, 1919; *Le Mur des Pleurs,* Camille Bloch, 1922.

Paul Fort, *Ballades Françaises* 1896–1924; Mercure de France.

Rémy de Gourmont: *Œuvres,* Mercure de France, 1886–1915.

Fernand Gregh: *La Maison de l'Enfance,* Calmann-Lévy, 1897; *La Beauté de Vivre,* Calmann-Lévy, 1900; *Les Clartés Humaines,* Fasquelle, 1904.

José-Maria de Heredia: *Les Trophées,* Lemerre, 1893.

Francis Jammes: *De l'Angélus de l'Aube à l'Angélus du soir,* 1888–97; *Le Deuil des Primevères,* 1898–1900, etc.; Mercure de France.

Jules Laforgue: *Œuvres Complètes,* Mercure de France, 1917–1919.

Leconte de Lisle: *Poèmes Antiques,* 1852; *Poèmes et poésies,* 1855; *Poésies Complètes,* 1858; *Poésies Barbares,* 1862; *Poèmes Tragiques,* 1884, etc.; Lemerre.

Stéphane Mallarmé: *L'après-midi d'un faune,* 1876; *Poésies,* 1887; *Vers et prose,* 1893; *Divagations,* 1897; Deman, Bruxelles. Nouvelle Revue Française, Paris.

Louis Mercier: *Les Voix de la Terre et du Temps,* Calmann Lévy.

Stuart Merrill: *Poèmes,* Mercure de France, 1897.

Paul Morand: *Lampes à arc,* 1919. *Feuilles de température,* 1920; Au Sans Pareil, Paris. *Poésies,* 1925.

Jean Moréas: *Les Stances,* 2e edition, Mercure de France, 1916.

Comtesse de Noailles: *Le Cœur Innombrable,* 1901; *L'Ombre des Jours,* 1902; *Eblouissements,* 1907; Calmann-Lévy.

Henri de Régnier: *Premiers Poèmes,* 1899; *Poèmes,* 1895; *Les Jeux rustiques et divins;* 1897; etc. Mercure de France.

Arthur Rimbaud: *Œuvres complètes,* 1 Ed. de la Banderole, 1923.

Georges Rodenbach: *Le Règne du Silence,* Fasquelle, 1888.

Jules Romains: *La Vie Unanime,* Mercure de France, 1913;

Europe, Nouvelle Revue Française, 1916.

Andre Salmon: *Féeries*, 1907; *Prikaz*, 1922; Stock, Paris.

Albert Samain: *Au jardin de l'Infante*, 1893, 1897. *Aux flancs du vase*, 1898, 1911; *Le Chariot d'or*, 1901, Mercure de France.

André Spire: *Poèmes Juifs*, Mercure de France, 1908.

Sully Prudhomme: *Poèsies Complètes*, 3 vols. Lemerre, 1883–1884.

Paul Valéry, *Odes*, 1920. *Charmes*, 1922, Nouvelle Revue Française.

Emile Verhaeren: *Œuvres*, Mercure de France; *Choix de Poésies*, 1916.

Paul Verlaine: *Œuvres Complètes*, 6 vol. 1898–1903, Messein. —Ed. de le Banderole, 1924; *Choix de Poésies*, Charpentier, 1922.

Francis Viélé-Griffin: *Poèmes et Poésies*, 1886–1893; *La Clarté de Vie*, 1897, Mercure de France.

Charles Vildrac: *Livre d'amour*, 1913; *Chants du désespéré*, 1920, Nouvelle Revue Française.

INDEX DES PREMIERS VERS.

Ah! la belle pleine Lune 59
Ah! vous êtes mes sœurs, les âmes qui vivez 92
Allons, il va falloir encore espérer 178
A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu, voyelles . . . 39
Assise la fileuse au bleu de la croisée 148
Au carrefour des routes de la forêt un soir 97
Au-dessus des étangs, au-dessus des vallées 3
Au long des jours et des ans 169
Au tintement de l'eau dans les porphyres roux 16

Beauté des femmes, leur faiblesse, et ces mains pâles . . 42
Bleus ou noirs, tous aimés, tous beaux 32

Celui dont l'âme est triste et qui porte à l'automne . . . 95
Ce n'est qu'un bout de sol dans l'infini du monde . . . 89
Ces hommes de labour que Greuze affadissait 87
Ce soir, on vend des fleurs sur le Pont au Change . . . 114
C'est d'un 'maladie de cœur 61
C'est en vain que la distance et le sort nous divisent . . 145
C'est l'extase langoureuse 45
C'est un trou de verdure, où chante une rivière . . . 38
C'etait un tout petit épicier de Montrouge 34
Cette fille, elle est morte, est morte dans ses amours . . 112
Chante au cœur du silence, ô rossignol caché 112
Clown admirable, en vérité 10
Couronnés de thym et de marjolaine 23

Dans le vieux parc solitaire et glacé 47
De l'éternel azur la sereine ironie 55
Demain fera un an qu'à Audoux je cueillais 109
Douces colonnes, aux 149

D'un doigt distrait frôlant la sonore bîva 26
Du plus profond de la tranchée 139

Ecoutez la chanson bien douce 42
Elle est morte, Platthis, morte la bonne vieille 27
En province, dans la langueur matutinale 93
Et ce Londres de fonte et de bronze, mon âme 84

France gentille et verdoyante 180

Ici-bas tous les lilas meurent 32
Il a résisté pendant vingt longs jours 158
Il est ainsi de pauvres cœurs 88
Il est d'étranges soirs où les fleurs ont une âme . . . 73
Il est midi. Je vois l'église ouverte. Il faut entrer . . . 143
Il y a une armoire à peine luisante 105
Il va neiger dans quelques jours. Je me souviens . . . 107

J'ai embrassé l'aube d'été 40
J'ai plus de souvenirs que si j'avais mille ans 4
J'ai pris de la pluie dans mes mains tendues 63
J'ai vu Constantinople, étant petite fille 129
Je fais souvent ce rêve étrange et pénétrant 53
Je ne te nommerai pas 172
Je suis entré dans le tourbillon de la vie 119
Je suis là, sur le balcon sombre 124
Je t'écris, et la lampe écoute 136
Je voudrais bien prier, je suis plein de soupirs 33
J'implore ta pitié, Toi, l'unique que j'aime 7

La blême lune allume en la mare qui luit 68
La chair est triste, hélas, et j'ai lu tous les livres . . . 55
Lâche comme le froid et la pluie 64
La demoiselle en bandeaux noirs 85
La fumée au tronc noir qui monte de l'autel 174
La mer brille au-dessus de la haie 111
La mer est plus belle 44

La Musique et la Nuit sont deux sombres déesses . . . 122
La musique souvent me prend comme une mer 5
La Nature est un temple où de vivants piliers 9
La nuit. La pluie. Un ciel blafard que déchiquette . . 52
La petite ville sans bruit 79
La très chère aux yeux clairs apparait sous la lune . . . 72
La tristesse des menuets 118
La vie est comme un grand violon qui sanglote 74
Le ciel est, pardessus le toit 44
Le piano que baise une main frêle 46
Le sable rouge est comme une mer sans limite 17
Les amoureux fervents et les savants austères 5
Les donneurs de sérénades 51
Les fenouils m'ont dit, Il t'aime si 103
Les lourds couchants d'été succombent fleur à fleur . . 99
Le soleil dans les flots avait noyé ses flammes 21
Les petits lapins, dans le bois 13
Les plaines, qui donnent au ciel toute sa grandeur . . . 160
Les souvenirs, ce sont des chambres sans serrures . . . 134
Le vase où meurt cette verveine 29
Le village à midi. La mouche d'or bourdonne 106
L'onde ne chante plus en tes mille fontaines 94
Longue comme des fils sans fin, la longue pluie 82
Lorsque sous la rafale et dans la brume dense 101
Lorsqu'il faudra aller vers vous, ô mon Dieu, faites . . 108

Mon âme est une infante en robe de parade 75
Mon père savait le latin 171

Ne dites pas: la vie est un joyeux festin 103

O Foule! Te voici dans le creux du théâtre 154
Oh! la route est étrange le soir 137
O le frisson des falbalas 66
On dit que les rois morts ont foulé ce sentier 67
On vit donc ainsi des années 165
O rêveuse, pour que je plonge 57
Oui, ce monde est bien plat, quant à l'autre, sornettes . . 60

O Versailles par cette après-midi fanée 77

Printemps léger, crispé, charnu 128
Puisqu'il n'est point de mots qui puissent contenir . . . 74

Quand le front de l'enfant plein de rouges tourmentes . . 38
Quelquefois, dans la nuit, on s'éveille en sursaut . . . 126
Quels secrets dans son cœur brûle ma jeune amie . . . 152
Qu'est-ce qui transfigure ainsi le boulevard? 154

Roule, roule ton flot indolent, morne Seine 48
Rue Saint Jacques, où j'ai vécu un rude hiver 176

Septembre. La journée est transparente et pure . . . 138
Si j'ai parlé 96
Silencieux, les poings aux dents, le dos ployé 19
Simone, il y a un grand mystère 69
Simone, je veux bien. Les bruits du soir 70
Si toutes les filles du monde voulaient s'donner la main . 117
Sois sage, ô ma Douleur, et tiens-toi plus tranquille . . 8
Sous les coiffes de lin, toutes, croisant leurs bras . . . 26
Souvent, pour s'amuser, les hommes d'équipage 6

Tel qu'un morne animal, meurtri, plein de poussière . . 22
Toc, toc, toc, toc, il cloue à coups pressés 100
Ton absence est partout une obscure évidence 123
Tous deux ils regardaient, de la haute terrasse 28

Un oiseau chante ne sais où 141
Un son grêle du piano 167

Viens-tu du ciel profond, ou sors-tu de l'abîme 7
Voici des fruits, des fleurs, des feuilles et des branches . . 54
Voix qui revenez, bercez-nous berceuses voix 102
Votre âme est un paysage choisi 52
Vous qui m'aiderez dans mon agonie 30
Vous vivez lâchement, sans rêve, sans dessein 23

MILLS COLLEGE LIBRARY

THIS BOOK DUE ON THE LAST DATE
STAMPED BELOW

Books not returned on time are subject to a fine
of 10c per volume per day.

APR 15

FACULTY

RESERVED

MAY 13

FACULTY

JL 24 '34

FACULTY

Jr. 41

Jr. 41

AUG 15 1947

JUL 26 1954

JAN 11 1955

MAY 26 '71

MAY 22 '74

APR 11 '78

DEC 13 1990

OCT 24 1991

MAY 08 1995

41570

F
840.8
41570
P554A1